



HAL
open science

La toponymie du désert Oriental égyptien sous le Haut-Empire d'après les ostraca et les inscriptions

Hélène Cuvigny

► **To cite this version:**

Hélène Cuvigny. La toponymie du désert Oriental égyptien sous le Haut-Empire d'après les ostraca et les inscriptions. Jean-Pierre Brun, Thomas Faucher, Bérangère Redon et Steven Sidebotham. Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques, Collège de France, 2018, 10.4000/books.cdf.5154 . halshs-02975614

HAL Id: halshs-02975614

<https://shs.hal.science/halshs-02975614>

Submitted on 22 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Jean-Pierre Brun, Thomas Faucher, Bérangère Redon et Steven Sidebotham (dir.)

Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques

Collège de France

La toponymie du désert Oriental égyptien sous le Haut-Empire d'après les ostraca et les inscriptions

Hélène Cuvigny

DOI : 10.4000/books.cdf.5154

Éditeur : Collège de France

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 14 mars 2018

Collection : Institut des civilisations

ISBN électronique : 9782722604810



<http://books.openedition.org>

Ce document vous est offert par Collège de France



Référence électronique

CUVIGNY, Hélène. *La toponymie du désert Oriental égyptien sous le Haut-Empire d'après les ostraca et les inscriptions* In : *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2018 (généré le 07 mai 2018). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/5154>>. ISBN : 9782722604810. DOI : 10.4000/books.cdf.5154.

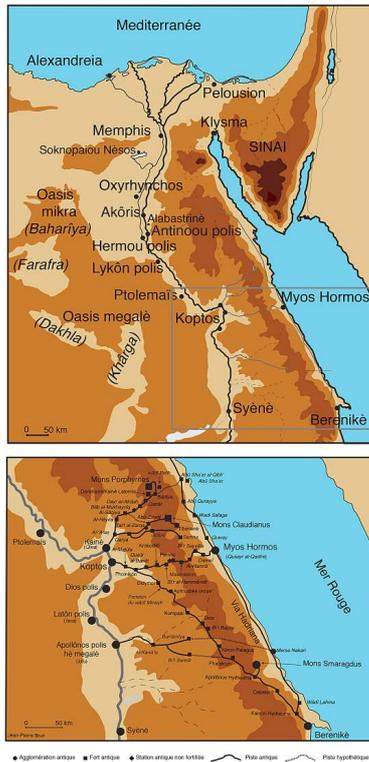
Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2018.

La toponymie du désert Oriental égyptien sous le Haut-Empire d'après les ostraca et les inscriptions¹

Hélène Cuvigny

- 1 Cette étude a pour seul objet de faire le point sur les progrès apportés à la toponymie du désert Oriental égyptien par les ostraca trouvés dans les fouilles de sites romains auxquelles j'ai participé entre 1987 et 2012 (fig. 1). Les ostraca, publiés et inédits, auxquels je me référerai proviennent des sites carriers du Mons Claudianus et de Domitianè/Kainé Latomia (Umm Balad), de deux fortins (*praesidia*) de la route de Coptos à Myos Hormos, Maximianon et Krokodilô, et de trois *praesidia* de la route de Coptos à Bérénice : Didymoi, Dios et Xéron. Il m'est arrivé de prendre en considération, avec l'aimable accord de W. Van Rengen, les ostraca du Porphyritès et de Myos Hormos². J'évoquerai aussi à l'occasion des toponymes lus dans les ostraca grecs récemment trouvés à Bi'r Samût, fortin de la route d'Apollônos Polis (Edfou) à Bérénice, fondé sous Ptolémée II ou III et abandonné sous Ptolémée IV³.

Fig. 1



Le désert Oriental à l'époque romaine

© J.-P. Brun

- 2 Ces documents, dont beaucoup sont encore inédits, ont livré un petit corpus de toponymes soit nouveaux, soit déjà connus, mais plus ou moins déformés par la tradition manuscrite. Rappelons quelles étaient, jusqu'à présent, les principales sources sur la toponymie du désert Oriental :
 - la description de la route de Coptos à Bérénice par Pline l'Ancien, informé par des *negotiatores*, dans l'état où elle était vers 50^P, donc avant son équipement en *praesidia* sous Vespasien (NH 6.102-103) ;
 - la liste des étapes de cette route dans trois itinéraires parvenus par la tradition manuscrite : *Itinéraire Antonin* (172-173 éd. Parthey, Pinder), *Table de Peutinger*, *Anonyme de Ravenne* (2.7.4 éd. Schnetz) ;
 - la *Géographie* de Ptolémée pour la côte de la mer Rouge (4.5.14-15) et pour l'intérieur du désert (4.5.27)⁴.

I. Les circonscriptions administratives du désert Oriental sous le Haut-Empire

- 3 Nos ostraca proviennent d'une aire géographique qui, à l'époque romaine, semble avoir été constituée de deux secteurs administratifs distincts avec des vocations différentes. Le plus méridional est à la fois le mieux défini et celui dont la structure administrative est la plus stable et la mieux connue. Les Romains l'ont appelé *Mons Berenicidis* ou *Mons Berenices*, ce qui ne veut pas dire montagne de Bérénice, mais « désert de Bérénice », le latin *mons* étant, par l'intermédiaire du grec ὄρος, le calque d'un mot égyptien, *dw*, qui signifie à la

fois désert et montagne⁵. Le désert de Bérénice, nommé d'après son port le plus actif, était traversé par les routes dites de Myos Hormos et de Bérénice dont la tête sur le Nil était Coptos. Elles représentaient un segment terrestre d'une des principales voies commerciales avec le monde érythréen. À partir de Vespasien, elles furent équipées de puits fortifiés, les *praesidia*, commandés chacun par un *curator praesidii*. Les curateurs étaient placés sous l'autorité directe du préfet de Bérénice, qui était un procurateur impérial. Ces préfets territoriaux, dont la prosopographie a été enrichie, ont souvent cumulé leur procuratèle avec un commandement militaire, la préfecture de l'aile de cavalerie stationnée à Coptos.

- 4 Dans les ostraca des sites précités, la route de Myos Hormos semble marquer la limite nord du désert de Bérénice. Il existe néanmoins une mention d'un préfet de Bérénice au nord de cette route : c'est la dédicace du *Paneion* de l'Ophiatès, carrière romaine de granit située dans le Wâdi Umm Wikâla, petit affluent du Wâdi Samna⁶ (*I.Pan* 51) ; elle date de l'an 40 d'Auguste (11^P) et précise le nom du préfet de Bérénice en exercice, Publius Iuventius Rufus, qui cumule cette fonction avec celle d'archimétallarque, c'est-à-dire commandant en chef des mines et carrières. En 11 de n.è., le Mons Claudianus et le Porphyritès n'existent pas encore et les ressources minérales précisément mentionnées (et localisées) dans la titulature de ce personnage, Smaragdos et Bazion⁷, se trouvent au sud du Wâdi Samna. Cette inscription contient donc la mention la plus septentrionale d'un préfet de Bérénice : en effet, il ne sera jamais question du préfet de Bérénice dans les ostraca des carrières de granit et de porphyre que les Romains ouvriront ultérieurement : Porphyritès, Tiberianè, Mons Claudianus, Domitianè/Kainè Latomia. Cette zone septentrionale du désert Oriental était-elle même une entité administrative ? Ce n'est pas clair, comme on va voir.
- 5 En mettant en exploitation le granit du Mons Claudianus et le porphyre du Porphyritès, les Romains ont complètement remanié les axes de circulation dans la région. Celle-ci n'était pas restée inexploérée avant leur prise en main. Des gisements aurifères y avaient été exploités au Nouvel Empire et sous les Ptolémées dans la zone de ce qui deviendra le Mons Claudianus et surtout entre l'actuelle route Qena-Safâga et celle de Myos Hormos⁸ ; dans ce segment du désert Oriental se trouvent aussi les mines d'améthyste d'Abû Diyayba, exploitées sous Ptolémée VI et encore au début de l'Empire. Avant la fondation de Kainè (Qena), destinée à servir de tête aux routes du Claudianus et du Porphyritès, les sites miniers situés au nord de la route de Myos Hormos devaient être administrés et ravitaillés à partir de Coptos et relever de ce qu'on appelait en égyptien *ḏw Gbtyw*, le désert de Coptos. C'est à mon avis la raison pour laquelle, au début de l'Empire, et avant la fondation de Kainè, le désert de Bérénice inclut l'Ophiatès, précoce carrière romaine de granit au nord de ce qui nous apparaîtra plus tard comme la frontière septentrionale du *mons Berenicidis*.
- 6 La mise en exploitation du Porphyritès et du Claudianus pose des problèmes logistiques nouveaux : il ne s'agissait pas de taxer et de transporter des produits précieux, mais d'extraire des monolithes de plusieurs tonnes et de les charrier sur une centaine de kilomètres jusqu'au Nil : l'aménagement d'un site d'embarquement plus proche s'imposait et la zone, desservie par son propre système routier, n'avait aucune raison d'être commandée par un préfet de Bérénice exerçant son autorité depuis Coptos : il n'était plus question de placer « toutes les mines et carrières d'Égypte » sous son autorité. Les corpus d'ostraca qui proviennent des quatre *metalla* qui ont été fouillés, Claudianus, Porphyritès et leurs satellites (Tiberianè et Domitianè/Kainè Latomia), montrent que ces

carrières fonctionnaient en réseau ; cadres et main-d'œuvre étaient déplacés, selon les besoins, de l'un à l'autre. Mais cette région avait-elle un nom ? Une série d'ostraca du Mons Claudianus, les reçus pour avances à la *familia*⁹, permettent d'avancer une hypothèse.

- 7 La *familia* est l'une des deux grandes catégories de main-d'œuvre dans les carrières de la zone. L'autre est constituée par les *pagani*, qui sont les carriers-tailleurs de pierre et forgerons, d'origine indigène, de condition libre et hautement qualifiés. De ces deux catégories, la *familia* est la plus énigmatique. C'est très probablement une *familia* impériale, donc en principe des esclaves de l'empereur, mais certains de ces individus, qui ont des patronymes ou des gentilices, ne sauraient être de statut servile. Leur onomastique bigarrée dénote souvent une origine extérieure à l'Égypte. Quoi qu'il en soit, la *familia* était employée à des tâches qui réclamaient plus de force que de savoir technique. Certains de ces *familiares* vivaient à crédit et recevaient des avances de nourriture, pour lesquelles on leur faisait signer des reçus, dans lesquels était indiquée leur matricule, qui consiste dans l'appartenance à un *numerus* et à un *arithmos*. Ces deux mots, le premier latin, le second grec, sont en principe synonymes, mais, en l'occurrence, l'*arithmos* représente une subdivision de *numerus*. Dans les ostraca du Mons Claudianus, les membres de la *familia* appartiennent presque tous au *numerus* du Porphyritès et à l'*arithmos* du Claudianus ; mais quelques-uns, inscrits dans l'*arithmos* de Tiberianè, travaillaient dans ce satellite du Claudianus. Deux reçus pour avances font exception : ils sont émis par des individus appartenant à un autre *numerus*, celui d'Alabastrôn¹⁰ : sans doute étaient-ils inscrits dans les rôles des carrières d'albâtre de l'Hermopolite, ce qu'on rapprochera de l'existence à Hermou Polis d'un « hôtel des comptables du Porphyritès et des autres *metalla* »¹¹. Si l'on projette la structure administrative de la *familia* sur la carte de la région, on en vient à penser que toute la zone desservie par les routes parties de Kainè s'appelait Porphyritès.
- 8 Cette région du Porphyritès n'a pas la même structure administrative que le désert de Bérénice. Elle n'est pas sous l'autorité d'un préfet territorial qui serait le pendant du préfet de Bérénice. Néanmoins, dans quelques ostraca tardifs du Claudianus, apparaît la mention d'un ἑπαρχος, un préfet. Il n'est malheureusement jamais précisé si c'est un préfet territorial ou un préfet commandant une unité militaire, aile ou cohorte. Ce mystérieux préfet forme une paire avec un ἐπίτροπος qui lui est hiérarchiquement inférieur. C'est sans doute un ἐπίτροπος τῶν μετᾶλλων, donc un *procurator metallorum*, qui est un affranchi impérial. Nous connaissons les noms de deux de ces préfets. L'un s'appelle Vibius Alexandros. Il est destinataire d'une lettre misérabiliste que lui a adressée un sous-officier, laissé en charge du Mons Claudianus avec le titre de vice-curateur et beaucoup de problèmes logistiques sur les bras¹². L'ostracon contient le brouillon de deux lettres du vice-curateur, celle au préfet, puis une autre adressée sur le même sujet au *procurator metallorum* Tertullus. Ces lettres datent du 5 Phamenôth de l'an 29 de Commode, soit le 1^{er} mars 189. Il se trouve que Vibius Alexandros est connu par ailleurs dans un papyrus conservé à Leipzig comme épistratège de l'Heptanomie. C'est en cette qualité qu'il reçoit une pétition qui date des premiers mois de l'année 189. Le cumul d'une épistratégie, poste procuratorien propre à l'Égypte, avec une préfecture, n'est pas sans exemple : il en existe deux parallèles qui ne permettent pas de savoir si Vibius Alexandros doit son titre de préfet à un commandement d'unité ou à une préfecture territoriale, car les deux cas de figure sont représentés.

- 9 L'autre préfet qui a autorité sur le Mons Claudianus s'appelle Antonius Flavianus. Il est le destinataire de deux lettres (des brouillons) écrites par les carriers indigènes pour lui annoncer que deux colonnes sont prêtes (avec l'aide de Sarapis) et qu'ils ont besoin qu'on leur envoie de l'acier et du charbon afin qu'ils puissent terminer la troisième¹³. Ce préfet est, lui aussi, secondé par un *procurator*. C'est avec surprise que j'ai retrouvé Antonius Flavianus dans un ostracon du désert de Béréenice, provenant du fortin de Dios. Le nom d'Antonius Flavianus au datif se trouve à la première ligne de la copie d'une lettre qui lui est adressée par le curateur de Dios¹⁴. Le tesson est un fragment d'amphore sur laquelle le curateur recopiait de la correspondance officielle, ou peut-être même seulement les lettres qu'il envoyait. En ce cas, ce serait un *liber litterarum missarum*, mais l'état du document ne permet pas d'en juger. Le titre d'Antonius Flavianus n'apparaît pas, malheureusement. Tout ce que je puis dire, c'est que, lorsqu'ils sont détachés dans le désert de Béréenice, les curateurs ont pour supérieur hiérarchique direct le préfet de Béréenice et que c'est avec ce personnage qu'ils échangent de la correspondance autre que purement locale. Les deux zones que j'ai distinguées dans le désert Oriental ont-elles pu, à un moment donné, qui se situerait à la fin du II^e ou au début du III^e siècle, être sous l'autorité d'un seul chevalier romain ? La possibilité est ouverte, mais l'état de la documentation ne permet pas d'en dire plus. Il peut s'agir simplement d'une situation temporaire, où Antonius Flavianus aurait assumé par interim les fonctions de préfet de Béréenice.

II. Classification morphologique des toponymes grecs et latins

- 10 J'adopterai pour présenter les toponymes une classification par objet topographique, les règles de formation des toponymes, leur comportement syntaxique et leur typologie thématique variant selon ces objets (ce qui n'est pas propre au grec) : *metalla* ; carrières au sens restreint de chantiers d'extraction (λατομῖαι) ; *praesidia* ; puits (ὕδρευματα) ; routes ; ports de la mer Rouge.
- 11 Les toponymes en usage dans le désert Oriental à l'époque impériale nous sont essentiellement connus par des textes grecs, plus rarement latins. Ils ont presque tous été créés sous les Ptolémées, puis sous la domination romaine, si bien que certains sont latins. Quelques-uns sont dans d'autres langues qu'il n'a pas toujours été possible de déterminer et dont nous ignorons s'ils ont été attribués par les Romains ou s'ils appartiennent à un substrat toponomastique antérieur¹⁵.
- 12 Pour la description morphologique des toponymes, je me suis surtout servie de Dorion, Poirier 1975 et de Löfström, Schabel-Le Corre 2005. J'emprunte en particulier aux derniers cités la distinction entre appellatif et proprial s'appliquant aussi bien à des substantifs qu'à des adjectifs, par exemple :

Tableau 1

	substantif	adjectif
appellatif	ὄρμος, λατομία, ὕδρευμα, ἄκανθα, σμάραγδος, φοινικῶν, ἀλαβάρις, πορφυρίτης, καμπή, πέλαγος	μέλας, μέγας, ξηρός, φαλακρός

proprial	Βερενίκη	Αὔγουστος, Κλαυδιανός
----------	----------	--------------------------

Distinction entre appellatif et proprial.

- 13 Essentielle en toponomastique est la distinction entre fonction générique et fonction spécifique (dite aussi déterminante). Dans la toponymie du désert Oriental, les éléments génériques sont les appellatifs désignant les objets topographiques concernés : ὄδος, λατομία (et κοπή), μέταλλον, ὄρμος, ὄρος, πραικίδιον, ὕδρευμα.
- 14 Les spécialistes de la toponymie sont partagés sur le statut qu'il convient de donner à ces termes désignant des objets topographiques : font-ils, ou ne font-ils pas partie du toponyme ? En toponymie, le statut du générique est en effet flottant : il dépend à la fois de l'objet topographique, du contexte d'énonciation et, en troisième lieu, du déterminant : la nature de ce dernier (locatif/descriptif, proprial/appellatif), son caractère singulier ou banal, ses caractéristiques formelles, en particulier le nombre de syllabes. Dans la *mer des Sargasses*, *mer* fait partie du toponyme, mais celui-ci peut être abrégé en *Sargasses*, ce qui n'est pas le cas pour la *mer de Chine*, où le déterminant est locatif. Le *mont Blanc* ne saurait se réduire au déterminant, mais *mont Ventoux* s'abrège volontiers en *Ventoux*, tandis qu'on parle couramment de l'*Everest*, non du *mont Everest*. Pour certains toponomasticiens, dans le syntagme *ville de Rennes*, *ville* est un élément du toponyme, ce qui est moins discutable pour *Charleville*.
- 15 Dans le cas du désert Oriental, il m'a paru plus opérant de considérer les génériques énumérés plus haut comme faisant partie du toponyme : cela permet de mieux appréhender leurs différences de « comportement » et en particulier la question de l'agglutination que nous venons d'introduire avec le cas de Charleville. Dans les toponymes grecs, cette agglutination est imparfaite dans le cas fréquent des noms de villes où l'élément générique πόλις se place en seconde position, étant donné que le premier élément, adjectif ou substantif au génitif, conserve sa désinence : cf. par ex. Ἡρακλέους Πόλις, toponyme complexe, mais non pas composé. L'agglutination est complète dans le substantif dérivé, Ἡρακλεοπολίτης, dénomination du nome correspondant. On verra, dans le corpus toponymique du désert Oriental, que certains génériques ne passent jamais en seconde position, première étape d'un tel processus d'agglutination.
- 16 Il convient enfin de signaler le phénomène du « transfert » de l'élément générique, lorsque celui-ci se réfère à un autre objet topographique que celui qu'il nomme : ainsi, le toponyme Μέλαν Ὄρος, « Montagne Noire », n'est pas le nom d'une montagne, mais d'un *praesidium*.

III. *Metalla*

- 17 Dans l'Égypte romaine, μέταλλον désigne une entité géographique et administrative incluant des chantiers d'extractions (λατομῖαι) et toutes les installations nécessaires au travail et à la vie quotidienne du personnel ouvrier, militaire et administratif (lieux d'habitation, bureaux, puits, étables, greniers, sanctuaires, forges, bains etc.). Lorsque *metallon* désigne une de ces entités, il est, dans les ostraca du Mons Claudianus, au singulier : ἐν μετάλλῳ Κλαυδιανῶ, μέταλλον Τιβεριανόν¹⁶, ἐν μετάλλ(ω) Πορφ[υ]ρίτ(ου)

¹⁷, ἀπὸ μετάλλου Ἀλαβατρίνης¹⁸. En revanche il est généralement au pluriel dans les papyrus, même lorsqu'il désigne un *metallon* précis: τοῖς Πορφυρετικοῖς καὶ Κλαυδιανοῖς μεταλλοῖς (P.Oxy. XLV 3243, 14 [214/215^P]), τῶν κατὰ τὴν Ἀλαβατρίνην μετάλλ[ων] (P.Sakaon 24, 2-3 [325^P]). Mais, en général, l'élément générique μέταλλον est omis.

- 18 La distinction entre μέταλλον et λατομία n'est pas toujours bien tranchée : le μέταλλον Τιβεριανόν cité plus haut est toujours autrement désigné sous le nom de Τιβεριανή ; le *metallon* d'Umm Balad s'appelait Καινή Λατομία et, non loin de là, se trouvait celui de Γερμανική Λατομία. Le genre des spécifiques Δομιτιανή et Τιβεριανή montre que le générique sous-entendu est λατομία et l'on observe que, si la dédicace de Publius Agathorou à l'Orhiatès évoque πάντων τῶν μετάλλων τῆς Αἰγύπτου (I.Pan 51, [11^P]), l'inscription parallèle qu'il a fait graver au Wâdi al-Hammâmât sept ans plus tard donne λατόμων πάντων τῆς Αἰγύπτου (I.Ko.Ko. 41), où le syntagme anormal λατόμων πάντων est considéré par Dittenberger, à raison selon moi, comme une faute pour λατομιῶν πασῶν.

Tableau 2

réfèrent impérial	nom du matériau	descriptif	anthropophore ?	incertain
Γερμανική Λατομία Δομιτιανή Κλαυδιανόν Τιβεριανή	Βάζιον Μαργαρίτης Ὀφιάτης Πορφυρίτης Σμάραγδος	Καινή Λατομία	Ἀλαβάργης Πέρον ¹⁹	Ταμόστυμις ²⁰

Les noms de *metalla* du désert Oriental : classification sémantique.

1. Un fantôme : le toponyme complexe « Mons Porphyrites »

- 19 Les toponymes si familiers de Mons Claudianus et Mons Porphyrites sont en fait très mal documentés. Pour le Mons Claudianus, il n'existe qu'une attestation : la dédicace, en latin, d'un autel au *Mons Claudianus* par un centurion directement nommé par l'empereur pour commander le *metallon*²¹. L'équivalent grec, qui serait τὸ Κλαυδιανὸν ὄρος, n'est pas attesté. L'adjectif substantivé neutre Κλαυδιανόν est normalement employé seul, parfois précédé de l'article ; dans les rares cas où le générique habituellement sous-entendu est exprimé, c'est μέταλλον. Ainsi, en O.Claud. IV 853, lettre qu'ils adressent collectivement à Probus, *procurator metallorum*, les carriers qui travaillent dans le *metallon* du Claudianus se désignent comme ἐργαζομένων ἐν μετάλλῳ Κλαυδιανοῦ (I. Κλαυδιανῶ²²). Par exception, le générique πραισίδιον se substitue à μέταλλον : lorsque, probablement à partir d'Antonin²³, le commandement du Mons Claudianus est assuré sur place non plus par un centurion, mais par un curateur, le titre de celui-ci est le plus souvent κουράτωρ Κλαυδιανοῦ, sept fois κουράτωρ μετάλλου Κλαυδιανοῦ, et seulement deux fois κουράτωρ πραισιδίου Κλαυδιανοῦ²⁴.

- 20 En revanche, le syntagme latin *Mons Porphyrites* n'est attesté dans aucune source antique. Dans la documentation papyrologique, ce que nous appelons couramment le Mons Porphyrites est simplement désigné comme « le Porphyritès », ὁ Πορφυρίτης (rappelons que ὁ πορφυρίτης est un substantif masculin, qui signifie « le porphyre » : nous reviendrons sur cet emploi toponymique des noms de matériaux). Il en va de même dans l'unique inscription latine qui le mentionne, en dépit de son caractère solennel et soigné : elle ornaît la façade de l'hôtel des comptables des mines et carrières à Hermou Polis : *hosp(itium) tabula(riorum) Porphyritae et aliorum metallorum*²⁵. Le toponyme complexe Mons Porphyrites a manifestement été créé par les modernes, soit à partir des traductions latines de la *Géographie* de Ptolémée, qui datent de la Renaissance, soit par analogie avec *Mons Claudianus* (toponyme régulièrement constitué : appellatif générique + adjectif). Quant à son pendant grec Πορφυρίτης ὄρος, qui figure dans la liste de toponymes grecs compilée par Redard²⁶, il n'est pas davantage attesté, du moins dans les sources documentaires (papyrus et inscriptions). Rien d'étonnant à cela, puisqu'il contrevient à une des règles de la composition des toponymes complexes en grec : l'élément propre spécifique, s'il est un substantif, est au génitif (cf. Μυθὸς Ὄρμος²⁷, Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα, Ἡρακλέους Πόλις). Peut-on objecter, cependant, deux passages, chez Ptolémée et Palladius, où Πορφυρίτης est employé avec ὄρος ?
- 21 L'assemblage de Πορφυρίτης et ὄρος est d'autant plus choquant en grec que les deux substantifs sont de genres différents : outre que la combinaison appellatif générique + appellatif spécifique au nominatif n'est pas plus acceptable en grec qu'en latin, un syntagme précisant que ὁ Πορφυρίτης est à comprendre comme la montagne (et non la pierre) devrait se dire en grec ὁ Πορφυρίτης τὸ ὄρος (« le mont Porphyritès »). La *Géographie* de Ptolémée telle qu'elle nous est parvenue respecte à peu près cette règle dans les phrases construites ou après une préposition, non (du moins en apparence) dans les tables de coordonnées terrestres. Par exemple : ὁ Παρνασσὸς ὄρος, mais παρὰ τὸν Καρπάτην τὸ ὄρος... ὁ μὲν Αἴμιος τὸ ὄρος κεῖται. Dans le premier cas, en effet, il ne s'agit pas d'un syntagme, mais d'une glose destinée à éclaircir celui qui dessine la carte : ὁ Παρνασσὸς ὄρος est à comprendre non pas comme « le Mont Parnasse », mais comme « le Parnasse (montagne) ». Le même raisonnement s'applique à Ptol. *Geogr.* 4.5.15, Σμάραγδος ὄρος [coordonnées] : « Émeraude (montagne) » ; c'est à tort que les modernes parlent de « Mons Smaragdus »²⁸.
- 22 Voici le passage où Ptolémée, dont le texte n'est d'ailleurs pas nécessairement exempt de corruption, mentionne le Porphyritès (*Geogr.* 4.5.27).
- τὴν δὲ παρὰ τὸν Ἀραβικὸν κόλπον ὄλην παράλιον κατέχουσιν Ἀραβιαῖοι
 ἰχθυοφάγοι, ἐν οἷς ὄρειναὶ ῥάχεις
 ἢ τε τοῦ Τρωϊκοῦ λίθου ὄρους (coordonnées)
 καὶ ἢ τοῦ ἀλαβακτηροῦ ὄρους (coordonnées)
 καὶ ἢ τοῦ πορφυρίτου ὄρους (coordonnées)
 καὶ ἢ τοῦ μέλανος λίθου ὄρους (coordonnées)
 καὶ ἢ τοῦ βακανίτου λίθου ὄρους (coordonnées)
 « Tout le littoral le long du golfe Arabique est habité par des Arabégyptiens
 ichthyophages, chez qui se trouvent des massifs montagneux : celui de la montagne
 de pierre troyenne (...); celui de la montagne d'albâtre (...); celui de la montagne de
 porphyre (...); celui de la montagne de pierre noire (...); celui de la montagne de
 pierre de bekhen (...). »
- 23 Les autres lignes, en particulier celles où figure le mot λίθος, montrent que πορφυρίτου est ici le nom du matériau, non l'élément spécifique d'un toponyme complexe dont le

nominatif serait ὁ Πορφυρίτης Ὄρος ; πορφυρίτου est un génitif de matière qualifiant τοῦ ὄρους. On traduira donc cette ligne : « la (chaîne montagneuse [ῥάχις]) de la montagne de porphyre ».

- 24 Chez Palladius, il est difficile de nier l'existence d'un syntagme anormal dont le nominatif serait ὁ Πορφυρίτης ὄρος : ὄς τὰ μὲν πρῶτα ἔξω πάσης Αἰγύπτου καὶ Θηβαΐδος ἐν τῷ Πορφυρίτῃ ὄρει μόνος ἀναχωρήσας κτλ. (*Dialogus de vita Joannis Chrysostomi*, éd. Sources Chrétiennes 341, XVII 82). Il n'en reste pas moins que cette formulation est incorrecte. On peut proposer plusieurs explications, entre lesquelles il est difficile de choisir :

- (1) Le texte est corrompu : ἐν τῷ Πορφυρίτῃ <τῷ> ὄρει.
- (2) ὄρει est une glose visant à désambiguïser πορφυρίτης et qui a migré dans le texte.
- (3) Comme l'article neutre et masculin a la même forme au datif, il était peut-être moins nécessaire d'appliquer la règle ὁ Ὀλυμπός τὸ ὄρος.
- (4) Πορφυρίτης est carrément traité comme un adjectif. Cet emploi adjectival est seulement attesté en grec dans une inscription de Smyrne, où sont énumérées : κείονας εἰς τὸ ἀλειπτήριον Συνναδίου οὐβ', Νουμεδικούδς κ', πορφυρείτας ζ' (IGRR IV 1431 = IK 24/1, 697 [124-138^p], lignes 40-42). Mais au moins ce mot masculin qualifie-t-il un substantif masculin, ce qui n'est pas le cas chez Palladius. J'en relève aussi un exemple en latin, où le substantif (si la restitution *Iagonam* est correcte) est féminin²⁹ : *Iagonam / porphyriten / cum basi d(e) s(uo) d(edit)* (CIL XIII 4319). Dans la documentation égyptienne, πορφυρίτης n'est jamais employé comme adjectif. L'adjectif qui en est dérivé est πορφυριτικός (« en porphyre » ou « relatif au Porphyritès »).

2. Toponymes tirés de matériaux. Une pêcherie de perles en mer Rouge

- 25 Le mot grec πορφυρίτης a été créé un jour de juillet 18 apr. J.-C. à partir de la base πορφύρα (la teinture pourpre issue de deux espèces de murex) et du suffixe -ίτης, souvent employé, à partir de l'époque hellénistique, pour la formation, entre autres, de noms de pierres masculins³⁰. Gaius Cominius Leugas, un prospecteur qui parcourait le désert Oriental sous le règne de Tibère, venait de découvrir cette roche couleur de pourpre, ainsi que plusieurs autres, et en action de grâce dédia sur place une chapelle à Pan et Sarapis (AE 1995, 1615).
- 26 Lorsque le massif, mis en exploitation, devint un *metallon*, ὁ πορφυρίτης fut employé comme toponyme. On observe à cette époque le même glissement sémantique, de matériau à toponyme, dans la dédicace du *Paneion* d'un autre *metallon*, au Wâdi Umm Wikâla (*I.Pan* 51 [11^p]). Cette inscription, antérieure de sept ans à l'invention du Porphyritès, offre une série de toponymes tirés de matériaux qui n'a pas été unanimement reconnue comme telle : ἐπ{ε}ὶ Ποπλίου Ἰουεντίου Ρούφου χιλιάρχου τῆς τερτιανῆς λεγεῶν(ος) καὶ ἐπαρχοῦ Βερνίκης καὶ ἀρχιμεταλλάρχου τῆς ζμαράγδου καὶ βαζίου καὶ μαργαρίτου καὶ πάντων τῶν μετάλλων τῆς Αἰγύπτου, ἀνέθηκε ἐν τῷ Ὀφιάτῃ ἱερὸν Πανὶ θεῷ μεγίστῳ (l. 2-12). Ὀφιάτῃ se présente clairement comme le nom du lieu et c'est, comme dans le cas du Porphyritès, un emprunt direct au nom du matériau extrait. En effet, ὀφιάτης est une forme dialectale du nom de pierre ὀφίτης³¹, mentionné par Pline (NH 36.55) : Pline y explique la différence entre l'*Augusteum* et le *Tibereum*, découverts en Egypte sous Auguste et Tibère, et l'ophite, dont il n'indique pas la provenance, mais il s'agit vraisemblablement de l'« ophite thébain », coloré de petites

taches, qu'évoque Lucain : *parvis tinctus maculis Thebenus ophites* (*Pharsale* 9.714). Le fait que les mots ζμαράγδου καὶ βαζίου καὶ μαργαρίτου soient syntaxiquement sur le même plan que πάντων τῶν μετάλλων τῆς Αἰγύπτου montre que ces appellatifs sont ici employés comme toponymes ; ils devraient donc être pourvus d'une majuscule³² : ἀρχιμεταλλάρχου τῆς Ζμαράγδου καὶ Βαζίου καὶ Μαργαρίτου καὶ πάντων τῶν μετάλλων τῆς Αἰγύπτου, « directeur en chef de l'Émeraude, de la Topaze, de la Perle et de toutes les ressources minérales de l'Égypte ». La même énumération revient, sept ans plus tard, dans une autre inscription du même dédicant, Agathopous, affranchi du préfet Iuventius Rufus, gravée sur un *naos* dans les carrières de pierre de bekhen du Wâdi al-Hammâmât (*I.Ko.Ko.* 41 [18^p]).

- 27 Si la Smaragdos³³ et le Bazion (île Saint-Jean, où l'on extrayait la topaze)³⁴ sont bien identifiés, l'emplacement du Margaritès est inconnu. Je suivrais volontiers Dittenberger, pour lequel il devait s'agir d'un endroit de la mer Rouge où les conditions sont favorables à la biologie des huîtres perlières³⁵, qui sont, dans cette région, *Pinctada radiata* et *Pinctada Margaritifera*. S'il faut en croire G. Ranson, *Pinctada radiata* prospère entre les tropiques et un peu au-delà, dans des zones où la salinité est atténuée par des apports d'eau douce³⁶. Il serait plausible que les Romains aient imposé un cadre institutionnel à une pêche traditionnellement pratiquée par une population locale d'Ichthyophages. De même, au témoignage de Strabon, dans les premières années de la provincialisation, la Smaragdos était exploitée par des Bédouins qu'il appelle Ἀραβεῖς³⁷, comme elle le sera à nouveau, dans l'Antiquité tardive, par les Blemmyes³⁸.
- 28 Si les perles de l'océan Indien et du golfe Persique (notamment celles de Tylos, aujourd'hui Bahrein)³⁹ sont mentionnées chez les auteurs anciens (mais après les conquêtes d'Alexandre), les deux dédicaces de P. Iuventius Agathopous sont les seuls témoins antiques de la possible existence d'une pêcherie de perles en mer Rouge. Ni Pline, ni le *Periplus Maris Rubri* n'en parlent ; et pourtant, ce dernier signale les pêcheries du golfe Persique, pourtant laissé à l'écart de l'itinéraire décrit⁴⁰. Il n'est pas exclu que le Margaritès, exploité par l'État dans les premières années de la province, ait rapidement subi la concurrence des perles étrangères, et qu'on ait trouvé qu'il ne valait pas la peine d'en encadrer officiellement l'exploitation quand les perles indiennes et du golfe Persique inondaient le marché. Mais cette exploitation peut simplement n'avoir pas laissé d'autre trace écrite que les deux inscriptions de la préfecture de Iuventius Rufus : des coquilles de *Pinctada radiata* et de *Pinctada margaritifera* ont été trouvées dans les fouilles de Myos Hormos et de Bérénice ; les gens du cru aimaient en retravailler la nacre⁴¹. On s'attendrait néanmoins, dans le cas d'une pêcherie, à de grands dépotoirs de coquilles⁴² – à moins évidemment que les pêcheurs n'aient rejetées celles-ci à la mer⁴³. Il en existe un dans le lagon de Bérénice, mais les contraintes locales (champ de mines) n'ont pas permis aux archéologues d'aller en examiner la composition⁴⁴.
- 29 L'interprétation traditionnelle du toponyme Margaritès vient cependant d'être contestée par Pierre Schneider⁴⁵ : μαργαρίτης, dans les inscriptions d'Agathopous, ne serait pas la perle, mais la gemme appelée χερσαῖος μάργαρος/μαργαρίτης chez Élien (*De Natura Animalium* 15.8.30) et chez Origène (*Commentarium in Evangelium Matthaei* 10.7). Ces deux sources situent la « perle de terre » en Inde, notion notoirement vague et susceptible d'inclure toute région en rapport avec le commerce érythréen ; Élien précise curieusement qu'elle n'a pas de nature propre, mais qu'elle est générée par le cristal de roche (ἀπογέννημα εἶναι κρυστάλλου, οὐ τοῦ ἐκ τῶν παγετῶν συνισταμένου, ἀλλὰ τοῦ ὀρυκτοῦ). P. Schneider rapproche ce passage de celui où Pline, citant Juba, signale qu'on

trouve le *crystallum* – entre autres provenances – dans l'île de la mer Rouge qui produit aussi la topaze, donc l'île Saint-Jean (HN 37.23). Pour Schneider, μαργαρίτης serait donc le nom grec du cristal de roche extrait, selon Juba, de l'île Saint-Jean ainsi que d'une île voisine appelée *Necron* (= Νεκρῶν)⁴⁶.

- 30 Un dernier exemple de nom de matériau employé comme toponyme (pour désigner non un *metallon*, mais une *latomia*) se trouve dans une archive d'ostraca tardifs du Porphyritès (fin III^e-IV^e s.) : plusieurs de ces billets stipulent l'envoi de pains vers des microsites du *metallon*, dont « le Batrachitès » (εἶς τὸν Βατραχείτην). W. Van Rengen⁴⁷ rappelle à ce propos un passage de Pline, selon qui « Coptos exporte aussi les *batrachitai* » ; le naturaliste distingue deux sortes de ces minéraux couleur de grenouille⁴⁸. Y a-t-il confusion avec le *batrachitès* tardivement attesté du Porphyritès ?
- 31 Si des matériaux (dont les noms préexistaient aux Romains comme *μαράγγδος*, *βάζιον*, *μαργαρίτης*, ou furent inventés au moment de la découverte : *βατραχίτης*, *όφιότης*, *πορφυρίτης*) sont devenus des toponymes, inversement des toponymes sont à l'origine de noms de matériaux : le granit du Mons Claudianus s'appelait *marmor Claudianum*⁴⁹, celui de Tiberianè *marmor Tibereum* (Plin. NH 36.55).

3. *Metalla* de la zone d'Umm Balad

- 32 Le nombre d'occurrences des toponymes dans les ostraca n'étant pas sans rapport avec la proximité des sites mentionnés par rapport au lieu de trouvaille, on se reportera au tableau 4, où sont tabulés tous les toponymes présents dans les ostraca d'Umm Balad, quel que soit le référent topographique.

A. Δομιτιανή vs Καινή Λατομία⁵⁰

- 33 Les ostraca d'Umm Balad, exhumés en 2002 et 2003, ont livré plusieurs toponymes complètement nouveaux dont les référents sont des *metalla*, des puits et des *praesidia*. Malheureusement, nous ne savons à quels sites, sur le terrain, ils correspondent. Il y a même une légère incertitude sur le nom du *metallon* d'Umm Balad, puisque deux toponymes sont en concurrence, Δομιτιανή et Καινή Λατομία. Le scénario le plus probable est que le *metallon* a été ouvert sous Domitien entre 89 et 91⁵¹ avec le nom de Domitianè, auquel aura été substitué Kainè Latomia après la *damnatio memoriae* consécutive à la mort de Domitien (le déterminant Καινή faisant sans doute référence à l'antériorité du Porphyritès). Néanmoins, l'analyse de la stratigraphie du dépotoir faite par J.-P. Brun ne conforte pas cette interprétation avec toute la netteté attendue : le nom de Kainè Latomia apparaît dès l'US 3, donc dans une couche très ancienne du dépotoir, Kainè Latomia et Domitianè se faisant concurrence dans l'US 4. Domitianè, dont les attestations sont nettement moins nombreuses que celles de Kainè Latomia, revient aussi dans des couches ayant livré du matériel antoninien : témoins résiduels ou survivance de l'appellation ? La conclusion à laquelle J.-P. Brun s'est arrêté est que les quelque huit années domitianiennes d'Umm Balad représentent une faible épaisseur dans le dépotoir du fortin et que, par ailleurs, le toponyme Domitianè n'est pas sorti de l'usage, malgré son remplacement officiel par le fade Kainè Latomia.

B. Petits *metalla* répertoriés dans les environs d'Umm Balad, toponymes orphelins

34 Outre le Porphyritès et le Claudianus, que nous avons traités plus haut, les O.KaLa. mentionnent deux autres *metalla*, Germanikè Latomia et Alabarchès, pour l'identification desquelles nous ne pouvons trancher entre les candidats possibles⁵², qui sont au nombre de trois :

(1) L'ensemble constitué par les deux carrières et le village ouvrier⁵³ situés au fond du wâdi dont le *praesidium* d'Umm Balad contrôlait l'accès ; la distance entre le fortin et la zone d'extraction est, en suivant les méandres du wâdi, c. 1,20 km. Des lettres mentionnant Alabarchès suggèrent, sans certitude, qu'il pourrait s'agir de ce site ; Alabarchès serait dès lors un microtoponyme au sein du *metallon* de Domitianè/Kainè Latomia.

(2) Les carrières de porphyre bleu d'Umm Tuwât (27° 10' 12" N/33° 14' 25" E)⁵⁴. Les Romains y ont extrait aux I^{er}-II^e siècles un porphyre gris-bleu (*trachyandesite porphyry*)⁵⁵ qui rappelle par la forme en bâtonnets de ses inclusions le porphyre vert de Sparte (fig. 2). Umm Tuwât se trouve à c. 6 km à vol d'oiseau au nord-ouest d'Umm Balad (il n'y a pas de route directe entre les deux sites, mais nous n'avons pas eu le temps de chercher s'il y avait des sentiers muletiers). Umm Tuwât ne comporte pas d'agglomération⁵⁶ ; Bagnall et Harrell signalent seulement trois points d'extraction (fig. 3) et deux petits bâtiments de 3,5 m² et 5,5 m². Il reste très peu de céramique, mais la large et belle piste épierrée qui y mène suggère que les Romains avaient de l'ambition pour ce site (fig. 4). Il a été proposé d'identifier le porphyre bleu d'Umm Tuwât au *knèkitès*, l'un des matériaux découverts sous Tibère par Cominius Leugas, l'inventeur du Porphyritès⁵⁷. Le porphyre d'Umm Tuwât a été repéré dans les palais du Palatin, mais les objets réalisés dans ce matériau sont rarissimes ; le principal est la colonne à droite de l'entrée de la chapelle de s. Zènon à Sainte Praxède⁵⁸ (fig. 5). Κνηκίτης est dérivé de κνήκος, « safran », *Carthamus tinctorius*, qui, utilisé comme plante tinctoriale, produit du jaune. Sans doute le porphyre d'Umm Tuwât n'a-t-il rien de jaune, mais, si l'on accepte l'idée que les anciens percevaient les couleurs moins en fonction de la teinte que de l'intensité lumineuse, *knèkitès* pourrait signifier « pierre pâle » et, parmi tous les matériaux extraits dans le désert Oriental, seul le porphyre d'Umm Tuwât pourrait, selon les auteurs de cette hypothèse, correspondre à cette description.

Fig. 2



Plaquette de porphyre d'Umm Tuwât polie sur une face, trouvée dans le dépotoir d'Umm Balad.
© A. Bülow-Jacobsen

Fig. 3



Une *latomia* à Umm Tuwât.
© A. Bülow-Jacobsen

Fig. 4



La piste vers Umm Tuwât.
© A. Bülow-Jacobsen

Fig. 5

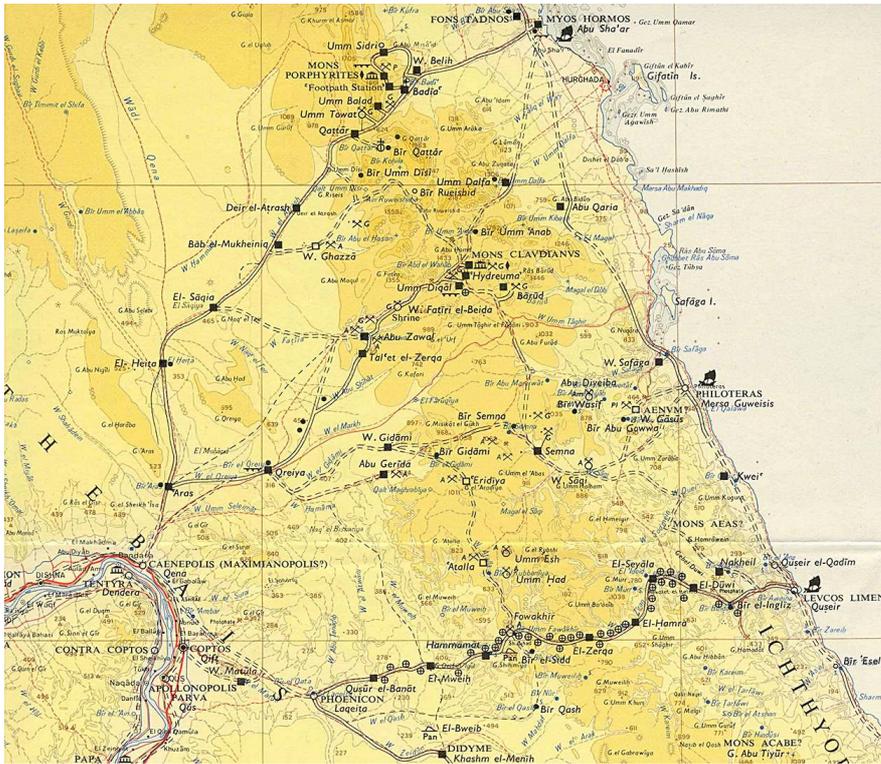


Colonne en granite d'Umm Tuwât dans la chapelle de s. Zènon à Sainte Praxède.

© A. Bülow-Jacobsen

(3) La carrière de diorite d'Umm Shejilât⁵⁹ qui se trouve à c. 18 km, presque en droite ligne, au sud du *praesidium* de Qattâr, et qui a été exploitée au 1^{er}/II^e siècle après J.-C.⁶⁰. Nous n'y sommes jamais allés, mais l'image satellite montre qu'on peut y accéder depuis Qattâr. L'agglomération n'a pas la forme d'un *praesidium*. Le Mons Claudianus n'est pas loin, mais le relief empêchait des communications directes entre les deux sites. Umm Shejilât devait être dans l'orbite du Porphyritès et peut-être plus précisément d'Umm Balad. En revanche le ravitaillement devait arriver de Kainè et quitter l'*hodos Porphyritou* à la petite station de Bâb al-Mukhâniq, d'où la carte de Meredith fait partir une route desservant la mine d'or du Wâdi Ghazza et une carrière de granit anonyme qui correspond, d'après son emplacement, à Umm Shejilât (fig. 6).

Fig. 6

Carte de la *Tabula Imperii Romani*, feuille de Coptos publiée par Meredith 1958.

© DR

35 Pour nommer ces trois sites, nous disposons, comme on a vu, de deux toponymes :

36 Γερμανική Λατομιά

Le nom de ce *metallon* n'apparaît qu'en O.KaLa. inv. 765, reçu émis par un *sklèrouros* au bénéfice d'un chamelier pour une livraison exécutée ἐν Γερμανικῇ Λατομιά (l'objet de la livraison est un chargement et demi de rations mensuelles destinées aux carriers)⁶¹. Le document est daté du 2 Phaophi de l'an 16 de Domitien, soit le 29 septembre 96 (la mort de l'empereur, survenue le 18 septembre, n'était pas encore connue). Γερμανική fait référence au *cognomen ex virtute* Germanicus auquel Domitien était très attaché et montre que ce *metallon* avait été ouvert sous cet empereur, au même titre que Δομιτιανή. La Carrière Germanique ne devait pas se trouver très loin d'Umm Balad, puisque le chamelier, qui avait sans doute chargé ses bêtes à Umm Balad, y avait rapporté le reçu comme preuve du service fait. Il pourrait s'agir d'Umm Tuwât. Le fait que deux morceaux de porphyre d'Umm Tuwât ont été trouvés dans le dépotoir d'Umm Balad (dont l'un était poli, fig. 2) montre en tout cas que les deux *metalla* ont fonctionné en même temps, c'est-à-dire sous Domitien et/ou Trajan. Isolé et peu équipé, Umm Tuwât dépendait probablement pour son ravitaillement des greniers d'Umm Balad.

37 Ἀλαβάρχις / Ἀραβάρχις

Ce toponyme est attesté dans sept ostraca d'Umm Balad, six lettres privées peu informatives et le *titulus* amphorique publié ci-dessous (fig. 7). Seul ce dernier suggère qu'Alabarchès/Arabarchès⁶² devait être un *metallon*. L'amphore appartenait en effet à l'architecte Sôkratès. Le toponyme fait-il référence à un arabarque⁶³ ou à un individu appelé Arabarchès, puisque le nom de fonction était employé – surtout à Thèbes et

Éléphantine – comme anthroponyme⁶⁴ ? Comme la question des droits de douane ne se pose probablement pas dans la partie nord du désert Oriental, je privilégierais volontiers la seconde hypothèse, en rapprochant Arabarchès des noms anthropophores de *latomi* au Mons Claudianus. Le choix de ce nom s'explique peut-être du fait qu'Arabarchès était sans doute un tout petit *metallon*. A. Bülow-Jacobsen est tenté de croire que c'est le village ouvrier au pied des carrières d'Umm Balad (voir §34).

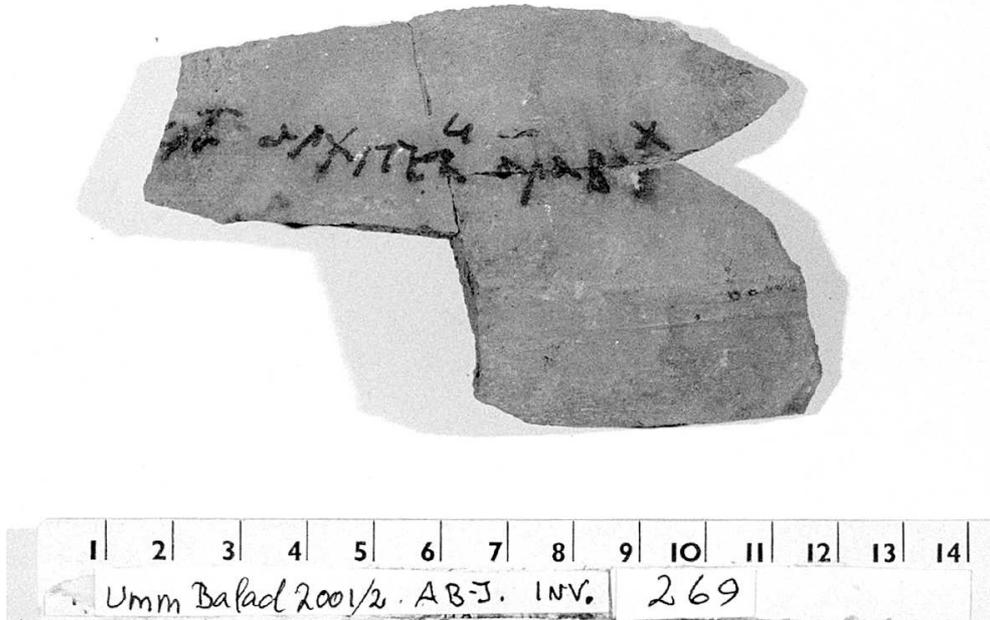
O.KaLa. inv. 269 (fig. 7) Domitien/Trajan
Umm Balad, phase A – US 2 (3208) 10,5 x 3,5 cm pâte alluviale
Titulus sur amphore AE3.

Κω]κ[ρ[άτ() ἀρχιτέκ[κ(τ-) Ἀραβάρχ(ου?)
]. .[

38 « Sôkratès, architecte à Arabarchès. »

1. La restitution du génitif est dictée par l'absence de préposition. C'est le seul cas, dans les ostraca des *metalla*, où le technonyme ἀρχιτέκτων soit déterminé par un toponyme.

Fig. 7



Titulus amphorique.

© A. Bülow-Jacobsen

Ἀραβάρχης est le plus souvent employé sans l'article⁶⁵, mais la paucité des occurrences n'autorise pas à en faire une règle générale : dans les ostraca épistolaires d'Umm Balad, Πορφύριτης précédé d'une préposition est employé indifféremment avec et sans l'article. Mais πορφύριτης est un appellatif, donc plus susceptible de prendre l'article, tandis qu'Ἀραβάρχης a, comme on a vu, quelque chance d'être un anthroponyme.

IV. *Latomiiai* : les noms de carrières au Mons Claudianus

- 39 Si les ostraca du Porphyritès font connaître le nom d'une seule carrière, ΒατραχίτηC⁶⁶, le corpus claudianien a livré une riche moisson de ces microtoponymes. Je les tire presque tous d'*O.Claud.* IV. Les photos infrarouges qu'A. Bülow-Jacobsen a pu réaliser après la parution du livre m'ont permis de faire quelques corrections. Dans l'inventaire ci-après, je ne cite que les occurrences permettant d'observer le comportement morphologique et syntaxique de ces toponymes.
- 40 Sur les 130 carrières repérées par David Peacock, seules sept dont les noms sont connus par les ostraca ont pu être identifiées grâce à des inscriptions qui s'y trouvent : Epikômos, Harpochrate, Hierônymos[?], Kochlax, Myrismos, Nikotychai, Philok(.). J'indique en ce cas le numéro que David Peacock leur a affecté⁶⁷.

1. Inventaire

- 41 Ἄμμων[?] (Antonin[?])
λατομ(ί)α Ἄμμ[ωνος] : *O.Claud.* IV 719, 6 (très restitué).
- 42 ἌνουβιC (Trajan)
Cette carrière est mentionnée une seule fois, dans l'incipit d'une liste de spécialistes sous la forme Ἄνούβι (*O.Claud.* IV 632, 1). Bien que les deux lignes de cet incipit posent d'insurmontables difficultés de lecture et d'interprétation, il me semble qu'on a là une forme bien attestée dans les inscriptions du datif Ἄνούβι (nombreux exemples extérieurs à l'Égypte, notamment à Dèlos ; en Égypte : *I.Alex.impér.* 124).
- 43 ἌπιC (Trajan)
Mentionnée au datif Ἄπιδι avec d'autres noms de carrières et autres sites auxquels sont attribués des rations d'eau dans le grand organigramme *O.Claud. inv.* 1538, 2 et 6 (Cuvigny 2005).
- 44 Ἀπόλλων (Trajan)
Six attestations certaines. Probablement une autre carrière qu'Apollôn Epikômos, appelée dans les ostraca Epikômos.
– Ἀ]πόλλωνος : *O.Claud. inv.* 2853, 5⁶⁸. Dans ce catalogue de distribution d'eau, les noms de carrières sont au nominatif quand ce sont des adjectifs, au génitif quand ce sont des théonymes ou des anthroponymes.
– λατομί]α Ἀπόλλωνο(c) : *O.Claud.* IV 634, 2.
– Ἀπόλλωνι : *O.Claud.* IV 741, 1.
– εἰC λατομί]αν Ἀπόλλων[oc] : *O.Claud.* IV 786, 3.
– εἰC τὴν λατομί]αν τοῦ Ἀ[πόλλ]ωνος : *O.Claud.* IV 819, 4-5.
– ἰC λατομί]αν Ἀπόλλ(ωνος) : *O.Claud.* IV 867, 5.
– [εἰC Ἀπόλλ[?]]ωνος λατομί]αν : *O.Claud.* IV 816, 1 (fig. 8). Mais le *lambda* est bizarre. Plutôt Νειλαν]μωνος ?

Fig. 8



O.Claud. IV 816, 1 (détail).

© A. Bülow-Jacobsen

- 45 En O.Claud. IV 866, 4, la photo infrarouge montre bien que Ἀπολλωνου a été corrigé par le scribe en Ἀπόλλωνος, un *sigma* ayant été écrit dans l'interligne au-dessus de l'*upsilon* (fig. 9). Vu le contexte, il me paraît certain qu'il s'agit ici d'une ville et non pas de la carrière, et qu'on peut restituer avec confiance ἀπῆλθεν εἰς Ἀπόλλωνο[[υ]]\`c'[[πόλι]γ.

Fig. 9



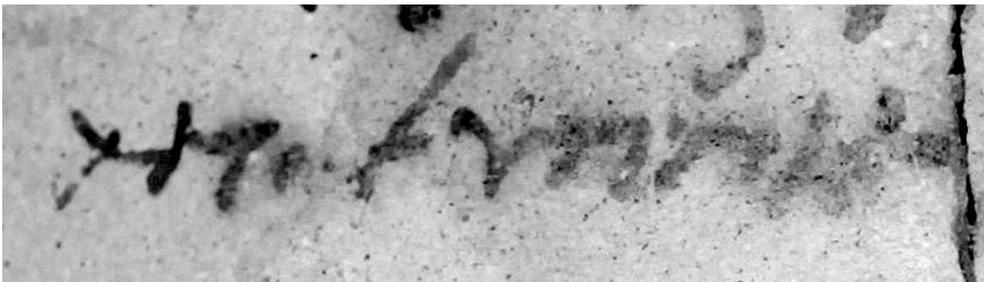
O.Claud. IV 816, 4 (détail).

© A. Bülow-Jacobsen

- 46 Ἄρποκράτης (Trajan et Antonin)
La carrière d'Harpocrate est identifiée par une inscription latine, où son nom est précédé de la marque CEP, qui suggère qu'elle faisait partie de la *caesura* d'Epaphroditos⁶⁹ (= Peacock n° 109 ; cf. Peacock, Maxfield 1992, p. 188 et 220). Cette *latomia* est attestée dans trois ostraca seulement :
- [λατ]όμου Ἄρποχράτο[υ] : O.Claud. IV 635, 1 (Trajan) ;
 - *Arpocrate* : O.Claud. IV 843, 6 (Trajan ?) ;
 - λατ(ομίϛ) Ἄρπο(κράτου) : O.Claud. IV 841, 6 et 23 (c. 150).
- 47 Ἀγούστη (Trajan)
Ἀγούστη : O.Claud. IV 775, 8 et 776, 11.
- 48 Ἄφροδίτη (Trajan)
λατομί[ϛ] Ἄφροδε[ίτηϛ] : O.Claud. IV 637, 1-2.
- 49 Βάρβαρος (fin du règne d'Hadrien)
λατομ(ίϛ) Βαρβάρου : O.Claud. IV 730, 1.
- 50 Διόνυκος (Trajan et Antonin)
Une dizaine d'attestations, dont :
- Διονύκω : O.Claud. IV 699, 15.
 - Διονύκου πλάκεϛ : O.Claud. IV 844, 3.
 - δὸς εἰς τὸν Διόνυκον : O.Claud. IV 808.

- 51 Le théonyme est précédé du générique dans deux textes antoniniens : λατο(μία) Διον (ύκου) (*O.Claud.* IV 841, 13, où l'on apprend que cette carrière fait partie de la *caesura* d'Erphroditos) et *ex lat(omia) Dionysu* (*O.Claud.* IV 845, 2).
- 52 Διόσκορος
Cette carrière ne serait attestée qu'en *O.Claud.* IV 748, 1, où il n'y a selon moi aucune raison de considérer cet anthroponyme comme un toponyme.
- 53 Ἐπίκωμος (Trajan)
Cinq attestations, toujours avec ellipse du générique, *e.g.* Ἐπικώμω (*O.Claud.* IV 776, 3) et peut-être δὸς εἰς τὸν Ἐπ[ίκωμον] en *O.Claud.* IV 817, 1 (Ἐπ[ίκωμον] éd., lecture faite à partir d'une écaïlle mal placée). Il faut probablement identifier Epikômos à la carrière n° 7^o, où on lit l'inscription Ἀπόλλ(ων) Ἐπίκωμος⁷¹ (« Apollôn qui préside aux fêtes »).
- 54 Ἐπιφανής ? (c. 150)
Seulement attestée en *O.Claud.* IV 841, 8, où la restitution λατο(ομία) Ἐπιφαν[ή]ς est possible, mais non certaine. Pour le nominatif après λατο(ομία), voir *s.n.* Εὐπλοια. Ce toponyme s'inscrirait dans la catégorie des épicleses divines.
- 55 Εὐπλοια (c. 150)
Je lis λατο(μία) Εὐπλοία [en *O.Claud.* IV 841, 11 (fig. 10, Ευπτικ[.] ed.). On ne peut exclure Εὐπλοία[ς], mais il faut remarquer que ce texte présente deux exemples de λατομία suivi d'un spécifique au nominatif : λατο(ομία) Φιλοέραπις et λατο(ομία) Κόχλαξ. Le nom « Bonne navigation » n'est pas hors de propos, puisque les monolithes extraits devaient descendre le Nil et traverser la Méditerranée.

Fig. 10

*O.Claud.* IV 841, 11 (détail).

© A. Bülow-Jacobsen

- 56 Εὐτύχης (Trajan)
Huit occurrences, toutes au datif et sans le générique. Il s'agit de l'anthroponyme Εὐτύχης, gén. -ου, non de l'adjectif εὐτυχής.
- 57 Ζεύς (Trajan)
Une seule attestation : λατομία Διός (*O.Claud.* IV 638, 1).
- 58 Ἥρα (Trajan)
La carrière d'Héra figure dans plusieurs listes de carrières au datif (Ἥρα) et au génitif Ἥρας qui sert d'en-tête à la liste de spécialistes *O.Claud.* IV 640 et dépend de λατομία sous-entendu. Relevons aussi l'expression ἐκ τῆς Ἥρας (*O.Claud.* IV 743, 4). Le toponyme apparaît aussi dans l'organigramme inv. 1538, où figure aussi un autre chantier appelé

Κρηπίς) Ἥρα, peut-être la plate-forme pour permettre de charger sur des chars les blocs extraits de la carrière Héra.

59 Ἰερώνυμος (Trajan)

Ce nom porté dans une famille d'architectes apparaît dans deux noms de carrières, non pas derrière le générique, mais derrière l'appellatif Λουτήρ connu aussi comme nom de carrière.

– *O.Claud.* IV 710, 3 (fig. 11) : λατομ(ία) Ἰερων(ύμου) ed. → Λουτ(ήρι) Ἰερων(ύμου).

– *O.Claud.* IV 779, 2 (fig. 12) : λα{v}τομ(ία) Ἰερων(ύμου) ed. → Λουτ(ήρι) Ἰερωνύμ(ου)

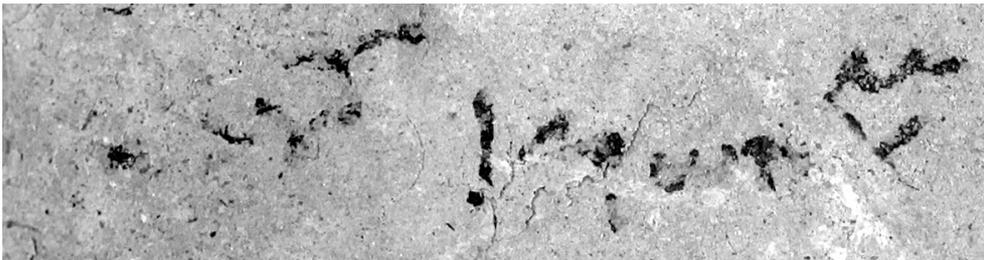
Fig. 11



O.Claud. IV 710, 3 (détail).

© A. Bülow-Jacobsen

Fig. 12



O.Claud. IV 779, 2 (détail).

© Adam Bülow-Jacobsen

60 À ces deux occurrences, s'ajoute le compte latin *O.Claud.* IV 843, où la carrière est simplement appelée *Hieronymi*. Il est impossible d'établir avec certitude si Λουτήρ, Ἰερώνυμος et Λουτήρ Ἰερωνύμου sont trois noms pour une seule carrière ; du moins Λουτήρ (voir §67) a-t-il des chances d'être l'abréviation de Λουτήρ Ἰερωνύμου.

61 Hierônymos est peut-être à identifier avec la carrière n° 83, au nord du cimetière : sur une des faces sont gravées les lettres ιερω (Peacock, Maxfield 1997, p. 187 et fig. 6.57 = *SEG* XLII 1575). Ce cas d'architecte éponyme d'une carrière est unique. Le nom de l'architecte Hérakleidès figure sur une face de la carrière 129, mais précédé de διά⁷².

62 Καινή Λατομία (Trajan)

Homonyme du *metallon* d'Umm Balad, elle est attestée parmi d'autres noms de *latomiai*, dans quatre listes apparentées de noms de carrières (*O.Claud.* IV 700 et *comm. ad* 2 ; 702 ; 704 ; 777).

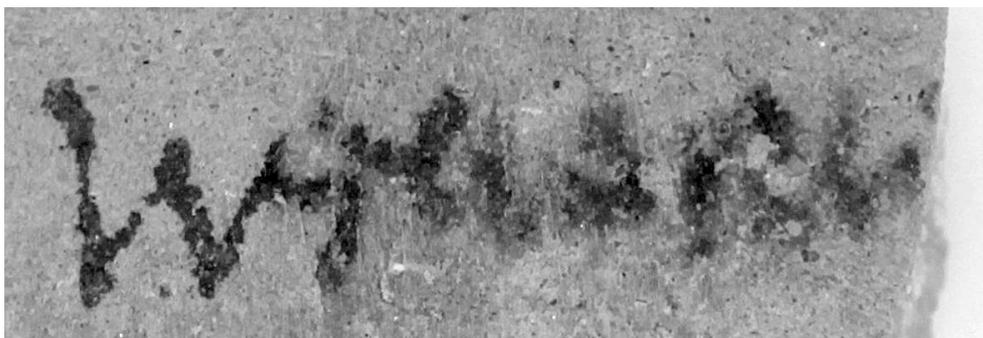
63 Κάνωπος (Trajan)

Cinq attestations, dont :

– λατομ(ία) Κανόπου (O.Claud. IV 641)

– Κανώπου en O.Claud. IV 704 et 779, listes de carrières dont les noms sont au datif. Dans ce type de listes, les noms de carrières anthropophores sont normalement au datif même s'ils sont connus par ailleurs sous la forme λατομία + anthroponyme au génitif. Je pense cependant qu'on peut lire Κανώπω (fig. 13) dans la liste O.Claud. IV 783, 1 (Κανώπ<ο>υ[éd.).

Fig. 13



O.Claud. IV 783, 1 (détail).

© A. Bülow-Jacobsen

64 Κόχλαξ (Antonin)

O.Claud. IV 841, 63; 64 : λατ(ομία) Κόχλαξ ; O.Claud. IV 842, 5; 6 : •Κόχλ[αξ ; O.Claud. IV 843, 3 (Trajan ?) : *Cochlax*. Κόχλαξ n'est jamais décliné ; ce mot rare et onomatopéique signifie « gravier » ou « élément de meule ». La carrière Kochlax, identifiée par une inscription à son nom, porte le n° 120 dans l'inventaire de D. Peacock.

65 Λέων (Trajan et c. 150^P)

La carrière est simplement appelée Λέοντι dans plusieurs listes de noms de carrières au datif mais λατ(ομία) Λέοντος en O.Claud. IV 841, 40, texte plus tardif.

66 Λουτήρ (Trajan)

Cinq ostraca mentionnent cette carrière, qui semble tirer son nom de l'objet, baignoire ou vasque, qui en était (avait été ?) extrait.

67 Le toponyme apparaît au datif Λουτήρι et, en O.Claud. IV 814, précédé de l'article (ὄς εἰς τὸν Λουτήρα). Il s'agit probablement de la même carrière que celle qui est dénommée Λουτήρ Ἰερωνύμου (voir *supra*, s.n. Ἰερώνυμος). En effet, dans les listes de carrières O.Claud. IV 770 et 774, Λουτήρι précède immédiatement Μέση, tandis que dans les listes, relevant d'une autre série, O.Claud. IV 710 et 779, Μέση précède immédiatement Λουτήρι Ἰερωνύμου.

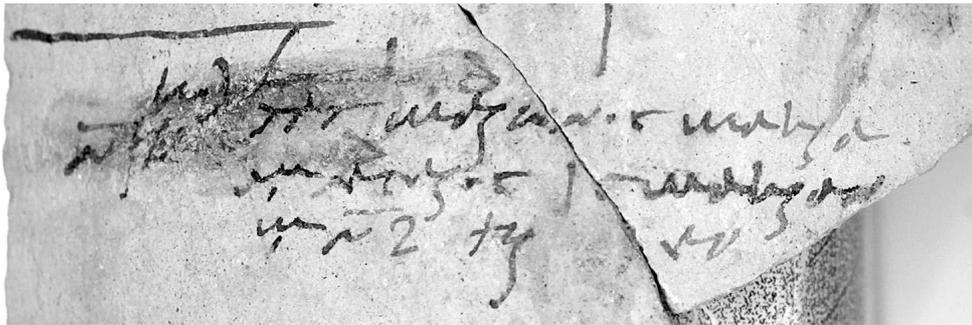
68 Μάρων (Trajan et c. 150^P)

Comme pour la carrière Λέδν, l'anthroponyme a pour référent la carrière elle-même et non, semble-t-il, un personnage ayant un rapport avec elle : nombreuses occurrences de Μάρωνι dans des listes de noms de carrières au datif, mais cette particularité était oubliée au temps de O.Claud. IV 841, 41, où l'on a λατ(ομία) Μάρωνος, distincte sans doute de la λατ(ομία) Μάρωνος μακρά dans le même ostracon (l. 31).

69 Μάρωνος μακρά (c. 150^P)

La « carrière longue de Marôn » n'est attestée qu'en *O.Claud.* IV 841, 31. L'édition donne l'impression qu'elle appartenait à la *caesura* d'Erphroditos, qui apparaît comme en-tête du bloc textuel à la ligne 30, ce qui est curieux étant donné que la carrière de Marôn se trouve dans la *caesura* d'Enkolpios d'après *O.Claud.* IV 841, 41. Mais la photo infrarouge montre que κοπ(ῆ) Ἐραφροδ(ίτου) à la ligne 30 est intentionnellement effacé⁷³ (fig. 14).

Fig. 14



O.Claud. IV 841, 30-33.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

70 Μεγάλη λατομία (Trajan et c. 150)

Contrairement à Μέση, mais comme Καινή, l'adjectif Μεγάλη s'appuie sur l'élément générique (cf. *O.Claud.* IV 782, 2-3). Deux occurrences sous Trajan, puis en *O.Claud.* IV 841, 65.

71 Μέση (Trajan et c. 150)

Sauf une fois, dans l'incipit d'une liste de personnel, *O.Claud.* IV 644 (Μέση{C} λατομία), la carrière « du Milieu », fréquemment mentionnée, est simplement désignée comme Μέση, contrairement à Καινή ou Μεγάλη qui sont toujours suivis du générique (e.g. *O.Claud.* IV 812 : δὸς εἰς τὴν Μέσην σφυρίδας δέκα).

72 Le compte plus tardif *O.Claud.* IV 841, 54 suggère que cette importante carrière pourrait avoir été placée sous la protection d'Isis : λατομία Μέση Ἰσιδι. Il est anormal que le théonyme, après λατομία, ne soit pas au génitif.

73 Μίθρα (Trajan)

Attestée seulement dans l'incipit d'un effectif écrit au charbon de bois, *O.Claud.* IV 646 : λατομία Μίθρα. Les autres exemples de λατομία + nom de dieu au génitif incitent à interpréter Μίθρα comme un génitif, et non comme un datif mis en apposition.

74 Μυρισμός (Trajan, Antonin?)

Les quatre attestations certaines de la carrière de Myrismos (Peacock n° 22) datent de Trajan. Elle pourrait avoir fonctionné sous Antonin si l'on accepte la lecture *ex lat(omia) Myr[* dans le compte latin *O.Claud.* IV 845. Le nom de cette carrière apparaît dans trois ostraca sous la forme abrégée Μυρισμ(.). Il est précédé du générique dans l'inscription que nous avons trouvée dans les éboulis de la carrière, après sa destruction par l'entreprise Zam-Zam en 1989 (fig. 15). Le texte grec de l'inscription a été publié par Jean Bingen et traduit : « La (colonne) n° 3 de la carrière de Myrismos. Celle qui aime Trajan. »

⁷⁴ L'épithète Φιλοτραϊανός, vu qu'elle est au nominatif, ne saurait être un second nom de la λατομία, d'où l'idée de Jean Bingen de la rapporter à l'appellatif sous-entendu στῦλος.

Bingen voit dans le Myrismos éponyme de la carrière « peut-être un esclave impérial ou un concessionnaire grec ».

Fig. 15



Base de colonne inscrite sur la face inférieure, provenant de la carrière de Myrismos.

© A. Bülow-Jacobsen

75 Νειλάμμων (Trajan ou Hadrien)

Cette carrière n'est mentionnée que dans cinq effectifs écrits par le même scribe, qui invariablement emploie le générique et dissimile la géminée : λατομία Ν(ε)ιλάνμωνος (O.Claud. IV 734-738). Cette graphie s'explique comme une faute d'hypercorrection ainsi, peut-être, que par la nouveauté de cet anthroponyme polythéophore qui ne se répand dans les papyrus qu'à partir de la fin du II^e après J.-C. (la plus ancienne attestation date de 132/133^p (P.Oxy. III 477). Il n'est pas totalement exclu qu'il ait existé un dieu Neilammôn, peut-être attesté dans l'inventaire de temple P.Erl. 21, 32 (prov. inconnue, c. 195^p) : Ν]ειλάμμων θεοῦ μ(), qu'on pourrait songer à résoudre Ν]ειλάμμων(ος) θεοῦ μ(εγίctου).

76 Νερωνιανή (Trajan)

Deux attestations, λατομία étant toujours sous-entendu (O.Claud. IV 776, 16 ; 777, 2). On trouve aussi le début de ce toponyme, mais biffé, en O.Claud. IV 841, 41, de c. 150.

77 Νικοτύχαι⁷⁵ (Trajan)

Le nom de cette carrière est gravé en *scriptio plena* sur un banc de granit qui a été débarrassé de son mort-terrain, mais qui n'a pas été exploité (fig. 16, 17). On a des chances de le reconnaître dans deux ostraca : λατ]ομ(ία) Νικοτ]υ(χών) (O.Claud. IV 651, 1) et Νικ]οτυχ() (O.Claud. IV 747, 6, Μάρ]ωνα ed., voir fig. 18). Le nom polythéophore Νικοτύχη, autrement inconnu en Égypte, est attesté comme anthroponyme (avec un pendant masculin Νικότυχος).

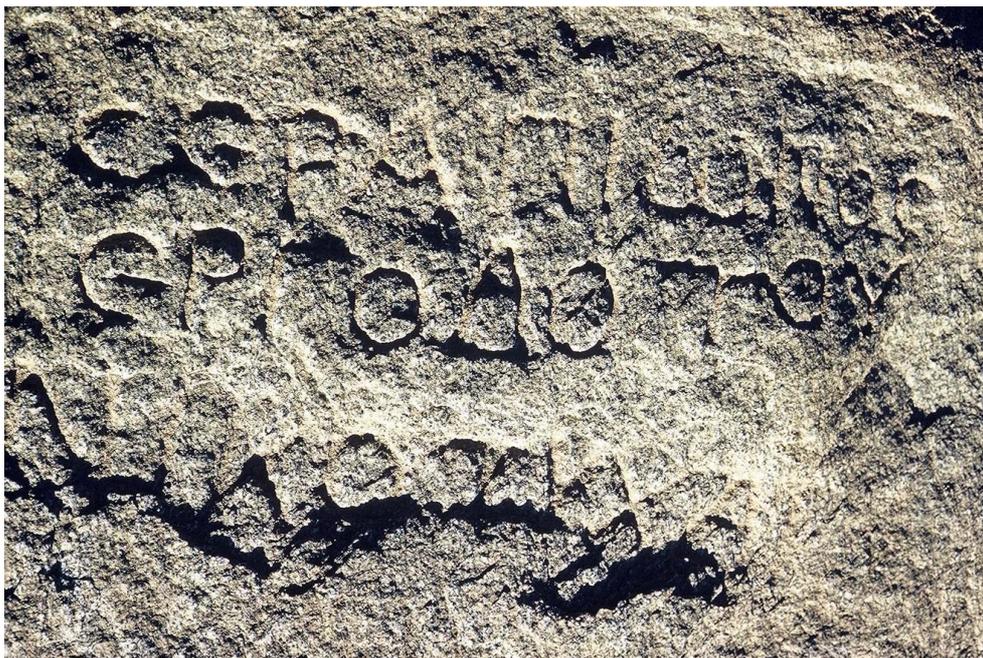
Fig. 16



La carrière des Nikotychai, restée inexploitée.

© A. Bülow-Jacobsen

Fig. 17



L'« écriteau » de Nikotychai, avec le nom de l'*ergodotès*.

© A. Bülow-Jacobsen

Fig. 18



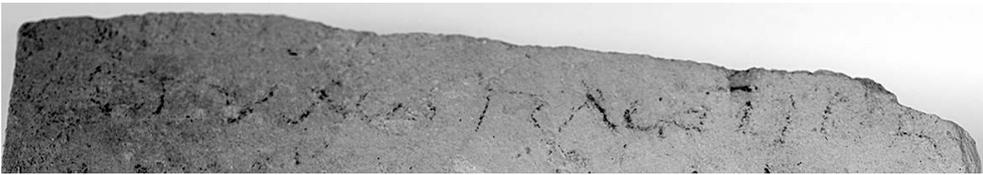
O.Claud. IV 747, 6 : [Νικ]οτυχ() ἀκικκ(λάριοι) β.

© A. Bülow-Jacobsen

78 Πλωτίνα (Hadrien ?)

Ce nom apparaît seulement *O.Claud.* IV 739, billet assignant 16 hommes « à la colonne de Plotine », στύλω Πλωτίνα[ς ?] (fig. 19). Cela signifie-t-il qu'ils ont été envoyés pour travailler spécialement sur une colonne dans une carrière appelée Plotine, ou cette carrière était-elle, comme Λουτήρ, nommée d'après l'objet qu'on en extrayait, en l'occurrence une colonne qui aurait eu elle-même un nom, à l'instar de la colonne Φιλοτραϊανός dans la carrière de Myrismos ? Le parallèle offert par *O.Claud.* IV 657, 1-2 (*infra, s.n.* Χρημοσάραπικ) invite à considérer Πλότινα comme le nom de la carrière.

Fig. 19



O.Claud. IV 739, 1.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

79 Πορφύριτης (Trajan)

Ce toponyme figure dans deux listes parmi des noms de carrières (*O.Claud.* IV 705 et 706) et dans un ordre de livraison appartenant à une série de billets concernant l'envoi de matériel des carrières (*O.Claud.* I 17, cf. *O.Claud.* IV, p. 135) : il s'agit donc probablement d'une λατομία homonyme du *metallon*. La restitution de ce nom de carrière dans les ostraca antoniniens *O.Claud.* IV 841, 49 et 842, 4 est très hasardeuse.

80 Ῥώμη (Trajan)

Il s'agit plus probablement de la déesse Rome que de la ville. Ῥώμη n'est jamais accompagné du générique. Parfois précédé de l'article après une préposition : ἐν τῇ Ῥώμῃ (*O.Claud.* IV 652), δὸς εἰς τὴν Ῥώμην (*O.Claud.* IV 804 ; 813). En *O.Claud.* IV 742, 1, il faut probablement lire, après ἰς Ῥώμην, οὐίγλης (Ουιζμοζ ed.) : fig. 20.

Fig. 20



O.Claud. IV 742, 1.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

81 *Κελήνη* (c. 150^P)

Cette carrière n'apparaît que dans deux ostraca où son nom avait été mal lu :

– [[λατ(ομία) Κελήνης]] (Cερηνου ed.) : *O.Claud.* IV 841, 51 (fig. 21).

– *Κελήν[η(ς ?)]* (Cελην[ου ed.] : et *O.Claud.* IV 842, 2.

Fig. 21



O.Claud. IV 841, 51.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

82 *Κέραπις*? (c. 150^P)

λατ(ομία) Κερα[, *O.Claud.* IV 841, 24. Attestion unique et incertaine.

83 *Κώζουσα* (Trajan)

Attestée seulement dans un fragment latin (*ex latomia Sozusa*, *O.Claud.* IV 846, 3). Cette épiclese n'est pas fréquente en Égypte : culte d'Isis Sôzousa à Ekregma dans le Nord Sinaï (*P.Oxy.* XI 1380, 76), rue d'Arsinoè Sôzousa à Alexandrie.

84 *Τραιανή* (Trajan)

Fréquent, ce nom est toujours employé seul sauf en *O.Claud.* IV 653, 1-2 (λατομία Τραϊανῆς).

85 *Φιλάμμων* (Trajan)

Philammôn apparaît, chaque fois plus ou moins abrégé et sans le générique, dans trois listes de noms de carrières au datif (*O.Claud.* IV 775, 10 ; 776, 7 ; 777, 3).

86 W. Swinnen a démontré que Philammôn était un vieil anthroponyme grec, probablement un hypocoristique de φιλάμενος⁷⁶. Répandu en Cyrénaïque en raison d'une homophonie avec les noms libyques en -αμ(μ)ων et avec celui du dieu local Ammôn, il est bien attesté aussi dans l'Égypte lagide, puis romaine, où il bénéficia de la vogue, à partir du II^e siècle après J.-C., des anthroponymes en -άμμων. Swinnen a l'impression que l'étymologie populaire associant Φιλάμμων au théonyme s'est imposée assez tard. De fait, on ne relève pas de généalogies du type Philammôn fils d'Ammônios avant la fin du I^{er} siècle après J.-C. (*BGU* IV 1163, 3 [16-13^a]; *SEG* XXVI 1839, col. B, 13 [I^{er} siècle après J.-C.-début. I^{er} siècle après J.-C.]); d'autre part, Fr. Dunand, comme le rappelle Swinnen, a établi qu'il n'y a pas de noms théophores en -άμμων à l'époque lagide.

87 Comment l'étymologie populaire comprenait-elle le nom Philammôn ? On sait que, dans les composés grecs, l'élément φιλο- a un sens actif (« qui aime ») lorsqu'il est en première position, mais passif (« aimé de ») en seconde ; mais que, par ailleurs, cette règle ne s'applique pas rigoureusement aux anthroponymes (Schwyzer 1939, I p. 635 : Agelaos, « qui conduit le peuple », a le même sens que Laagos). Cette dernière considération permet d'éviter l'aporie d'un nom païen signifiant « qui aime Ammôn », la notion d'aimer un dieu étant réputée étrangère à la pensée païenne : ainsi, Philotheos, si répandu à l'époque chrétienne où il signifie « aimant Dieu », serait à l'époque païenne (où il est d'ailleurs rare), l'équivalent de Theophilos (« aimé du dieu »). Qu'en est-il, sous Trajan, lorsqu'on décide d'appeler une carrière Φιλάμμων ? Le sens « Aimé d'Ammôn » serait

satisfaisant pour une carrière, placée sous la protection du dieu, mais l'absence d'équivalent *Ἀμμωνόφιλος infirme cette hypothèse.

88 On ne peut s'empêcher de rapprocher Φιλάμμων d'un autre nom de carrière, Φιλοράραπιδ, dont l'étymologie ne pose pas de difficulté. C'est à l'origine un titre, qui entre dans la catégorie des épithètes loyalistes de l'époque impériale en φιλο- + nom d'un haut personnage (e.g. φιλόκαισαρ). En ce cas, le sens actif de φιλο- ne fait aucun doute. Mais qu'en est-il lorsque le second élément est un théonyme ? M. Malaise, se ralliant à la position de Swinnen, considère que Φιλοράραπιδ signifie « Qui est aimé de Sarapis »⁷⁷. L'élément φιλο- aurait-il deux sens différents lorsque, en 193, l'*archiereus* Ulpius Serenianus accole à son nom les épithètes de φιλοκόμμοδος καὶ φιλοράραπιδ ?⁷⁸ Je ne le pense pas. De même, à Éphèse, Vibius Salutaris, fonctionnaire équestre généreux avec le temple d'Artemis, se voit honorer en contrepartie du titre de *philartemis* qui s'ajoute à celui de *philocaesar*⁷⁹. Dans une inscription de Didymes, les *philodionysoi* qui interrogent l'oracle sont une association d'« Amis de Dionysos »⁸⁰. Ou alors, ces composés en φιλο- + théonyme auraient-ils pris un sens passif lorsqu'ils étaient employés comme anthroponymes, ce qui ne semble attesté (sauf pour Φιλοράραπιδ) qu'en Égypte (où l'on rencontre aussi les rares Φιλαπόλλων, Φιλέρμηϋ, Φιλοδιόσκορος et le fréquent Φιλαντίνοος) ? Swinnen considère que Φιλαπόλλων et Φιλέρμηϋ sont les pendants grecisés de Μαίευριϋ et de Μαιθωυτ/Μαιθώτης, qu'il interprète comme transposant *mry* + nom divin, donc « Aimé de Horus/Thôth ». Mais cette étymologie, proposée par Vergote, ne fait pas autorité ; elle n'a pas été retenue dans le *Demotisches Namenbuch*, qui attribue à ces noms une autre étymologie (*mz'*-, « Véridique est Horus/Thôth »)⁸¹. Les noms Φιλαπόλλων, Φιλέρμηϋ, Φιλοδιόσκορος, etc. sont donc plutôt des noms manifestant la dévotion envers un dieu païen, popularisés par la mode, à l'époque impériale, des épithètes loyalistes.

89 Même s'il nous paraît sémantiquement plus satisfaisant de penser que les noms de carrières Philammôn et Philosarapis signifiaient « Aimé d'Amon, de Sarapis », qui, par conséquent, veillaient au succès des travaux, je crois donc malgré tout que ces noms s'entendaient comme « dévôt de » ces dieux. Nous avons bien une carrière *Philoc(aesar ?)* et une colonne *Philotraianos* (cf. s.n. Μυριϋμός).

90 *Philoc()*

Le nom de cette carrière (Peacock n° 11-13) est connu uniquement par un dipinto à l'encre rouge inscrit sous la base de la colonne géante qui est restée sur place à la tête du *Pillar-Wâdî*. Il est tellement effacé que nous n'avions jamais pu le lire jusqu'au 14 janvier 2017, où une visite au Mons Claudianus nous a donné l'occasion d'en faire une photo numérique qui a ensuite été traitée avec le logiciel *DStretch* (fig. 21bis). Le dipinto est formulé sur le même modèle que l'inscription de la carrière Harpocrate, qui appartient aussi à la *caesura* d'Epaphroditos.

[c(aesura)]? Ep(aphrodit)
[e]x lat(omia)
[P]hiloc()

Fig. 22



Le *dipinto* sous la base de la colonne géante. La mauvaise incidence de la lumière au moment de notre passage nous a obligés à improviser un parasol.

© A. Bülow-Jacobsen

- 91 La restitution de *c(aesura)* se déduit de la position excentrée de *Ep(aphrodit)*. Les ostraca ne donnent pas d'indice pour compléter le nom de la carrière : une épithète loyaliste (*Philocaesar* plutôt que *Philocommodus*, le règne de Commode n'ayant pas donné lieu à de grands travaux au Mons Claudianus) ? Ou un simple anthroponyme ?
- 92 ΦιλοCάραπιC (Trajan et c. 150^P)
 ΦιλοCάραπιC (16 occurrences de cette carrière) n'est jamais employé avec λατομία, sauf en *O.Claud.* IV 841, 47 (c. 150^P), compte de blocs où le scribe emploie systématiquement le générique, et où on lit λατ() ΦιλοCάραπιC. Philosarapis, qui est à l'origine une sorte de titre honorifique (voir s. n. Φιλάμμων), est attesté comme anthroponyme à partir de la fin du II^e siècle après J.-C., donc après les occurrences trajaniennes de ce toponyme. Si Philosarapis s'était référé à une personne, le scribe aurait écrit λατ() ΦιλοCαράπιδοC, comme il écrit ailleurs λατ() ΜάρωνοC. Néanmoins, λατ(ομία) semble devoir être restitué, dans ce compte, au datif, à en juger par λατ(ομία) τῇ αὐτ[ῆ] et λατ(ομία) ΜέCη ΕἷCιδι aux lignes 20 et 54. Si ΦιλοCάραπιC est le titre de la carrière, on devrait avoir ΦιλοCαράπιδι (cf. cependant λατ(ομία) Κόχλαξ aux lignes 63 et 64). Et comment expliquer l'article masculin en *O.Claud.* IV 810, 1 : δὸC εἷC τὸν ΦιλοCάραπ(ιν) ? Car ΦιλοCάραπιC devrait être épicène, comme φιλόπατριC.
- 93 Il y a sans doute eu une autre carrière du même nom lors d'une reprise des travaux à la fin du II^e siècle : dans une lettre au *procurator metallorum*, les carriers lui apprennent que, faute de connaître le nom officiel de la carrière dans laquelle ils travaillent, ils l'ont de leur propre chef appelée « Philoserapis » (*O.Claud.* IV 853, 19 [c. 186/187^P]).
- 94 ΧρηCμοCάραπιC (Trajan)
 – Cτύλω Χρη\C/μοCεράπιδοC : *O.Claud.* IV 657, 1-2.
 – λατομ[ί]α Χρη\C/Ϟ(μο ?)Cαρα[πιδ-] : *O.Claud.* IV 658, 1 (λατο(μία) ΧρηCμ(ο)Cαρ() ed.). La

photo infrarouge, tout en révélant sous le nom de la carrière la présence d'une ligne effacée dont la teneur m'échappe, n'a pas aidé à comprendre les traces embrouillées là où l'on voudrait pouvoir lire -μο- (fig. 23).

- δὸς εἰς τὸν Χρησιμὸς Ἄραπιν) : *O.Claud.* IV 811, 1.

- Χρησιμὸς Ἄραπιν) : organigramme de distribution d'eau *O.Claud.* inv. 1538, 1 et 4 (Cuvigny 2005).

Fig. 23



O.Claud. IV 658, 1 (détail).

© A. Bülow-Jacobsen

- 95 Loewe 1936 ne cite pas de toponyme théophore composé⁸², mais on peut rapprocher de Χρησιμὸς Ἄραπιν un autre nom de carrière pareillement composé à partir de substantifs, mais tous deux propres : Νικοτύχαι. L'ordre des éléments implique que χρησιμο- est le déterminant, si bien que ce nom de carrière est à comprendre en principe comme « Sarapis de l'oracle/des oracles ». Ce néologisme est-il une façon ramassée d'exprimer le concept de Ἄραπιν χρησιμότης ? Est-ce un toponyme « anecdotique »⁸³, qui rappelle un rêve prophétique envoyé par Sarapis à quelque contremaître ?

2. Conclusion sur la toponymie des carrières

Tableau 3

dynastiques	théophores	anthropophores	descriptifs
-------------	------------	----------------	-------------

	Ἄμμων ²		
	Ἄνουβις		
	Ἄπις		
	Ἀπόλλων		
	Ἀρποκράτης	Βάρβαρος	
	Ἀφροδίτη	Εὐτύχης	Καινὴ λατομία
	Διόνυκος	Ἰερώνυμος	Κόχλαξ
Αὐγο(ύκτη)	Ἐπίκωμος	Κάνωπος	Λουτήρ
Νερωνιανή	Ἐπιφανής ²	Λέων	Λουτ(ήρ?) Ἰερωνύμου
Πλωτίνα	Εὐπλοία	Μάρων	Μεγάλη λατομία
Τραιανή	Ζεύς	Μυριμόος	Μέση
<i>Philoc(aesar)</i> ?	Ἥρα	Νειλάμμων	Μέση Ἴσις
	Ἴσις (Μέση Ἴσις)	<i>Philoc</i> (?) ?	Μάρωνος μακρά
	Μίθρας	ἐπιθήτες de dévotion (?) :	Πορφυρίτης
	Νικοτύχαι	Φιλάμμων	
	Ῥώμη	Φιλοκάραπις (2 carrières)	
	Σελήνη		
	Σέραπις ²		
	Σώζουσα		
	Χρημοκάραπις		

Taxinomie des noms de carrières au Mons Claudianus.

- 96 Le plus souvent théophores, les noms des *latomiai* puisent aux mêmes sources que les noms de bateaux, en général théophores et allégoriques, comme le souligne P. Heilporn dans son commentaire à *P.Bingen* 77, p. 343 sq. (II^p). Parmi les vaisseaux marchands de ce papyrus, certains portent les mêmes noms que plusieurs de nos carrières : Zeus, Aphrodite, Selènè ; citons aussi l'Ἀντίνοος Φιλοκάραπις Σώζων de *SB* XIV 11850 (149^p). L'intention était de mettre le travail du granit sous la protection d'un dieu dont on suscitait la bienveillance en appelant la carrière « dévôt de (tel dieu) » : l'extraction de monolithes était à la merci de faiblesses inopinées du matériau, indétectables avant qu'il ne soit trop tard, comme en témoignent les vasques et les colonnes brisées ou fendues qu'on a abandonnées sur place. Dans les lettres par lesquelles ils annoncent au *procurator metallorum* la bonne nouvelle (ἰλαρὰ φάσις) de l'achèvement d'un travail, les carriers ne manquent pas d'attribuer leur succès à Sarapis, secondé par la Tychè du Claudianus et par la *baraka* (qu'ils appellent aussi Tychè) du procureur⁸⁴.
- 97 Le générique λατομία ne s'agrège que lorsque l'élément spécifique est un adjectif appellatif ; λατομία suit alors l'adjectif : Μεγάλη λατομία, Καινὴ λατομία. Contrairement à l'élément πόλις, toujours sous-entendu dans le nom de la ville de Καινή⁸⁵, λατομία n'est jamais omis dans ces deux noms de carrières. Le cas de Μέση est particulier : il existe une seule attestation de Μέση λατομία, cette carrière abondamment mentionnée n'étant autrement appelée que Μέση.
- 98 Alors que Loewe 1936 ne relève aucun élément spécifique de toponymes théophores qui soit un composé (il s'agit toujours du théonyme pur ou d'un dérivé), on rencontre

plusieurs composés parmi les noms de carrière théophores : outre les banals Philammôn ou Philosarapis, connus aussi comme anthroponymes, on relève les polythéophores Νειλάμμων et Νικοτύχαι, nouveau dans la documentation égyptienne, ainsi que l'hapax Χρημοσάραπισ. On ne peut totalement exclure cependant que Philammôn, Philosarapis et Nilammôn soient des anthroponymes faisant référence, comme Leôn, Hierônimos ou Myrismos à des personnes réelles responsables à quelque titre que ce soit du chantier.

- 99 Les noms de carrières tirés d'un dieu ou d'une personne humaine suivent un patron syntaxique identique. Le théonyme ou l'anthroponyme est au génitif précédé de λατομία (e.g. λατομία Απόλλωνος), mais, employé seul, au lieu de rester figé au génitif (comme dans le cas d'un autre microtoponyme claudianien, le puits de Cattius, désigné comme ὕδρευμα Καττίου ou simplement Καττίου, voire τὸ Καττίου), il change de référent et se met au cas qui serait celui de λατομία : ce n'est plus le nom du dieu ou de l'individu, mais celui de la carrière. C'est ainsi que Λέων, Μάρων, Διόνυκος, Ἀπόλλων, Ἄνουβις sont des carrières. On les trouve au datif, mêlés à des appellatifs désignant des lieux tels que στομωτηρίῳ dans les listes de distribution *O.Claud.* IV 769-787 ; dans la série des ordres de livraison 804-819, ces noms, malgré la tendance générale en grec à l'omission de l'article après une proposition⁸⁶, sont systématiquement précédés de l'article (e.g. δὸς εἰς τὸν Διόνυκον), soit parce que la séquence εἰς (locatif) + anthroponyme/théonyme aurait paru bizarre, soit parce que tel est l'usage, selon Maysner, pour les *Lokalnamen*⁸⁷.
- 100 Il arrive rarement que, employé après λατομία, le théonyme/anthroponyme, au lieu d'être un complément de nom au génitif, soit apposé : le seul exemple clair est latin, *latomia Sozousa*, les deux exemples en grec étant ambigus (Εὔπλοια, Μίθρα).
- 101 On ignore en général qui étaient les individus éponymes des carrières. Dans le cas du compte latin *O.Claud.* IV 843 où *Hieronimi* est une entrée sur le même plan que *Cochlax*, on peut affirmer que la carrière tire son nom de l'architecte Hierônimos. Mais cette carrière dite « de Hierônimos » est-elle la même que celle qui s'appelle Λουτήρ – si du moins Λουτήρ est la forme abrégée de Λουτ(ῆρ?) Ἴερωνύμου ? Les autres anthroponymes employés comme noms de carrières ne recourent pas la prosopographie des « cadres » claudianiens. Il est possible que ces personnages, Marôn, Myrismos, Leôn, aient été des *ergodotai* (contremaîtres) dont les chantiers n'avaient pas reçu de nom – contrairement à la carrière Nikotychai, pourvue d'un écriteau annonçant à la fois son nom et celui de son contremaître Sarapiôn.
- 102 L'ostrakon tardif *O.Claud.* IV 841 se différencie des textes antérieurs en ce que le générique λατομία, si souvent omis par ailleurs, précède systématiquement l'élément spécifique. C'est aussi le seul texte où l'on trouve des spécifiques doubles : λατ(ομία) Μέση Εἴσειδι, λατ(ομία) Μάρωνος μακρά.

3. En marge des carrières : *krèpides* et *kopai*

- 103 Dans plusieurs listes de λατομιαί figurent aussi des noms de κρηπίδες, dont certaines sont appelées d'après un nom de carrière. Des documents tels que *O.Claud.* IV 872 et 880 suggèrent fortement que ces « quais » sont des plates-formes servant à l'embarquement des blocs sur les chariots, tel que celui qu'on voit encore au bas du *Pillar-Wadi*. (fig. 24). En *O.Claud.* IV 769, 770, 774, 775, 776, κρηπίδι figure, clairement sans autre spécification, dans des listes de microtoponymes au datif qui sont en général des carrières, mais pas exclusivement, puisqu'on y trouve aussi στομωτηρίῳ (aciérie, *O.Claud.* IV 776, 12). Il

pourrait donc s'agir de ce que certains toponomasticiens désignent sous le nom d'« appellatif »⁸⁸, en conférant à ce mot le sens restreint de générique employé seul pour désigner un lieu spécifique, autrement dit un nom commun catégorisant employé comme toponyme : en l'occurrence, « le Quai ». Dans les grands organigrammes de distribution d'eau, κρηπίδι est en revanche accompagné d'un déterminant ; dans le mieux conservé, inv. 1538⁸⁹, sont nommées, parmi des *latomia* et d'autres microsites attributaires d'eau, κρηπίδι Μεγάλη(η) et κρηπίδι ἼΗραC.

Fig. 24



Mons Claudianus. Fûts de colonnes sur la *krèpis* au bas du Pillar-Wâdi.

© A. Bülow-Jacobsen

- 104 Le terme κοπή apparaît tardivement dans les ostraca du Mons Claudianus : quatre documents le mentionnent, datés, sur des critères stratigraphiques et prosopographiques, de c. 150. Avec vraisemblance, A. Bülow-Jacobsen reconnaît dans ce mot le calque sémantique de *caesura*, terme récurrent dans les marques de carrières de Dokimeion⁹⁰. Les *kopai* sont appelées d'après un personnage important : l'empereur (κοπή κυριακή : *O.Claud.* IV 841, 9), le *procurator* sc. *metallorum* (ἐπίτροπον... τῆC αὐτοῦ κοπῆC : *O.Claud.* IV 885, 6-7), Epaphroditos (κοπή Ἐπαφροδίτου : *O.Claud.* IV 841, 12 ; 30, *O.Claud.* inv. 7134), Enkolprios (κοπή Ἐνκολπίου : *O.Claud.* IV 841, 26 ; 41, *O.Claud.* IV 896, 7). On reconnaît probablement la κοπή Ἐπαφροδίτου dans la marque latine *CEP* [= *c(aesura) Ep(afroditi)*] présente dans plusieurs carrières. Le grand compte *O.Claud.* IV 841 fait apparaître les *latomia* comme des subdivisions des *kopai*. On ignore si les *kopai* correspondaient à des secteurs géographiques du *metallon* ou n'étaient que des catégories administratives dont la signification nous échappe. Bien qu'il n'apparaisse pas dans les ostraca trajaniens, le système des *kopai* devait exister avant 150, puisqu'Enkolprios est connu comme *procurator metallorum* sous Trajan (*I.Pan* 38) ; quant à Epaphroditos – dont le nom est plus banal – il s'agit vraisemblablement de l'esclave impérial qui était *conductor metallorum* lors de la reprise en main du Claudianus et du Porphyritès sous Hadrien, au lendemain du soulèvement juif de 115-116 (*I.Pan* 21 et 42).

V. Forts et fortins (*praesidia*)

1. Les toponymes dans l'amphore des Barbares (*O.Krok. I 87*)

- 105 *O.Krok. I 87* est une amphore dont le curateur de Krokodilô s'est servi, en l'an 2 d'Hadrien, pour recopier des circulaires passées entre ses mains. Plusieurs d'entre elles mentionnent une mystérieuse Parembolè⁹¹ et plusieurs *praesidia* dont les noms ne sont pas autrement attestés dans les ostraca du désert. Ces sites sont probablement extérieurs au *Mons Berenicidis*.
- 106 Le caractère spécifique de Παρεμβολή n'est pas hors de soupçon, puisqu'il pourrait s'agir de l'appellatif signifiant « camp » (= latin *castra*). Deux des circulaires recopiées relatent des incidents militaires survenus dans deux *praesidia* qui dépendent de cette π/ Παρεμβολή : Patkoua et Thônis Megalè. Παρεμβολή figure chaque fois dans une formule par laquelle l'auteur des circulaires, le centurion Cassius Victor, annonce la copie de rapports envoyés de ces deux *praesidia* et qui lui sont parvenus εἰς παρεμβολήν. L'absence d'article devant παρεμβολήν n'est pas un indicateur fiable pour trancher la question. En revanche, deux bons arguments permettent selon moi d'affirmer que παρεμβολήν ne signifie pas simplement « au camp » : d'une part, le fait que Cassius Victor s'adresse à des destinataires nombreux et disséminés sur une vaste zone qui excède les limites du désert de Bérénice (puisque'il envisage que sa correspondance atteindra plusieurs préfets), d'autre part le caractère circonstancié et codifié de sa rédaction, comme le montre le soin avec lequel il décline sa matricule et celle de ses informateurs : ἐπάρχοις, (ἐκατοντάρχοις), (δεκαδάρχοις), δουπλακαρείοις, σησκουπλακαρείοις, κουράτορι πραισιδ [ί]ων κατ' ὠρεινῆς Κάσσ[ειο]ς Βίκτωρ (ἐκατοντάρχη) [στ]είρης β {δευτέρα} Εἰτουραίων ἀντείγραφ[ο]ν διπλώματοσ πεμφθέντοσ μοι εἰς Παρεμβολήν κτλ. (*O.Krok. 87, 109-111*), « Aux préfets, centurions, décurions, *duplicarii*, *sesquiplarii*, curateurs des *praesidia* du désert, Cassius Victor, centurion de la cohorte II {Seconde} des Ituréens. Copie d'un *diplôma* qui m'a été envoyé à Parembolè, etc. »
- 107 Παρεμβολή est donc un « appellatif »⁹². J'ai proposé en *O.Krok. I*, p. 139-141 d'identifier cette Παρεμβολή à la *Parembole* qui est la première place forte romaine au sud de Syène selon l'*Itinéraire Antonin* (161.2).
- 108 On a vu que les deux *praesidia* dépendant des *castra* de Parembolè s'appellent Πατκουα et Θώνις Μεγάλη. Le premier est probablement un mot égyptien⁹³. Le second, hybride, combine un appellatif égyptien (Θώνις = « Le Lac, L'Étang ») et un adjectif appellatif grec.
- 109 *O.Krok. 87, 68* livre un troisième nom de *praesidium*, Νιτρίαι : une des circulaires recopiées émane d'un préfet⁹⁴, Cassius Taurus, et introduit un rapport du κουράτωρ πραισιδ[ίτου] Νειτρειών. Le fortin devait peut-être son nom aux nitrères voisines de Latôn Polis (*O.Krok. I*, p. 142).

2. *Praesidia* de la route de Myos Hormos

- 110 Κροκοδιλώ / Κορκοδιλώ (Al-Muwayh [25° 56' 33" N/33° 24' 04" E])
Le *praesidium* de Krokodilô tire son nom du profil de l'éminence rocheuse qui le domine, quand on la regarde du nord-est. La ressemblance a tellement frappé un voyageur qu'il a

représenté cette colline sous la forme d'un crocodile au museau arrondi dans un graffiti rupestre des environs (fig. 25a et 25b)⁹⁵.

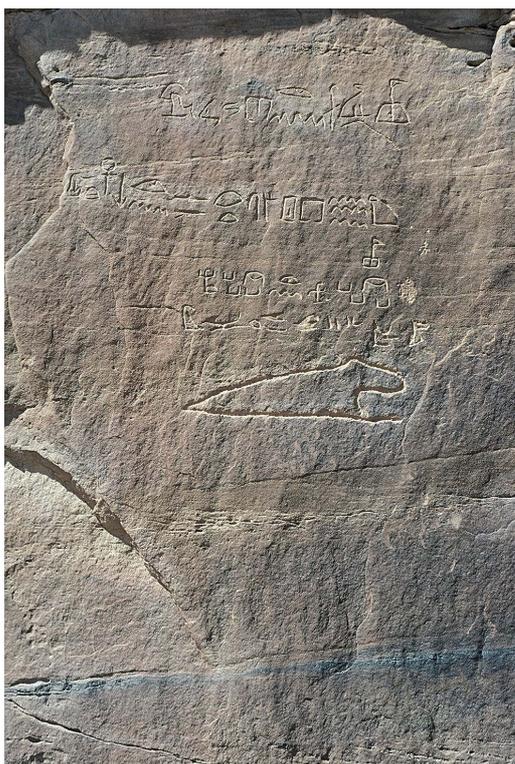
Fig. 25a



Le rocher de Krokodilô vu du nord-est

© H. Cuvigny

Fig. 25b



Un graffiti rupestre sur une falaise voisine, probablement inspiré par la forme de la colline.

© H. Cuvigny

- 111 Κροκοδιλώ s'inscrit en apparence dans la série des toponymes en -ώ bien connue en Égypte, mais ceux-ci sont habituellement des recaractérisations tardives survenues à l'époque byzantine ou arabe, comme Λύκων Πόλις qui devient Λυκώ, ou Ἀφροδίτη qui devient Ἀφροδίτω⁹⁶. Ici, le toponyme a été créé *ex nihilo* sous cette forme et, de surcroît, à haute époque, puisque Krokodilô a été fondé à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C., probablement sous Vespasien. Les contemporains étaient eux-mêmes déroutés, puisqu'on trouve deux fois la forme Κορκοδίλων (*O.Krok.* I 18, 5 : εἰς Κορκοδίλων ; *O.Krok.* I 78 : κουράτορι [πραισιδίου Κορκοδίλων]). Il s'agit en fait d'un cas de formation populaire en -ώ, à propos duquel ces lignes de P. Chantraine sont éclairantes⁹⁷ : « Le suffixe a servi surtout à constituer des dérivés de noms. Parfois il joue seulement le rôle de caractéristique de féminin : ἀνθρωπώ [“femme” en laconien], mais il se rencontre surtout dans des surnoms comme μορφώ [“belle”, nom d'Aphrodite à Sparte] ou dans des mots qui désignent une personne ou un animal craint ou méprisé : ἄκκώ [= vieillarde, épouvantail], μιμώ [guenon]. Le caractère familier de ce toponyme est révélé par ce suffixe expressif. » La fantaisie de cette appellation est exceptionnelle pour un nom conféré par les Romains.
- 112 Πέρκου⁹⁸
Ce toponyme apparaît dans les proscynèmes épigraphiques du *Paneion* du Wâdi al-Hammâmât d'abord en démotique (*prs*) au début de la période lagide, puis en grec sous les premiers julio-claudiens. C'est alors le nom des carrières du Wâdi al-Hammâmât (appelées « vallée de Rohanou » à l'époque pharaonique) : le prouvent sans doute possible des proscynèmes « devant les dieux de Persou » gravés à l'entrée du petit sanctuaire du village implanté en face du *Paneion* (25° 59' 25" N/33° 34' 12" E).
- 113 Trois proscynèmes datés mentionnent Persou : Kayser 1993, n° 4 = SB XXII 15642, de l'an 18 de Tibère (32^P) ; Kayser 1993, n° 15 = SB XXII 15655, de l'an 10 de Tibère probablement (titulature lacuneuse) ; Kayser 1993, n° 7 = SB XXII 15645, daté d'un an 9 sans nom de l'empereur, que Fr. Kayser propose de dater non de Tibère, mais de Néron (62^P), à cause de la place du graffito sur le montant de la porte).
- 114 Dans le *Paneion* qui fait face au village, plusieurs proscynèmes démotiques et un grec ont été gravés par des carriers se revendiquant de « Persou et Tamostymis » (σκληρουργὸς ἐκ Πέρκου καὶ Ταμοστύμεωσ, *I.Ko.Ko.* 105), ce qui m'a conduite à poser l'hypothèse d'un toponyme complexe (bien que cette structure soit surtout attestée pour les noms de *klèroi*), dans lequel Πέρκου aurait été la zone des carrières de pierre de *bekhen* (Wâdi al-Hammâmât) et Ταμόστυμις (en admettant que le nom soit déclinable), les mines du Wâdi al-Fawâkhir⁹⁹. Ταμόστυμις n'est pas attesté ailleurs que dans les graffiti du Wâdi al-Hammâmât, sinon comme épiclèse d'Isis (Isis Ταμεστομε) dans une stèle de Qusayr perdue évoquée par Adolphe Reinach et datant de l'an 25 d'Auguste (6-5^a)¹⁰⁰.
- 115 Les ostraca de Krokodilô et de Maximianon contiennent de nombreuses mentions d'un *praesidium* de Persou, où l'on honorait Athéna et qui jouissait d'un potager fournissant les deux premiers sites en bottes de verdure fraîche. Ce *praesidium* proche d'un puits abondant ne peut être le village du Wâdi al-Hammâmât, qui ne dispose pas de puits et qui n'est pas un *praesidium* : il devait se trouver à proximité du bi'r Umm Fawâkhir, situé à quelque 5 km du *Paneion*, mais il a été entièrement détruit. J'en ai déduit que le toponyme Persou avait migré et j'ai introduit la distinction Persou I (le village en face du *Paneion* rupestre du Wâdi al-Hammâmât) et Persou II (le *praesidium* à côté du Bi'r Umm Fawâkhir attesté au moins à partir du Trajan). Un ostracon trouvé au Wâdi al-Fawâkhir et datant du règne de Caligula ou de Claude¹⁰¹ révèle la présence d'un poste militaire romain antérieur

aux ostraca de Maximianon et de Krokodilô dont on ne peut savoir s'il s'appelait déjà Persou ou encore Tamostymis (si tant est que ce nom ait été attaché au Wâdi Fawâkhir).

- 116 La plus ancienne attestation papyrologique de Persou est antérieure aux ostraca de Maximianon et de Krokodilô ; c'est un reçu sur ostracon appartenant à l'archive de Nikanôr, trouvé à Coptos, *O.Petrie Mus.* 112 ; il est émis en l'an 2 de Néron (55/56) par un $\kappa\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\tau\omega\rho$ Πέρσου. Il est difficile de décider où ce militaire était posté : encore au village à côté du *Paneion* du Wâdi al-Hammâmât où les derniers proscynèmes gravés sur les montants de la porte de la chapelle datent de Néron¹⁰², ou déjà au Wâdi al-Fawâkhir ? La migration du nom Πέρσου du Wâdi al-Hammâmât (Persou I) au Wâdi al-Fawâkhir (Persou II) ne peut avoir eu lieu que lorsque le village du Wâdi al-Hammâmât a été abandonné : s'il est en effet banal qu'un toponyme migre d'un site désaffecté vers un site voisin, il n'est pas possible que deux sites voisins portent le même nom au même moment¹⁰³. À moins, comme le pense J.-P. Brun, que le nom Tamostymis ne soit tombé en désuétude et que le toponyme complexe Πέρσου καὶ Ταμοστύμις ne se soit simplifié dès l'époque lagide en Πέρσου pour désigner l'ensemble, qu'on pourrait qualifier de *metallon*, formé par les deux sites.
- 117 On ignore si Πέρσου, génitif indéclinable, est à comprendre comme l'ethnique Πέρσης ou comme l'anthroponyme qui en est tiré.
- 118 Μαξιμιανόν (Al-Zarqâ' [26° 00' 03" N/33° 47' 15" E])
Adjectif propre tiré de l'anthroponyme Maximus. Ce nom commémore probablement un important personnage : on songe naturellement à un préfet d'Égypte qui aurait ordonné la construction du fortin, comme le fit Iulius Ursus sur la route de Bérénice en l'an 9 de Vespasien. Deux candidats entrent en ligne de compte : C. Magius Maximus, préfet en l'an 1 de Tibère (14/15), et L. Laberius Maximus, en 83 (an 2 de Domitien). Dans le premier cas, le nom de Maximianon, donné au poste militaire julio-claudien dont on a trouvé les arasements sous le dépotoir, aurait été conservé. Dans le second, le *praesidium* actuel aurait été construit quelques années après la campagne d'équipement de la route de Bérénice, en 79.
- 119 Σιμίου (Bi'r Sayyâla ? [26° 07' 29" N/33° 55' 50" E])
Simiou est probablement un anthropotoponyme, génitif de l'anthroponyme grec Σιμίος, dont il existe une variante avec gémination expressive Σιμίος¹⁰⁴. C'est le seul nom antique de *praesidium* que nous connaissons pour le tronçon de la route compris entre Maximianon et Myos Hormos ; il y a donc trois candidats à l'identification : Al-Hamrâ', Bi'r Sayyâla et Dawwi. O.Max. inv. 920, qui date de c. 90-125 (d'après la stratigraphie) montre clairement que les *praesidia* de Persou, Maximianon, Simiou se suivaient directement d'ouest en est lorsque l'ostracon a été écrit. Dawwi, qui est le plus éloigné de Maximianon et dont la date de construction tombe dans les phases finales de Maximianon, peut être écarté¹⁰⁵. Al-Hamrâ' (26° 02' 18"N/33° 53' 29" E) est aujourd'hui le voisin immédiat de Maximianon dans la direction de Myos Hormos, mais ce fortin semble avoir été construit dans le second quart du II^e siècle, ce qui laisse ouverte l'hypothèse la plus intéressante : Simiou serait Bi'r Sayyâla, fortin dont la fouille par Jean-Pierre Brun laisse soupçonner une histoire complexe qui pourrait remonter à l'époque lagide (les sondages, malheureusement limités, n'ont pas livré de matériel ptolémaïque). De là l'idée que le *praesidium* aurait pris la suite d'un puits creusé sur les ordres de Simmias, lorsqu'il fut missionné par Ptolémée III pour capturer des éléphants¹⁰⁶. Le toponyme romain aurait retenu la forme sans gémination de l'anthroponyme.

3. *Praesidia* de la route de Bérénice

- 120 Les noms des *praesidia*-étapes de la route de Bérénice sont connus depuis longtemps, avec quelques corruptions que les ostraca ont permis de corriger, grâce aux trois itinéraires romains de la tradition manuscrite. La description de la route par Pline l'Ancien, qui date d'une période antérieure à la construction des premiers *praesidia*, survenue en 76/77, montre que certains de ces derniers ont été implantés autour de puits plus anciens dont la toponymie, qui incluait l'élément générique ὕδρευμα, a été conservée. Nous les citons dans l'ordre où ils se présentent, de Coptos à Bérénice.
- 121 Φοινικῶν (Al-Laḡîta [25° 52' 57" N/33° 07' 22" E])
Il ne reste aujourd'hui rien du *praesidium* où se rejoignaient les routes de Myos Hormos et de Bérénice, mais la palmeraie d'où il tirait son nom existe toujours. Φοινικῶν n'est jamais précédé de l'article.
- 122 Δίδυμοι (Khasm al-Minayh [25° 45' 16" N/33° 23' 40" E])
Le nom officiel est Δίδυμοι (donc εἰς Διδύμους, ἀπὸ Διδύμων), mais quelques scribes ont des hésitations. Ainsi, on trouve le singulier dans deux ostraca du III^e siècle : *O.Did.* 35, lettre du curator d'Aphrodite à Psenosiris, κοῦ[ρᾶ]τορι Διδύμου et *O.Did.* 39, brouillon d'*hypomnēma* émis par Memnōn, κουράτορο(ς) π(ραι)σιδίου Διδύμου. Un ostrakon plus ancien¹⁰⁷, écrit d'une main experte, est un ordre de donner des rations à deux âniers ou chameliers de passage, adressé par un certain Psenhôtēs « au concessionnaire du puits de Didymos » : κονδούκτωρι Διδύμου Ὑδρεύμα(ος). Ce Psenhôtēs devait appartenir à une entreprise de transport et pourrait avoir ignoré le nom officiel de Didymoi, qu'il aura estropié en prenant modèle sur Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα.
- 123 Placé sous la protection des Dioscures (invoqués dans les proscynèmes des lettres écrites sur place¹⁰⁸) Didymoi s'inscrit dans une série de trois théotoponymes sur la route de Bérénice, bien que δίδυμοι ne soit pas un nom propre, ce qui explique que, contrairement à Διός et Ἀφροδίτη(ς), il ne soit jamais figé au génitif.
- 124 Ἀφροδίτη(ς) Ὅρου(ς), « Aphrodite-du-Désert » (25° 36' 21" N/33° 37' 27" E)
Le nom complet de ce *praesidium* n'est attesté que dans deux ostraca de Didymoi : dans la lettre *O.Did.* 406, sorte de contrat de maquerillage par lequel un mari confie à un autre homme le soin d'assurer la protection de sa femme, louée comme prostituée à Didymoi, il est stipulé que le protecteur la lui restituera ἐν πραισιδίῳ Ἀφροδίτης Ὅρου(ς) ; *O.Did.* 430 est une lettre adressée à un proxénète par Longinus, κουράτωρ Ἀφροδείτης Ὅρο<υ>ς. C'est le seul toponyme de notre corpus à comporter un déterminatif locatif¹⁰⁹, destiné peut-être à le distinguer d'une autre Aphrodite dont nous n'avons pas connaissance. En Égypte, Ὅρου(ς) ne se rencontre dans la même position que dans les toponymes Κερκέκουχα Ὅρου(ς), Ἰκίδιον Ὅρου(ς) (villages) et Ἰκιεῖον Ὅρου(ς) (monastère).
- 125 Il y a flottement dans la désinence du théonyme, qui est tantôt figé au génitif Ἀφροδίτης, tantôt déclinable : on trouve εἰς Ἀφροδείτης en *O.Xer. inv.* 1306 (*titulus* amphorique) et dans le journal de poste *O. Did.* 22, 3 et 5, mais εἰς Ἀφροδίδη en *O. Did.* 39, 8-9 et ἰς Ἀφροδείτην en *O.Xer. inv.* 995 fr.c, l. 5 (poème sur les puits de la route de Bérénice). Dans la liste de *praesidia* *O.Dios inv.* 818, il figure comme [Ἀφ]ροδίδη.
- 126 Κομπᾶσι (Bi'r Daghbagh [25° 23' 52" N/33° 49' 08" E])
La leçon *Compasi* de l'*It.Ant.*, déjà confirmée par l'inscription commémorant la

construction de *lacci* (citernes) à Apollônios Hydreuma, *Compasi*, Bérénice et Myos Hormos¹¹⁰, l'est encore dans de nombreux ostraca de Dios, le voisin direct de Κομπασί dans la direction du sud. L'appartenance linguistique du nom n'est pas claire ; on s'attendrait à un nom égyptien, comme celui de sa divinité tutélaire, la déesse Techôsis (Τέχωςίς), dont le nom, attesté comme anthroponyme, mais jamais encore comme théonyme, signifie « la Nubienne » (T3-igš)¹¹¹. C'est la seule divinité à nom vernaculaire honorée dans un *praesidium* du désert Oriental, ce qui s'explique par l'antiquité du site, où des veines de quartz aurifère ont été exploitées dès le Nouvel Empire et encore à l'époque lagide (de cette période subsistent les restes de moulins à minerai, identifiés comme tels grâce aux moulins mieux conservés fouillés en 2014 à Samût Nord)¹¹². Lorsqu'ils ont ouvert au trafic la route de Coptos à Bérénice, les Romains ont profité du puits de Daghabagh, qui devait déjà se nommer Kompasi, même si Pline l'appelle seulement un *hydreuma* dans sa liste des étapes de la route. Le puits devait être particulièrement productif, car les ostraca de Dios ont révélé que Kompasi était à la fois un centre de maraîchage et de blanchissage : les occupants de Dios faisaient venir des légumes frais de Kompasi et y envoyaient leur linge sale à laver.

127 Διός (Abû Qurayya [25° 12' 52" N/34° 02' 03" E])

Construit, comme l'indique sa dédicace, en 115/116, ce *praesidium* a probablement conservé le nom du fortin tout proche qu'il remplaçait, Bi'r Bayza, peut-être abandonné parce que le puits ne donnait pas satisfaction (25° 10' 23" N/34° 04' 40" E). Bi'r Bayza, dont la fouille de J.-P. Brun et M. Reddé a montré qu'il était un peu plus ancien, est sans doute contemporain de Didymoi et d'Aphroditès et avait dû recevoir comme eux un théotoponyme.

128 Dans la documentation latine, Διός n'est pas translittéré, mais traduit. En témoigne non seulement l'Itinéraire Antonin (*Iovis*), mais aussi un journal de poste latin sur ostracon, où le curateur se désigne comme *curator praesidio Ioves* (l. *Iovis*)¹¹³. Διός est un bel exemple d'adaptation spontanée, dans le parler quotidien, d'un toponyme institutionnel. Si le titre du commandant de ce fortin est κουράτωρ πρεσιδίου Διός (O.Xer. inv. 310), la brièveté du mot déplaisait manifestement aux hellénophones qui, pour dire « aller à Dios », « envoyer à Dios », écrivaient εἰς τὸ τοῦ Διός et plus rarement εἰς τὸ τοῦ Διός, « du côté de chez Zeus » en quelque sorte¹¹⁴. Finalement, Τατουδιός s'est univerbé chez certains scripteurs. Ainsi lit-on dans une lettre : τίνι ἄν δῆς μονομάχο τῶν Τατουδιός, « au messenger de Tatoudios auquel tu remettras... » (O.Dios inv. 1238). Ou encore : κόμισον παρὰ Ἀτρήν ἱπεύς Τατουδιός, « reçois d'Hatrès, cavalier de Tatoudios » (O.Dios inv. 507).

129 Ξηρὸν Πέλαγος (Wâdi Jirf [24° 55' 39" N/34° 13' 50" E])

Bien que la dédicace du fortin ait été détruite, ce qui nous prive d'une date sûre, il est vraisemblable que Xèron Pelagos fait partie, avec au moins Didymoi et Aphrodite (sans doute aussi Bi'r Bayza, qui devait déjà s'appeler Dios), des étapes dont le préfet Iulius Ursus a ordonné la construction en l'an 9 de Vespasien. Il ne s'inscrit pourtant pas dans le système théotoponymique de ces fondations, mais a reçu le beau nom descriptif de Sèche-Mer, qui a également été attribué à un établissement de nature incertaine voisin du Mons Claudianus¹¹⁵. Une telle homonymie n'est possible que parce que les deux zones, celle des grandes carrières impériales d'une part, le Mons Berenicidis de l'autre, relevaient de deux administrations différentes, en sorte qu'il n'y avait pas risque de confusion. La récurrence de l'oxymore Ξηρὸν Πέλαγος montre que les grandes étendues sableuses du désert Oriental évoquaient spontanément pour les Anciens des mers asséchées. Des réminiscences littéraires ont sans doute influencé le choix de l'autorité toponymique : à

l'époque où les deux sites ont reçu ce nom, c'est-à-dire dans la seconde moitié du 1^{er} siècle après J.-C., le concept paradoxal de mer sèche se rencontre à plusieurs reprises dans la poésie latine¹¹⁶ ; c'est seulement plus tard, surtout à l'époque byzantine, qu'on le trouve en grec, également dans des textes poétiques.

- 130 Comme Διός, Ξηρόν Πέλαγος était peut-être traduit, et non translittéré, par les latinophones : le fortin s'appelle *Aristonis*, probable corruption d'*Aridum*¹¹⁷, dans l'Itinéraire Antonin qui donne aussi pour le site voisin la forme latine *Iovis*, alors que la Table de Peutinger et la Cosmographie de Ravenne ont les formes grecques *Xeron* et *Dios* respectivement.
- 131 Le toponyme, qui n'apparaît que dans les ostraca de Dios et de Xèron, est le plus souvent abrégé en Ξηρόν¹¹⁸ et aucune des attestations de Ξηρόν Πέλαγος ne provient de l'intérieur de ces deux forts, où les dépôts ostracogènes sont plus tardifs, comme si le second élément avait été abandonné au III^e siècle. De fait, il n'y a pas trace, dans les trois itinéraires antiques, de l'élément générique transféré Πέλαγος.
- 132 Φαλακρόν (Duwayj [24° 44' 09" N/34° 25' 40" E])
Ce nom est vraisemblablement celui du fortin remarquablement bien conservé du Wâdi Duwayj fouillé par Michel Reddé en 2010, lors de notre première saison à Xèron, mais le toponyme n'apparaît ni dans les quelques ostraca recueillis sur place¹¹⁹, ni dans des lettres venues de Duwayj et trouvées à Xèron.
- 133 Dans tous les ostraca où il est attesté, le toponyme (*Falacro* dans l'It.Ant., *Philacon* dans la Tab.Peut.) est un mot neutre de la 2^e déclinaison. La plus ancienne occurrence se trouve en *O.Krok.* I 61, 4 (102/103 ou 121/122), où est peut-être mentionnée une attaque de Bédouins qui se serait produite κατὰ Φαλακρόν. Cela suggère que le *praesidium* existait déjà, ce dont pourrait faire douter la rareté du toponyme dans les ostraca de Dios et de Xèron. Dans ce dernier site, pourtant voisin immédiat de Duwayj, le nom de Phalakron figure seulement dans un poème sur les puits (*O.Xer. inv.* 995, déb. III^e s.). Dans la liste des *praesidia* O.Dios inv. 818, Xèron suit directement Apollônos (il est vrai que cette liste omet aussi Dios entre Xèron et Kompasi).
- 134 L'élément générique auquel se rapporte tacitement Φαλακρόν ne saurait être πραικίδιον, un fortin chauve étant une aberration sémantique ; je croirais volontiers que Φαλακρόν est l'abréviation d'un toponyme complexe, à l'instar de Ξηρόν Πέλαγος, très souvent abrégé en Ξηρόν, et que l'élément générique à restituer est ὄρος, comme dans Μέλαν ὄρος, ou encore Ἄκρον, Ἄκρωτήριον. « Mont Chauve » se référerait à la montagne pointue qui se découpe derrière le *praesidium* (fig. 26).

Fig. 26

Le *praesidium* de Phalakron, sur fond de mont chauve.

© M. Reddé

135 Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα (Wâdi Jamal [24° 32' 06" N/34° 44' 15" E])

La plus ancienne attestation du site se trouve chez Pline, *NH* 6.102 (*mox ad hydreuma Apollinis*), mais il est peut-être mentionné dans un ostracon du III^e siècle après J.-C. trouvé à Bi'r Samût (O.Sam. inv. 720) : on lit dans le prescrit de cette circulaire adressée aux responsables de plusieurs étapes successives de la route d'Edfou à Bérénice : τοῖς ἐπὶ τοῦ Ἀπολλωνίου καὶ Προεμβήσει καὶ Πανιεῖωι. Sans en être totalement sûrs, nous avons des raisons de penser que Proembèsis est le nom antique de Bi'r Samût ; quant au *Paneion*, dernière étape nommée, il faut sans doute l'identifier à la station implantée devant le *Paneion* d'Al-Kanayis. L'ordre des sites mentionnés est donc du sud vers la vallée. Il est dès lors tentant d'identifier ce τοῦ Ἀπολλωνίου avec Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα, en admettant la prétériton de l'élément générique, mais aussi une faute sur le spécifique, le théonyme ayant été remplacé par un anthroponyme.

136 Dans les ostraca des *praesidia*, le générique Ὑδρευμα est indifféremment employé¹²⁰ ou omis¹²¹.

137 Καβαλις² (Abû Ghusûn [24° 23' 13" N/35° 02' 56" E])

Le nom de l'étape située entre Apollônios et Kainon Hydreuma ne figurait jusqu'à récemment que dans les trois itinéraires de la tradition manuscrite, qui proposent des graphies diverses : *Gabaum*, *Cabalsi*, *Cabau*. Il apparaît maintenant désormais dans un poème du III^e siècle sur les puits trouvé à Xéron (O.Xer. inv. 995, fr. c, 14 [fig. 27]). Hélas, il est tassé en fin de ligne et peut-être abrégé. Seules les trois premières lettres sont certaines : Καβ . . . Le graphème *b* des translittérations latines s'explique sans doute par la spirantisation de la consonne *v* en latin.

Fig. 27



O.Xer. inv. 995, fr. c : mention de Kabalsi[?] à la fin de la ligne 14.

© A. Bülow-Jacobsen

- 138 Au temps de Pline, il n'y avait pas de puits entre Apollônos Hydreuma et Novum Hydreuma. Kabalsi[?] devrait donc faire partie, nonobstant la bizarrerie du toponyme, de la campagne d'équipement ordonnée par Iulius Ursus en 76/77. L'identification traditionnelle avec les vestiges visibles à Abû Ghusûn, où la céramique de surface a été datée du IV^e-V^e s.¹²², est sujette à caution.
- 139 Καινὸν Ὑδρευμα (Wâdi Abû Qurayya ?)
Ce *praesidium* de la route de Bérénice, établi à l'emplacement d'un puits déjà mentionné sous ce nom de « Nouveau Puits » par Pline¹²³, figure également dans les trois itinéraires de la tradition manuscrite. Nous ignorons si ce toponyme connu de Pline perpétue, comme Kompasi, une appellation remontant au moins à l'époque lagide, ou s'il commémore le forage d'un nouveau puits au début de l'empire. Kainon Hydreuma est trop méridional pour apparaître souvent dans les ostraca des fortins que nous avons fouillés. Il en existe néanmoins une attestation dans le poème trouvé à Xéron, qui célèbre l'eau des puits de la route de Bérénice, énumérés du nord au sud : Καινὸν Ὑδρευμα (O.Xer. inv. 995, fr. c, 15). D'après la stratigraphie, ce poème date du début du III^e siècle et s'accorde avec les autres sources pour faire de *Kainon Hydreuma* la dernière étape routière avant Bérénice.
- 140 L'identification de *Kainon Hydreuma* est discutée. Il s'agit selon moi du site appelé aujourd'hui Wâdi Abû Qurayya, ensemble complexe de plusieurs constructions en plaine et en hauteur, dont deux grands fortins au pied de la montagne, bien visibles sur Google Earth (24° 03' 45" N/35° 18' 05" E). La description la plus intéressante à ce jour est celle Meredith fondée sur le journal de voyage inédit de Wilkinson : « Wilkinson found here separate walled enclosures of various shapes and sizes, one being a normal Roman square but without bastions and another a square but with one rounded end (with bastions), closely resembling the castellum at Semnah (...). Three small forts perched on isolated hills are situated at intervals extending over a mile up a wâdi. The last of these overlooks a well beside which are remains of what may be the beginning of a long conduit or aqueduct down to the main enclosures. This small hill fort contains within its wall a high point from which all the other enclosures are visible »¹²⁴.
- 141 Selon S.E. Sidebotham, Wâdi Abû Qurayya a été occupé, d'après la céramique de surface, de l'époque lagide à l'antiquité tardive¹²⁵. Le site est à 25 km de Bérénice, ce qui correspond joliment aux 18 milles romains indiqués comme distance entre les deux sites par l'Itinéraire Antonin, où le toponyme grec Καινὸν Ὑδρευμα est transcrit en latin *Cenon Hidreuma*.
- 142 La question de l'identification de Καινὸν Ὑδρευμα a été embrouillée par la mention, chez Pline, d'un *vetus hydreuma* qui a focalisé l'attention, sans doute à cause d'un contresens dans la traduction du passage dans l'édition Loeb (NH. 6.102) : *mox ad Novum Hydreuma a*

Copto CCXXXVI. Est et aliud hydreuma vetus - Trogodyticum nominatur, ubi praesidium excubat deverticulo duum milium; distat a Novo Hydreumate VII. Ce passage doit être ainsi compris : « (on arrive) ensuite à Puits-Neuf, à 236 milles de Coptos. Il existe aussi un ancien puits (il est appelé Trogodytique), où une garnison monte la garde, deux milles à l'écart. Il est à une distance de 7 milles de Puits-Neuf ». Dans ce texte, il faut d'abord noter que *hydreuma vetus* n'est pas un toponyme : le toponyme attribué par Pline à cet « ancien puits » est *Trogodyticum*, qui n'apparaît dans aucune autre source. Les auteurs modernes ont donc tort de parler d'une station qui serait appelée *Vetus Hydreuma*. Pourquoi, ensuite, beaucoup d'entre eux ont-ils identifié Wâdi Abû Qurayya avec « *Vetus Hydreuma* » ? C'est, je pense, à cause de la faute de traduction dans l'édition Loeb, qui comprend que la garnison comporte deux mille hommes : cinq fortins n'étaient pas de trop pour abriter cet énorme corps de troupe ! En identifiant « *Vetus Hydreuma* » avec Wâdi Abû Qurayya, il fallait cependant trouver un autre emplacement pour *Novum Hydreuma*, Puits-Neuf. La carte de Meredith le situe à Wâdi al-Khâshir (24° 11' 03" N/35° 14' 05" E) ; c'était aussi l'avis jusqu'à récemment de S. E. Sidebotham. Mais il n'y a rien d'autre à cet endroit que ce qui ressemble à un *hafir*, c'est-à-dire une levée ovale de gravier destinée à retenir l'eau des rares crues¹²⁶. S. E. Sidebotham me signale qu'il propose désormais d'identifier *Novum Hydreuma* avec le petit fortin de Wâdi Lahma (ou Lahami ; 24° 09' 55" N/35° 21' 55" E)¹²⁷.

- 143 Les modernes qui identifient Wâdi Abû Qurayya avec le prétendu *Vetus Hydreuma* plinien n'ignorent pas que Wâdi Abû Qurayya correspond parfaitement, en termes de distance, au *Cenon Hidreuma* de l'Itinéraire Antonin. Ils en sont alors réduits à imaginer soit que le Nouveau Puits de Pline est une autre station que le Nouveau Puits de l'Itinéraire, soit que *Novum* et *Vetus Hydreuma* sont un seul et même site¹²⁸. Quant à l'*hydreuma Trogodyticum* de Pline, il demeure un mystère.

4. *Praesidia* des environs du Mons Claudianus

- 144 Trois noms de *praesidia*, mis à part ceux qui commandent les *metalla* du Claudianus et de Tiberianè, apparaissent dans le corpus claudianien. Raïma est de loin le plus représenté, avec env. 90 occurrences ; Kampè n'a que 16 mentions, Lakkos une seule certaine.

- 145 Ῥαῖμα, Ῥαειμα (Abû Zawâl ? [26° 40' 18" N/33° 14' 26" E])

Les deux graphies sont bien représentées : elles sont deux façons de rendre la diérèse. Indéclinable, le mot est pourvu par exception d'une marque d'accusatif en inv. 1801 (εἰς Ῥαῖμαν). Christian Robin, que j'ai consulté sur ce toponyme, estime qu'une origine sémitique (plus précisément arabe ou araméenne) est possible. Je reproduis la note, en date du 28/07/1994, qu'il m'a aimablement communiquée : « La racine RYM est bien attestée en arabe, voir notamment (dictionnaire Kazimirski) :

raym : supplément ; colline ; tombeau ; gazelle blanche
rim : tombeau ; sépulture

- 146 En arabe, l'ajout du -a(t) donne notamment le nom d'unité (par opposition au collectif). Le grec Ῥαῖμα peut donc transcrire un mot arabe *rayma(t)* dont le sens pourrait être « colline », « tombeau », etc. En hébreu et en syriaque, le correspondant de la racine RYM est RWM, qui peut donner des formes dérivées avec un Y à la place du W en syriaque (dictionnaire Payne Smith) :

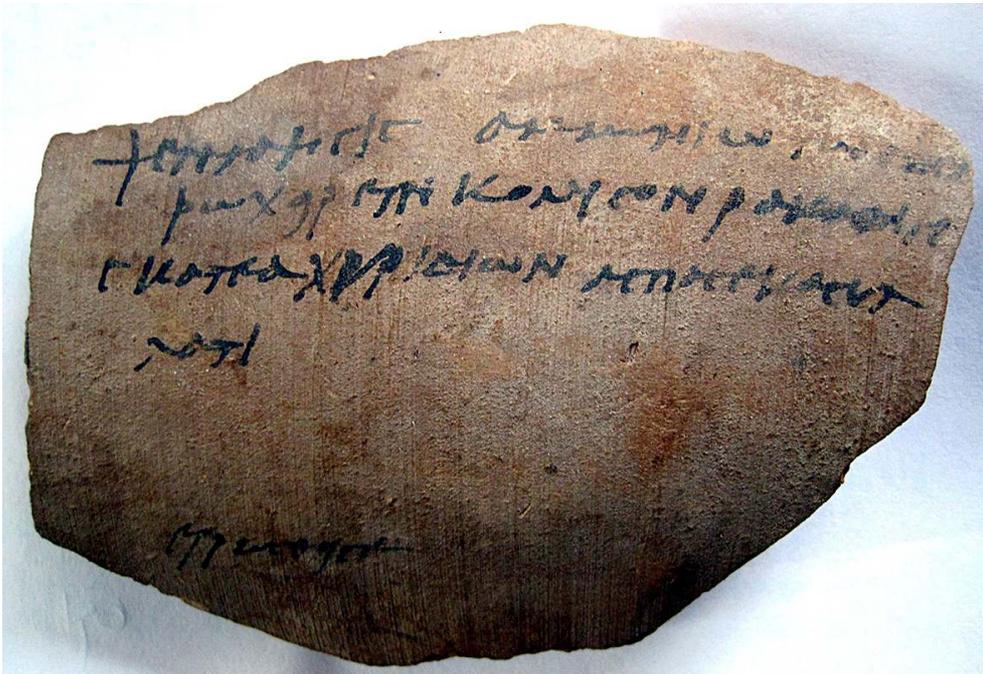
raymo' : taureau sauvage, buffle, licorne
reyomo' : support
reyomto' : très grande pierre, obstacle

- 147 Non seulement le toponyme Ραῖμα peut être d'origine sémitique (plus précisément arabe ou araméenne), mais il a un correspondant fréquent au Yémen, plus rare en Arabie saoudite. Au Yémen du sud, le répertoire des toponymes signale quatre *Rayma* (*Peoples Democratic Republic of Yemen. Official Standard Names*, prepared by the Defense Mapping Agency Topographic Center, Washington 1976, p. 165). Au Yémen du Nord, un répertoire moins systématique en donne sept. En Arabie saoudite, je relève cinq *Rīm*, un *ar-Rīmān*, un *Rīmān* et un *ar-Rayma*. *Rayma* est donc un toponyme très courant en Arabie méridionale (mais plus rare dans l'Arabie déserte. »
- 148 Les nombreuses lettres écrites par des curateurs de Raïma à des correspondants au Mons Claudianus (centurion, curateur, *oikonomos*) montrent que Raïma était la première station après le Claudianus dans la direction du Nil et, inversement, la dernière station avant le Claudianus sur l'ὄδος Κλαυδιανοῦ. Ces messages sont en effet souvent des lettres d'envoi ou des accusés de réception assurant le suivi du courrier officiel.
- 149 Raïma n'était pas seulement un relais de la poste officielle. C'était aussi une étape où les caravanes et les charrois faisaient halte et s'abreuyaient. Le *praesidium* devait donc disposer d'un puits comme tant de fortins du désert. Il est possible qu'on ait dû en construire un second à proximité : ce serait cet *<h>ydreuma* dont Antistius Flaccus annonce depuis Raïma le forage réussi à son collègue Caninius au Mons Claudianus (*O.Claud. I 2*). On n'a certainement pas attendu le règne de Trajan (date de la lettre) pour creuser un puits à Raïma, dont le nom est raisonnablement restitué dans un ostracon de 68 après J.-C.¹²⁹. Ce nouveau puits proche de Raïma est peut-être le même que celui dont il est question dans les lettres de Demetras *O.Claud. II 383* et *IV 864* : Demetras informe ses correspondants qu'un tailleur de pierre envoyé du Mons Claudianus ne s'est pas présenté à l'*hydreuma*, et que d'autre part, des paniers et des couffins qui devaient venir de Raïma à l'*hydreuma* ont filé au Claudianus. Plusieurs lettres de curateurs trahissent la crainte de manquer d'eau ou sont des demandes de matériel destiné à l'entretien des chadoufs (au pluriel, κήλωνες, κηλώνεια : un par puits ?)¹³⁰.
- 150 Il n'est pas étonnant dès lors que Raïma dispose d'un potager (κήπος), ce qui permet au curateur d'envoyer des légumes au centurion stationné au Claudianus (*O.Claud. II 370*).
- 151 On aurait pu croire que Raïma recevait son ravitaillement de la vallée, lorsque la *poreia* montait vers le Claudianus en passant par Raïma. On observe pourtant que les greniers de Raïma sont parfois approvisionnés à partir du Claudianus (*O.Claud. I 124* et *125* : accusés de réception pour des chargements d'*achyron* (balle, résidus de battage) envoyés du Claudianus à Raïma par le *caesarianus* Successus ; inv. 2188 : accusé de réception à Philôn pour trois artabes de pain). Raïma dispose d'un grenier, dont le responsable (θησαυροφύλαξ) informe son homologue au Claudianus qu'un charpentier a retiré ses rations à Raïma (inv. 555).
- 152 La seule station importante qui pourrait correspondre à ce que nous savons de Raïma d'après cette correspondance est Abû Zawâl¹³¹, à c. 33 km de marche du Claudianus. On doit à R. et D. Klemm la meilleure description de ce site exploité comme mine d'or sous le Nouvel Empire et sous les Ptolémées¹³². Selon leurs observations, Abû Zawâl n'est plus à l'époque romaine qu'une station sur la route du Claudianus. Ils publient la photo d'un ostracon provenant du dépotoir à l'ouest du fortin, avec une traduction que leur en a communiquée le regretté Georges Nachtergaeel. En voici le texte, que je transcris d'après la photo (fig. 28)¹³³ :

4	<p>Ψεντάησις Ἀμμωνίῳ τῷ ἀδελ- φῷ χαίρειν. κόμισον ῥακάδιον σκάτεια χυριδίων. ἄσπασε Κασυλ- λάτι. vacat ἐρῶσθαί σε.</p>
2	<p>1. κόμικαι 3 l. σκατῶν χυ- ex χρ- corr. l. χοιρ- l. ἄσπασαι 3-4 l. Κασυλλᾶν 5 σε--</p>

« Psentaësis à Ammônios son frère, salut. Prends livraison d'un chiffon contenant du fumier de porc. Salue Kasyllas. Porte-toi bien. »

Fig. 28



Ostracon trouvé à Abû Zawâl.

© R. Klemm

- 153 Les trois personnes nommées n'ont malheureusement pas pu être identifiées avec des individus connus par les ostraca du Claudianus, d'où cette lettre a vraisemblablement été envoyée. Elle pourrait indirectement confirmer l'identification d'Abû Zawâl avec Raïma. Non seulement Raïma disposait d'un potager, mais un ostracon du Mons Claudianus, *O.Claud. II 280*, lettre envoyée d'un *praesidium* où l'on pratique la culture maraîchère (elle se termine par l'information : « les légumes n'ont pas encore poussé »)¹³⁴, accompagne le retour à vide du « panier que tu nous as envoyé chargé d'excréments¹³⁵, afin que tu nous en réexpédies quand tu trouveras l'occasion ». Sans doute le panier souillé ne pouvait-il plus servir désormais qu'à ce contenu, dans des allées et venues entre le Claudianus et Raïma. Dans l'ostracon d'Abû Zawâl, le fumier est transporté non dans un panier, mais dans un chiffon. Le diminutif ῥακάδιον (de τὸ ῥάκος, « morceau de tissu ») n'est attesté

que dans la documentation papyrologique, presque toutes les occurrences se trouvant dans des ostraca du désert Oriental, où un ῥακάδιον sert à emballer des bâtonnets de collyre, des dattes, une tunique¹³⁶. L'éditeur d'*O.Claud.* II 280 s'interroge sur la nature de l'engrais envoyé : l'ostracon d'Abû Zawâl apporte peut-être une réponse (et semble indiquer en outre qu'il n'y avait pas de porcs à Raïma lorsque cette lettre a été écrite). Il reste pourtant curieux que ce jardinier de Raïma ne se soit pas contenté du crottin d'âne ou de chameau qui devait abonder sur place : les déjections porcines jouissaient-elles d'une réputation particulière ? C'est le cas du moins pour la culture de certains arbres fruitiers, selon Théophraste (*CP* 2.14.2, 3.10.3 [ῥεία κόπροC]) et Pline (*NH* 17.258-259 [*firmum suillum*]). Mais on peut songer à une autre hypothèse : il ne s'agirait pas d'engrais, mais d'un ingrédient pour une préparation médicinale ou magique, comme dans la lettre *O.Did.* 395, qui contient la promesse d'apporter τὸ κῶρ τῷ χορογρύλῳ (τοῦ χορογρύλλου), « la crotte de daman¹³⁷ » ? Un argument morphologique pourrait être invoqué en faveur de cette hypothèse : le curieux accusatif puriel κῶρα fait penser à une remarque de Gignac sur l'accusatif pluriel non contracte -εα au lieu de -η des substantifs neutres en -οC (type γένος, gén. γένουC) : l'accusatif -εα se trouve uniquement dans les papyrus magiques¹³⁸. De fait, à côté de la forme classique τὸ κῶρ, gén. κῶρος, Phrynichos (II^e siècle apr. J-C) signale une forme vulgaire τὸ κῶτοC, gén. κῶτουC¹³⁹. Il est à noter cependant que le porc est pratiquement le seul des animaux domestiques dont les déjections ne soient pas couramment préconisées par la pharmacopée antique¹⁴⁰. Quoi qu'il en soit, il est remarquable qu'aucun des trois ostraca du désert Oriental mentionnant des excréments n'emploie le terme habituel, qui est κόπροC, aussi bien dans les recettes magiques ou médicales que lorsqu'il s'agit d'engrais.

154 Καμπή

Ce *praesidium*¹⁴¹ est mentionné dans seize ostraca, tant trajaniens que plus tardifs, du Mons Claudianus. Son nom semble indiquer qu'il se trouvait dans un tournant, un virage. Cette notion est courante en toponymie¹⁴². Une fois, dans une lettre, le mot est précédé de l'article (εἰC τὴν Καμπήν, *O.Claud.* I 155). Dans un proscynème devant la Tychè de Kampè, le mot est élargi en sigma (τῆ Τύχη ΚαμπήτοC, *O.Claud.* II 237, 5). Deux lettres adressées par des curateurs de Raïma (vraisemblablement Abû Zawâl) à des curateurs du Claudianus accusent réception de courrier arrivé du Claudianus et confirment sa réexpédition immédiate vers Kampè (*O.Claud.* inv. 7027 et 7595). Il semble donc que Kampè soit une station en aval de Raïma dans la direction du Nil. Dès lors, trois hypothèses s'offrent : (1) Kampè serait la station d'Al-Sâqiya sur la route du Porphyritès ; son nom de « tournant » viendrait de ce qu'on pouvait y quitter la route du Porphyritès et obliquer vers l'est pour rejoindre le Claudianus ; Al-Sâqiya (26° 44' 04" N/32° 52' 54" E) est à c. 38 km de marche d'Abû Zawâl. (2) Kampè serait Tal'at al-Zarqâ' (26° 35' 09" N/33° 11' 56" E) ; appelé par les bédouins d'aujourd'hui Abû Shuwayhât, ce site qui n'a jamais été fouillé comporte un puits et des *animal-lines*. Il se trouve à l'entrée de la montagne, au débouché d'un réseau de petites vallées par lesquelles on peut rejoindre directement Abû Zawâl (cela semble du moins possible, d'après les images satellites, pour un homme à pied ou à cheval). Le trajet le plus court entre Abû Zawâl et Tal'at al-Zarqâ' fait env. 11 km. (3) Kampè serait Qarya (26° 22' 16" N/33° 01' 08" E). Visible de la vieille route de Qena à Safaga, ce *praesidium* pourvu d'*animal-lines*, pourrait être le point où se rejoignent l'hodos Klaudianou et les itinéraires menant vers des sites plus méridionaux, en particulier l'Ophiatès.

155 Λάκκος

O.Claud. inv. 2283 (Trajan ?) invite à considérer que *Lakkos*, la Citerne, est un *praesidium*,

sans doute ainsi nommé, par métonymie, parce qu'il ne disposait pas de puits, mais seulement d'une citerne qu'on remplissait grâce à des caravanes d'animaux chargés d'outres. Le destinataire de cette lettre courroucée, dans laquelle il se voit reprocher de n'avoir pas renvoyé la totalité des outres, est en effet κουράτωρ Λάκκου; or le nom de fonction *curator* n'est attesté, dans le désert Oriental, que pour les *curatores praesidiorum*. Le petit *praesidium* du Mons Claudianus, que l'on a, depuis Schweinfurt, la malencontreuse habitude d'appeler l'Hydreuma bien qu'il ne comporte pas de puits, mais seulement une citerne, serait un bon candidat, mais cette identification n'est guère confirmée par les ostraca trouvés sur place (l'adresse de destination, lorsqu'elle figure sur les *tituli amphoriques* de l'« Hydreuma » est εἰς Κλαυδιανόν¹⁴³).

- 156 O.Claud. inv. 2283 est la seule attestation certaine d'un *praesidium* appelé Lakkos. Parmi les autres occurrences dans le corpus claudianien de l'appellatif λάκκος, je suis tentée de croire qu'il s'agit aussi du *praesidium* en O.Claud. IV 714 et 717 (Trajan) à cause de sa proximité avec deux autres toponymes : dans ces états des effectifs, les dernières rubriques sont, dans l'ordre : λάκκω (Λάκκω ?), Ραιμα, Αἰγύπτω, ἄρρωστοι, « à la citerne (C- ?), à Raïma, en Égypte, malades ».

5. *Praesidia* des environs d'Umm Balad

A. Les données du terrain

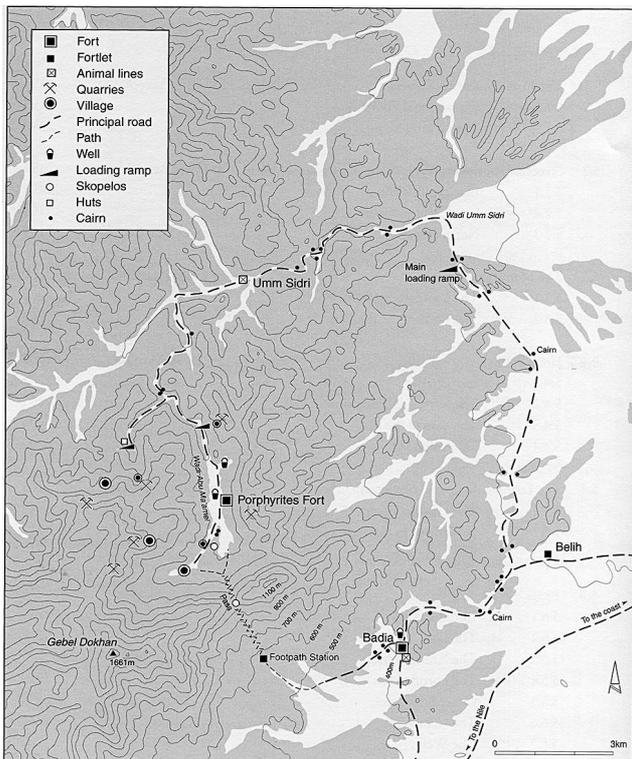
- 157 Quatre quadrilatères fortifiés existent dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour d'Umm Balad. Les noms de *praesidia* les plus récurrents dans les O.KaLa. se réfèrent nécessairement au moins à certains d'entre eux. Ces quatre *praesidia* sont :

– Qattâr (27° 05' 21" N/33° 13' 44" E), situé directement sur l'ὁδὸς Πορφυρίτου, est le voisin immédiat d'Umm Balad dans la direction de Qena/Kainè. Il est 9 km à vol d'oiseau d'Umm Balad, soit c. 11,5 km de marche.¹⁴⁴ Comme toutes les stations d'étapes sur l'*hodos Porphyritou* (ce que n'est pas Umm Balad), le *praesidium* est flanqué d'*animal lines*. Toute trace du puits antique a disparu, soit qu'il ait été à l'intérieur du fortin et effacé par le puits moderne, soit qu'il ait été à l'extérieur et ensablé.

– Bâdiya (27° 12' 52" N/33° 20' 42" E, 9 km à vol d'oiseau, 11,20 km en voiture)¹⁴⁵ est le voisin immédiat d'Umm Balad sur l'ὁδὸς Πορφυρίτου dans la direction du Porphyritès. Comme Umm Balad, il est implanté un peu à l'écart du grand Wâdi Belih qu'emprunte l'ὁδὸς Πορφυρίτου. Les *animal lines* qui s'étendent devant le fortin montrent que c'était une halte importante pour les bêtes de somme ou de trait allant au Porphyritès ou en revenant (voir fig. 29). À Bâdiya s'offraient deux trajets vers le Porphyritès. Les hommes et les bêtes pouvaient gagner la « footpath station » au pied de la montagne et franchir celle-ci par un sentier en lacets à flanc de coteau qui conduisait au Wâdi Ma'mal, où se trouvait le centre administratif du Porphyritès. En revanche, au moins les chars qui allaient attendre les monolithes au pied d'un quai de chargement (*main loading ramp* sur la carte de la fig. 29), empruntaient une piste contournant le massif du Jabal Dukkhân. Ce long itinéraire de contournement devait être surtout emprunté par les monolithes descendant du Porphyritès. À quelques mètres du fortin de Bâdiya s'élève une colline de rochers curieusement fortifiée. Il n'y pas de puits à l'intérieur du *praesidium*; le puits connu le plus proche, Bi'r Bâdiya, toujours utilisé, se trouve à 500 m; il n'est pas possible de savoir si c'est le puits antique. Il n'est pas exclu que les occupants du fortin se soient ravitaillés à un puits plus proche, aujourd'hui indétectable.

- La « footpath station » ($27^{\circ} 13' 03'' \text{ N} / 33^{\circ} 18' 25'' \text{ E}$)¹⁴⁶. À 8 km d'Umm Balad à vol d'oiseau, ce tout petit fort commande un raccourci qui permettait d'accéder au Wâdi Ma'mal, où se trouvait le centre administratif du Porphyritès, sans faire le grand détour par le Wâdi Umm Sidrî auquel étaient contraints les transports de monolithes (fig. 29). Ce chemin en lacets¹⁴⁷ était praticable pour des ânes et des chevaux¹⁴⁸. Il est plus difficile de dire si des chameaux ont pu l'emprunter¹⁴⁹. L'image satellite montre qu'on pouvait rejoindre ce petit fort depuis Umm Balad sans passer par Bâdiya, mais nous n'avons jamais eu le temps d'explorer quel itinéraire exactement prenaient les anciens. Je l'estime, d'après l'image, à une dizaine de kilomètres.

Fig. 29



Les voies d'accès au Porphyritès, d'après Maxfield, Peacock 2001, p. 194. Les puits repérés sont signalés.

© S. Goddard

- Wâdi Belih ($27^{\circ} 14' 19'' \text{ N} / 33^{\circ} 22' 55'' \text{ E}$, à 13,5 km à vol d'oiseau d'Umm Balad)¹⁵⁰. C'est un petit *praesidium* au plan atypique et apparemment dépourvu de puits intérieur, implanté dans l'estuaire du Wâdi Belih. Il se trouvait donc à l'entrée (pour qui arrivait de la mer Rouge) de la grande diagonale reliant le Porphyritès et, plus tard, le fort d'Abû Sha'r à Kainè à travers la chaîne Arabique, le Wâdi Belih se prolongeant dans le Wâdi al-Atrash. Le fortin servait-il à contrôler l'entrée de la piste du Nil ? Était-ce une station de la via Hadriana¹⁵¹ ? Il se trouvait à un kilomètre à l'écart de l'itinéraire des poids-lourds vers le Porphyritès, qui transitait par Bâdiya¹⁵². De Wâdi Belih, on pouvait se rendre à Bâdiya en cheminant sur un peu plus de 5 km. Wâdi Belih n'a jamais été fouillé ; il a été daté d'après la céramique de surface du I^{er}-II^e s.¹⁵³.

158 Dans le tableau suivant sont présentés tous les toponymes du corpus d'Umm Balad. Un site est caractérisé comme *praesidium* lorsqu'il est sous le commandement d'un *curator* ou

lorsque le générique *praesidium* est accolé au spécifique. Les noms des *metalla* ont déjà été étudiés, ceux des puits le sont dans la section consacrée aux *hydreumata*.

Tableau 4

	objet topographique	nombre d'occurrences ¹⁵⁴	dont nombre de <i>tituli</i>
Kainè Latomia	<i>metallon + praesidium</i>	102	93
Domitianè	<i>metallon+ praesidium</i>	43	31
Porphyritès	<i>metallon + praesidium</i>	36	5
Claudianus	<i>metallon+ praesidium</i>	6	0
Prasou	<i>praesidium + puits</i>	29	2
Sabelbi	<i>praesidium + puits</i>	22	6
Akantha	<i>praesidium</i>	10	0
Kardamèton	puits	7	0
Arabarchès	<i>metallon ?</i>	4	1
Germanikè Latomia	<i>metallon</i>	1	0
Melan Oros	<i>praesidium</i>	5	1

Toponymes mentionnés dans les ostraca d'Umm Balad.

159 Μέλαν Όρος (Dayr al-Atrash ? [26° 56' 07" N/33° 04' 55" E])

Parmi les *praesidia* mentionnés dans les ostraca d'Umm Balad, Melan Oros est celui dont les occurrences sont les moins nombreuses : cinq en tout. C'était donc sans doute le site le plus éloigné. C'est pourtant celui dont l'identification nous paraît la plus solide. Deux de ces attestations montrent clairement que Melan Oros se trouvait entre Umm Balad et la vallée du Nil. En O.KaLa. inv. 637, le soldat Marcus Arès Verus, stationné à Melan Oros, promet d'envoyer des légumes au médecin-chef qui est à Umm Balad « quand l'intendant aux vivres des soldats montera (sc. de la vallée) ». Dans la lettre O.KaLa. inv. 275, Antistius, à court de pain, demande à son correspondant Antonius qui est à Umm Balad de lui en envoyer qu'il lui rendra par la prochaine *poreia* : on comprend que, lorsque la caravane du ravitaillement montera de la vallée, Antistius recevra sa ration de pain et en distraira une partie qu'il remettra dans la *poreia* pour qu'elle l'emporte à Umm Balad à l'intention d'Antonius. Pour rassurer Antonius sur la perspective d'un remboursement rapide, Antistius ajoute cette information encourageante : « on dit que la *poreia* est à Melan Oros » (ἐν Μέλανι Όρει). La présence à Umm Balad d'un *titulus* amphorique mentionnant la destination Μέλαν Όρο[C] pourrait s'expliquer par un arrangement semblable¹⁵⁵.

- 160 La demande de pain suggère qu'il y a au moins un *praesidium* (celui où se trouve Antistius) entre Umm Balad et Melan Oros. Comme il ne faut pas chercher Melan Oros trop loin, il est tentant de l'identifier à Dayr al-Atrash, Antistius étant stationné à Qattâr.
- 161 Μέλαν Ὀρος est une fois suivi du générique : un soldat se décrit dans le prescrit d'une lettre comme στρατιώτης ἀπὸ Μέλανος Ὀρους πραισιδίου (O.KaLa. inv. 637).
- 162 Il est tentant de rapprocher le *praesidium* de la Montagne noire de la Montagne de Pierre noire (μέλανος λίθου ὄρος) que Ptolémée, dans sa liste des carrières du désert Oriental *Geogr.* 4.5.27¹⁵⁶, insère entre la montagne de porphyre et la montagne de *basanitès* (i.e. les carrières de *Grauwacke* du wâdî al-Hammâmât)¹⁵⁷. Les éditeurs de la *Géographie*, y compris Müller, ne proposent pas d'identification.
- 163 Πράκου (Bâdiya ou Qattâr ?)
Indéclinable, c'est le génitif de τὸ πρᾶκου, le poireau, qui est aussi le nom d'un cap de la côte orientale du continent Africain, le cap Prason, plusieurs fois mentionné par Ptolémée (τὸ Πράκου ἀκρωτήριον)¹⁵⁸. Dans le cas du cap, τὸ πρᾶκου devrait se référer non au légume, mais à une algue, la posidonie.
- 164 D'après les lettres qui en ont été envoyées à Umm Balad, ce *praesidium* était pourvu d'un puits et d'une citerne et jouissait d'un potager. Comme il semble immédiatement voisin d'Umm Balad, il doit s'agir de Bâdiya ou de Qattâr, mais la teneur des lettres ne permet pas de trancher.
- 165 Abondamment attesté dans les ostraca d'Umm Balad, Prasou est peut-être mentionné en O.Claud. inv. 3438 (r. Trajan), lettre fragmentaire dans laquelle Epagathos demande à Geta de lui envoyer quelque chose en rapport avec des cavaliers ; la ligne 4 se lit : ἐν Πράκου π[
- 166 Καβελβι (Bâdiya ou Qattâr ?)
Ce site, dont on relève 22 attestations dans les ostraca d'Umm Balad, ne devait pas en être très éloigné. L'existence d'un curateur de Sabelbi garantit qu'il s'agit d'un *praesidium*. La lettre O.KaLa. inv. 266 est particulièrement informative : son auteur, Paulinus, demande à son correspondant d'envoyer trois hommes en renfort pour curer le puits de Sabelbi afin que le char trouve de l'eau quand il reviendra du Porphyritès. Il est dès lors tentant de déduire que Sabelbi est à identifier avec Bâdiya (pour un autre argument en faveur de Bâdiya, voir *infra s.n.* Ἄκανθα), mais on ne peut exclure Qattâr : le char revenant du Porphyritès n'aura-t-il pas besoin de se ravitailler en eau non seulement à Bâdiya, mais aussi ensuite à Qattâr ? A. Bülow-Jacobsen invoque cependant O.KaLa. inv. 422 pour soutenir la seconde hypothèse¹⁵⁹ : Hierônimos adresse cette lettre à Maximus, en poste à Umm Balad, pour lui demander d'envoyer des cordes « afin que le char en dispose pour la descente (τὸ καταβατόν) qui se trouve à Sabelbi ». Il se trouve que, à proximité de Qattâr la piste connaît un fort dénivelé : pour A. Bülow-Jacobsen, le char transportant un monolithe s'est arrêté au sommet de la pente, attendant les cordes pour arrimer son chargement.
- 167 La graphie de ce toponyme énigmatique est flottante : Καβελβιᾶ (O.KaLa. inv. 697), Σεβιλβια (accusatif Σεβιλβιαν) en O.KaLa. inv. 208 et 564 (encore que dans ce cas, la paléographie suggère plutôt Καβελβιλ), Καβαλ[(O.KaLa. inv. 541). Je n'ai trouvé que deux noms étrangers offrant une ressemblance avec Καβελβι : le nom libyque Ταβαλβι¹⁶⁰ et le nom du Mysien Σταβέλβιος dans l'*Economique* d'Aristote (1353b). Cornelia Römer m'a proposé un rapprochement avec l'arabe *sabil*.

168 Ἄκανθα

L'existence d'un curateur d'Akantha, auteur d'une lettre qu'il adresse à un centurion résidant alors à Umm Balad¹⁶¹, nous paraît suffisante pour considérer que ce site, sans doute nommé d'après un acacia remarquable soit par son isolement, soit par sa taille, avait statut de *praesidium*. Le nombre modéré d'occurrences suggère qu'Akantha est ou bien relativement éloigné d'Umm Balad (mais peut-être pas autant que Melan Oros), ou bien à l'écart de la route du Porphyritès. En réalité, il ne doit pas être très éloigné : l'objet de la lettre du curateur est en effet de se plaindre d'un certain Amais, posté à Umm Balad, qui a refusé d'envoyer ses rations à un certain Mithrôn, stationné à Akantha. Mithrôn est donc obligé de se déplacer à Umm Balad pour venir les chercher, sans doute muni de la lettre de son curateur. Akantha pourrait ne pas être desservi par la *poreia*, la caravane du ravitaillement.

169 De la phase domitiano-trajanienne d'Umm Balad datent trois lettres qui sont des demandes adressées à des autorités d'Umm Balad (un centurion, le curateur, l'architecte Hierônymos)¹⁶² d'ordonner à la garnison de Sabelbi de détacher un cavalier pour escorter un chameau qui va à Akantha, afin qu'il n'effectue pas seul ce déplacement. Akantha semble donc être un site écarté auquel on accède en passant par Sabelbi. Si Sabelbi est Bâdiya, Akantha pourrait être la *footpath station* ou le fortin de Wâdi Belih. Deux de ces demandes émanent de Turranius, dont je pense qu'il est curateur de Prasou¹⁶³. En revanche, je ne vois pas quel *praesidium* serait Akantha si l'on identifie Sabelbi à Qattâr, à moins d'imaginer qu'Akantha serait le même site que le puits de l'Akanthion (appelé une fois Ἄκανθα) mentionné dans les ostraca du Mons Claudianus et éponyme d'une route¹⁶⁴. Une route qui reliait le Claudianus à la région d'Umm Balad ? Certes, un tel itinéraire existe : après avoir remonté la mer de sable située au nord-ouest du Claudianus, on s'engage dans la montagne, puis on oblique vers le sud-ouest en direction de Umm Shejilât (26° 56' 36" N/33° 14' 53") ; à 1,5 km au nord-est de cette petite carrière, on remonte un wâdi nord-sud en direction de Qattâr : c'est là que Meredith situe sur sa carte un puits qu'il appelle Bi'r Umm Dîsî, indiscernable sur Google Earth. Mais il n'est guère probable que ce bi'r discret soit l'Akantha des O.Claud. et des O.KaLa. En effet, l'Akantha des O.Claud. ravitaille en eau le Claudianus (§ 178 de ce texte) : Bi'r Umm Dîsî est trop éloigné du *metallon* pour cela. Par ailleurs, l'Akantha des O.KaLa est sous l'autorité d'un curateur ; il doit donc s'agir d'un puits fortifié ayant laissé des traces bien visibles. Akantha existe toujours au III^e siècle : il est mentionné dans plusieurs des dix lettres de la petite archive du centurion Caninius Dionysios, qui semble avoir fait un séjour éphémère dans le *praesidium* à cette époque.

170 Ἄκανθα se décline ; il est tantôt précédé de l'article (ainsi dans les lettres de Turranius), tantôt non (lettres adressées au centurion Caninius Dionysios). Contrairement à l'usage pour le puits nommé τὸ Ἀκάνθιον dans les O.Claud. , l'emploi de l'article devant Ἄκανθα est variable et semble dépendre des individus ou peut-être de l'époque¹⁶⁵ : Turranius, auteur d'une abondante correspondance de la première phase d'Umm Balad, met l'article, qui est absent dans trois lettres (deux scripteurs différents) du dossier de Caninius Dionysios (III^e s.).

6. Conclusion sur la toponymie des *praesidia*

171 Parmi les noms de *praesidia* grecs et latins, certains se déclinent, d'autres sont figés au génitif ; ces derniers sont soulignés dans le tableau ci-après :

Tableau 5

	substantif	adjectif
appellatif	Ἄκανθα, Δίδυμοι, Καμπή, Κροκοδιλώ, Νιτρίαι, Πράσου, Φοινικῶν	Ξηρόν, Φαλακρόν
2 appellatifs (substantif et adjectif)	Ξηρόν Πέλαγος, Μέλαν Ὅρος, Θῶνις Μεγάλη	
proprial	Ἀφροδείτης/Ἀφροδείτη, Διός, Ἀπόλλωνος, <u>Σιμίου</u> , <u>Πέρσου</u>	Μαξιμιανόν

Noms des *praesidia*.

- 172 Il ressort de ce tableau que les noms de *praesidia* qui restent au génitif sont les noms propres (théonymes et anthroponymes), Πράσου faisant exception. Dans le cas d'Ἀπόλλωνος, la fossilisation au génitif vient de ce qu'il s'agit de l'abréviation d'Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα, mais cette explication ne rend pas compte de Διός et Ἀφροδείτης, où l'on sait que le *praesidium* n'a pas été implanté sur le site d'un ancien puits dont le nom composé aurait été conservé. Ces génitifs sont donc à comprendre comme compléments du nom πραικίδιον, même si ce substantif, contrairement à Ὑδρευμα, ne fait presque jamais l'objet d'une semi-agglutination, ce qui se manifeste en grec par la postposition après l'élément spécifique.
- 173 Dans trois cas, les noms de *praesidia* sont des adjectifs uniques : Μαξιμιανόν, adjectif proprial, s'accorde avec le générique sous-entendu πραικίδιον ; dans le cas de Ξηρόν, le substantif sous-entendu n'est pas πραικίδιον, mais Πέλαγος, qui n'est d'ailleurs pas toujours omis et qui a la particularité d'être un élément générique « transféré », i.e. se référant à un autre objet topographique que celui qu'il nomme. Φαλακρόν ne saurait non plus se rapporter à un πραικίδιον sous-entendu, mais sans doute à un substantif signifiant « montagne » ; c'est donc probablement un autre exemple de générique transféré, mais toujours omis, du moins dans la documentation dont nous disposons.

VI. Puits (*hydreumata*)

- 174 Induits en erreur par le texte de Pline et certains toponymes complexes incluant le générique Ὑδρευμα, les modernes ont longtemps désigné les fortins du désert Oriental comme des *hydreumata*, d'où, par exemple, la malencontreuse appellation « l'Hydreuma » pour le petit fort du Mons Claudianus, alors qu'il ne comporte pas de puits. Car on a longtemps cru qu'*hydreuma* signifiait tout point d'eau, puits ou citerne. Il n'en est rien : les ostraca du désert Oriental ont bien montré que ce mot, propre au grec d'Égypte, avait uniquement le sens de puits. Dans le désert Oriental, citerne se dit ὕδρεια et, à l'époque romaine, λάκκος.
- 175 Les *hydreumata* catalogués ci-après sont des puits isolés, et non pas intégrés dans un *praesidium*. Dans les ostraca d'Umm Balad, un seul puits (qui n'a pas été identifié sur le terrain) semble correspondre à cette définition : Καρδάμητον, désigné comme τὸ

Καρδαμήτου ὕδρευμα en O.KaLa. inv. 747. Ce toponyme, connu par quatre ostraca, est un hybride, composé à partir du grec κάρδαμον, « cresson », et du suffixe latin *-etum*, qui sert à former des collectifs¹⁶⁶. Καρδάμητον signifie donc « cressonnière », réalité difficile à se représenter dans le désert. Contrairement à τὸ Ἀκάνθιον, Καρδάμητον n'est jamais employé avec l'article, peut-être parce que les locuteurs ne percevaient pas cet hybride bizarre comme un appellatif : Ἐν Καρδαμήτῳ (O.KaLa. inv. 307), εἰς Καρδάμητον (O.KaLa. inv. 850).

- 176 Tous les autres *hydreumata* abordés dans cette partie sont mentionnés dans les ostraca du Mons Claudianus. À une exception près, nous ne pouvons pas davantage les situer. L'un d'entre eux était peut-être le puits du Wâdi Umm Diqal¹⁶⁷, situé au milieu d'un quadrilatère, et qui se trouve à 3,4 km du *praesidium* du Wâdi Umm Hussayn, en passant devant l'« Hydreuma ». L'exception est l'*hydreuma Traianon Dakikon*, qui est le puits creusé sous Trajan, quelques mètres à l'ouest du *praesidium* du Wâdi Umm Hussayn. Ce toponyme honorifique (le seul de notre corpus) est connu par deux inscriptions :

ὕδρευμα εὐτυχέστατον Τραιανὸν Δακικόν / fons felicissimus Traianus Dacicus
(autel *I.Pan* 37, 108/109 après J.-C.)

(ὕδρευμα εὐτυχέστατον) Τραιανὸν Δακικόν / fons abundans aquae felicitis Traianus
Dacicus (linteau de la salle des citernes, *SEG* XLII 1574)

- 177 Ces inscriptions ont probablement été gravées à l'occasion de l'inauguration du puits par le préfet Sulpicius Similis venu en personne. On connaissait depuis longtemps celle de l'autel, maintenant détruit, qui se trouvait sur le podium du Serapeum ; l'autre est gravée sur le linteau de la porte de la salle aux citernes découvert lors de la saison 1991 à l'intérieur du *praesidium* (fig. 30). L'éditeur du linteau considère curieusement Τραιανὸν Δακικόν / *Traianus Dacicus* comme le nom du puits, le dissociant du reste qu'il appelle une « qualification »¹⁶⁸. La structure de ce toponyme n'a pourtant rien que d'ordinaire : générique (ὕδρευμα/*fons*), suivi d'une accumulation de spécifiques avec une variante dans le latin. Faute de place pour insérer ὕδρευμα εὐτυχέστατον, le lapicide a mis en facteur commun au milieu *fons abundans aquae felicitis*, tandis que les deux derniers déterminants exprimant la loyauté à l'empereur étaient disposés de part et d'autre en latin et en grec. Il est possible que ce toponyme encombrant et qui n'est pas entré dans l'usage se réfère, par métonymie, à toute l'agglomération du Wâdi Umm Hussayn : cela expliquerait qu'aucune des deux inscriptions n'ait été trouvée à côté du puits. Au III^e siècle apr. J.-C., un autre puits-station du désert Oriental associe l'idée de bonne chance à un nom dynastique : τὸ Ἀρσινόης Εὐκαιρον ὕδρευμα, mentionné dans plusieurs circulaires trouvées à Bi'r Samût.

Fig. 30



Le linteau de la salle des citernes au Mons Claudianus.

© A. Bülow-Jacobsen

- 178 Ἀκάνθιον, Ἄκανθα, « L'Acacia »
Plusieurs ostraca trajaniens du Mons Claudianus mentionnent un puits, où des norias de

chameaux allaient chercher de l'eau, normalement appelé τὸ Ἀκάνθιον (toujours avec l'article), et, une fois, dans une lettre grecque écrite par un latiniste, Ἀκανθα (sans article et non décliné : εἰς Ἀκανθα, *O.Claud.* II 362). Le compte d'argent *O.Claud.* inv. 3819 se termine sur l'ordre : ἔρχου ἰς τὸ Ἀκάνθιον τὸ ὕδρευμα. C'est la seule des occurrences de ce toponyme où il soit expressément qualifié de puits.

179 Ce puits est éponyme d'une route, d'après deux laissez-passer adressés aux *stationarii* / *epitèretai* [ὁδοῦ] Ἀκανθίου (*O.Claud.* I 77 et 81) ; ὁδοῦ est chaque fois restitué, mais cette restitution paraît s'imposer. Il devait s'agir d'une piste secondaire menant du Claudianus à ce puits. Sur une éventuelle identification avec un puits homonyme mentionné dans les ostraca d'Umm Balad, voir le § 168 de ce texte.

180 Le puits des *Dioskoureia*

La lettre *O.Claud.* inv. 490 tourne autour d'une affaire d'outre détournée dans laquelle interviennent οἱ ἐκ τοῦ ὕδρευμάτος ἑτῶν/ Διοσκορίων, un puits d'où l'on transporte, selon cet ostracon, l'eau destinée à abreuver les chevaux accompagnant la *poreia*, c'est-à-dire la caravane ravitaillant périodiquement le *metallon*. Ce toponyme revient dans le grand organigramme trajanien¹⁶⁹, où il figure parmi les noms de sites et de chantiers où sont envoyées des rations d'eau : *latomiai*, quais (κρηπίδες) de *latomiai*, aciérie (στομωτήριον), tour de guet (σκόπελος). Dans ce catalogue, où les noms des sites attributaires sont au datif, figure le mot Διοσκορίοις. Il s'agit vraisemblablement du même objet topographique, mais, comme on y envoie de l'eau, le puits serait alors en construction. Une dernière attestation probable du toponyme se trouve en *O.Claud.* inv. 7955.

O.Claud. inv. 7955 (fig. 31)

Trajan

Well - S1 C-W 4

8 x 6,5 cm

pâte alluviale

Coin supérieur droit d'une lettre, peut-être inachevée, écrite par un curateur anonyme qui s'est peut-être arrêté en s'apercevant d'une erreur commise dans le prescrit, pour lequel nous ne connaissons pas de formule approchante. Faut-il restituer ἐν (τοῖς) Διοσκορείοις ? Mais quoi devant ?

↓]C κουράτωρ

vac.

-- Διοσκορείοις χάριεν

-- ξύλα δ' ἀνθ' οὔ vac.

] vac.

Fig. 31



O.Claud. inv. 7955.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

181 Καττίου, le puits de Cattius

Mentionné dans le corpus trajanien, mais aussi dans les ostraca plus tardifs, Καττίου est soit le nom d'un puits, soit peut-être plutôt celui d'un secteur du *metallon* où il y avait aussi un puits. Si l'on trouve en effet l'entrée ὑδρεύματι Καττίου en *O.Claud.* IV 700, 10 (Trajan), décompte d'ouvriers ventilés par affectations, et si Kattiou est un lieu d'où reviennent des chameaux chargés d'eau (*O.Claud.* inv. 3114), on relève aussi un syntagme τὰ Καττίου (avec variante τὸ Καττίου), voire τὰ Καττίου [μέ ?]ρη (*O.Claud.* IV 760, mais je tiens les lettres que je pointe et, surtout, la restitution pour incertaines). Kattiou est également un lieu d'extraction qu'on fournit en outils. Les occurrences de Καττίου sont les suivantes :

O.Claud. IV 697, 8 (Trajan) : décompte d'ouvriers ventilés par affectations (souvent au datif), parmi lesquelles Καττίου.

O.Claud. IV 746 (Trajan), billet affectant un certain Leonidès εἰς τὸ Καττίου (sous-entendre ὑδρευμα ?).

O.Claud. IV 632, 1-2 (Trajan) : εἰς τὰ | Καττίου est tentant (cf. *O.Claud.* IV 757), bien qu'il semble y avoir des traces après τὰ (fig. 32).

Fig. 32



O.Claud. IV 632, 1-2.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

O.Claud. inv. 2853, 1 (Trajan), organigramme appartenant à la même série que l'inv. 1538. Dans la première section, qui concerne les rations des forgerons répartis à différents postes d'activité, figurent [le quai (κρηπίς)] de la carrière Mesè, l'aciérie (στομωτηρίω), et Καττίου.

O.Claud. inv. 3114 (Trajan) : rapport sur les mouvements des chameaux de l'hydrophorie ; 76 sont venus, chargés d'eau, de Kattiou.

O.Claud. IV 797 (Trajan) : bordereau d'un envoi d'outils εἰς Καττίου.

O.Claud. inv. 3342 (Trajan) : accusé de réception, pour une outre ; le billet, rédigé au charbon de bois, était prérempli à l'encre avec le lieu d'origine de l'outre (ἀπὸ Καττίου) et la date.

O.Claud. IV 757, 5, appartient à une série de rapports d'activité journaliers (Antonin) ; ce 1^{er} Epeiph, on a nettoyé la tranchée de la colonne en cours d'extraction dans le secteur de Kattiou : τοῦ εἰς τὰ Καττίου στύλου). *O.Claud.* IV 760, mentionné plus haut, est la seule autre attestation de Καττίου sous Antonin. Rien n'indique qu'à cette époque le puits fonctionnait toujours.

- 182 L'objet topographique auquel se réfère Kattiou n'apparaît donc pas clairement. Καττίου employé seul peut-il être considéré comme un nom de λατομία ou comme l'abréviation du syntagme ὕδρευμα Καττίου ? Τὰ Καττίου signifie-t-il « le secteur de Cattius » ou, pour faire bref, « le secteur (du puits) de Cattius » ? Dans la mesure où les noms des autres puits ne sont pas tirés d'un anthroponyme, je pense que Καττίου a été le nom d'un secteur, avant d'être celui du puits qu'on y a foré.

- 183 Καλαεικ

Ce toponyme, peut-être sémitique et indéclinable (εἰς Καλαεικ, ἀπὸ Καλαεικ), n'est attesté que dans un dossier trajanien de rapports sur les mouvements du contingent de chameaux, intitulés ἀπόλογοι ὕδροφορίας¹⁷⁰. À Salaeis se trouvait un puits où l'on envoyait des chameaux chercher de l'eau.

Conclusion

- 184 Aucun des noms de ces puits périphériques n'est un toponyme en voie d'agglutination (du type Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα). Ils sont désignés soit au moyen d'un syntagme où le toponyme, au génitif, est complément de ὕδρευμα (τὸ Καρδαμήτου ὕδρευμα, τὸ ὕδρευμα τῶν Διοσκορείων), soit en apposant ὕδρευμα au toponyme (τὸ Ἀκάνθιον τὸ ὕδρευμα). S'ils sont employés sans ὕδρευμα, les noms de puits se déclinent, à l'exception du seul qui soit tiré d'un anthroponyme, Καττίου.

VII. Routes

- 185 Dans les hodonymes du désert Oriental, l'appellatif générique (ὁδός) précède l'élément spécifique. Ce dernier – à l'exception du cas particulier de la *via Hadriana* – est soit le nom d'une des têtes de la route au génitif (habituellement sa destination à partir d'un point de référence situé dans la vallée¹⁷¹), soit un adjectif proprial dérivé de ce nom. Dans le premier cas, l'appellatif ὁδός est suivi du nom au génitif du *metallon* ou du port maritime. Le second cas se conforme à l'usage du latin, qui préfère, dans la formation des syntagmes toponymiques comportant un générique, employer des adjectifs¹⁷².
- 186 La route de Kainè au Mons Claudianus est appelée ὁδὸς Κλαυδιανοῦ dans les trois laissez-passer émis par le centurion Antoninus, mais ὁδὸς Κλαυδιανή dans l'unique laissez-passer émis par le centurion Accius Optatus.
- 187 La route de Kainè au Porphyritès s'appelle ὁδὸς Πορφυρίτου (pas de variante adjectivale). Contrairement à Claudianus, le substantif grec Πορφυρίτης ne peut normalement pas être employé directement comme adjectif : l'adjectif correspondant est πορφυριτικός. Le syntagme ὁδὸς πορφυριτική, quoique grammaticalement admissible, n'est pas attesté, mais on rencontre les adjectifs πορφυριτικός et Κλαυδιανός dans un syntagme toponymique en 214/215 : τοῖς Πορφυρειτικοῖς καὶ Κλαυδιανοῖς μέταλλοις¹⁷³.
- 188 La route de Coptos à Myos Hormos s'appelle tantôt ὁδὸς Μυσορμού, tantôt ὁδὸς Μυσορμουτική : l'emploi d'un adjectif dérivé, bien qu'il soit en l'occurrence muni d'un suffixe grec, trahit peut-être l'influence du latin.
- 189 La route de Bérénice est toujours désignée comme ὁδὸς Βερενίκης, à l'unique exception de Βερνικησία ὁδός en O.Dios inv. 457 (219^p), où l'ordre des termes est inhabituel pour un hodonyme. Le suffixe -ήσιος sert à transposer en grec le suffixe latin situatif *-ensis*. Cela suggère qu'en latin la route s'appelait *via Berenicensis*.
- 190 En O.Claud. I 77 et 81, [ὁδὸς] Ἀκανθίου est sans doute une petite route menant, à partir du Claudianus, à l'un des puits dont dépendait son ravitaillement en eau, l'Akanthion.
- 191 Le nom latin de la *via Hadriana* est restitué par les modernes à partir de la seule attestation de ce toponyme, qui figure dans la dédicace grecque de cette route, inscrite sur un piédestal érigé à Antinoou Polis (I.Pan 80, 8) : ὁδὸς Καινῆ Ἀδριανῆ. L'inscription révèle aussi que, dans la représentation mentale des promoteurs de la *via Hadriana*, l'orientation de la route était renversée par rapport aux autres routes du désert Oriental, puisque sa destination était non pas Bérénice, mais Antinoou Polis : ὁδὸν Καινὴν Ἀδριανὴν ἀπὸ Βερενίκης εἰς Ἄντινόου.

VIII. Ports de la mer Rouge

1. Berenikè, Berenicis et le Mons Berenicidis

- 192 La région la plus méridionale du désert Oriental égyptien a pris le nom de désert de Bérénice une fois que, vers IV après J.-C., les Romains ont réactivé le port ptolémaïque de Bérénice et aménagé une nouvelle route reliant Coptos à Bérénice. L'expression « désert de Bérénice » est abondamment attestée. En grec, c'est ὄρος Βερενίκης. En latin, on ne rencontre l'expression que dans des inscriptions mentionnant le préfet de Bérénice et on

observe que le nom de la ville est alors, à une exception près, suffixé en *-is*. On trouve une fois *praefectus praesidiorum et montis Beronices*, mais trois fois *praefectus Montis Berenicidis*, ou simplement *praefectus Berenicidis*. On trouve aussi l'ablatif *Berenicide* dans la grande inscription de Coptos commémorant la construction de citernes par l'armée (ILS 2483 = I.Portes 56)¹⁷⁴. Pourtant, le port de Βερενίκη sur la mer Rouge ne s'est jamais appelé ΒερενικίC en grec. On observe un phénomène parallèle avec la Βερενίκη de Cyrénaïque, qui est appelée *Berenicis* dans la *Pharsale* de Lucain (9.524) et dans les *Punica* de Silius Italicus (3.249)¹⁷⁵. Les éditeurs justifient cette divergence en considérant que *Berenicis* est suffixé sur le modèle de chônonymes tels que ἈργολίC, ΜεγαρίC, ΠερCίC qui supposent l'ellipse de γῆ ou χώρα¹⁷⁶. La suffixation en *-is* signifierait donc que le référent est non la ville seule, mais la ville et sa *chôra*, ce qui, il faut l'admettre, offrirait un sens très satisfaisant dans le cas du titre *praefectus Berenicidis*. C'est sans doute la raison pour laquelle F. De Romanis a interprété comme un chônonyme le toponyme *Berenicis* des inscriptions latines, ce qui l'entraîne à considérer que l'inscription ILS 2483 fait référence à la construction d'un puits en « Bérénicide », donc, selon lui, à Καινὸν Ὑδρευμα, qui se trouve à 25 km en amont de Bérénicé¹⁷⁷.

- 193 Il faut cependant renoncer à l'idée que, dans le cas de ΒερενίκηC/ΒερενικίC, le suffixe *-ίC* implique qu'il s'agisse d'un chônonyme. Dans la table de Peutinger et la Cosmographie de Ravenne, *Berenicide* désigne clairement le point extrême de la route, non une région, et correspond à *Berenice* dans l'Itinéraire Antonin, qui est plus fidèle à l'usage grec. Deux toponymes de l'Arsinoïte, ΒερενικίC ΘεCμοφόρου et ΒερενικίC Αίγιαλοῦ sont des exemples du suffixé se référant à de simples bourgades, non à des circonscriptions territoriales. Il apparaît donc que, quand *-ίC* s'ajoute à un anthroponyme dynastique, c'est pour le caractériser comme toponyme, non pour désigner une région. L'exemple des deux villages du Fayoum montre que, quand on nommait une agglomération d'après une reine Bérénicé, on avait le choix entre reprendre le nom tel quel, ou le suffixer pour souligner qu'il s'agissait d'un toponyme¹⁷⁸. Dans le cas du port de Bérénicé, il y avait donc un flottement en latin, mais non en grec. Frédérique Biville, que j'ai consultée sur cette initiative latine d'ajouter un suffixe grec à une base grecque là où le modèle grec n'apparaît jamais suffixé, me répond : « Il n'est pas surprenant, je pense, que ce soient des latinophones qui aient pu ressentir le besoin de surcaractériser le nom de *Berenice* : on constate par ailleurs qu'il existe ce que l'on peut appeler "le grec des Romains", des formes et des mots grecs créés par les Romains, et qui ne sont attestés qu'en contexte gréco-romain »¹⁷⁹.
- 194 Dans les noms grec et latin du désert de Bérénicé, l'appellatif ὄρος/*mons* ne désigne pas une montagne comme en grec ou en latin classiques, ou comme dans le syntagme *Mons Claudianus*, mais c'est le calque sémantique de l'égyptien *ḏw*¹⁸⁰. Faute de connaître cette particularité égyptienne, les éditeurs de la dernière édition de la *Géographie* de Ptolémée reprennent la vieille idée que *Berenicidis mons* serait une appellation alternative du « *Mons Smaragdus* »¹⁸¹. Les Romains ont fait preuve d'un double conservatisme, d'une part en calquant, via le grec, un mot égyptien, d'autre part – ce qui n'a rien d'exceptionnel – en maintenant le nom dynastique du port de Bérénicé. Mais ils ont profondément innové en renommant la région d'après ce port si excentré, alors que le désert était nommé à l'époque lagide par référence à Coptos, comme le montre une inscription grecque de 130 après J.-C., où il s'appelle τὸ κατὰ Κόπτον ὄρος, littéralement « le désert adjacent à Coptos »¹⁸². Cette expression est d'ailleurs le calque sémantique de l'antique appellation égyptienne *ḏw Gbtyw*. On peut s'interroger sur cette volonté de

mettre Bérénice en vedette au détriment de Coptos, alors que la Coptos romaine était une ville florissante avec un centre monumental, tandis que Bérénice, dépourvue d'arrière-pays agricole, était un bout du monde. C'est au point que le gouverneur du désert de Bérénice était parfois appelé, pour faire court, préfet de Bérénice, alors que ses bureaux étaient à Coptos et qu'il ne devait pas souvent se rendre à Bérénice. L'idée derrière cette dénomination devait être de suggérer que Bérénice, au lieu d'être à l'extrémité de l'empire, était désormais au centre d'une zone d'influence romaine qui s'étendait bien au-delà. Il y avait d'ailleurs quelque vérité dans cette conception, quand on sait que, au moins sous Antonin, mais peut-être dès avant, les Romains disposaient d'une base militaire dans le lointain archipel des Farasan.

2. Origine du toponyme Myos Hormos

- 195 Myos Hormos¹⁸³ est une fondation ptolémaïque dont le nom pittoresque tranche dans la série des noms dynastiques conférés aux fondations portuaires lagides en mer Rouge. Agatharchide de Cnide (*flor. c. 150^e*) lui attribue un nom alternatif, Ἀφροδίτης Ὀρμος, qui, d'après la version de son traité sur la mer Rouge transmise par Photius, serait substitué, de son temps, au toponyme primitif : ἐφεξῆς δὲ λιμῆν μέγαν ἐκδέχεται, ὃς πρότερον μὲν Μυὸς ἐκαλεῖτο ὄρμος, ἔπειτα δὲ Ἀφροδίτης ὀνομάσθη, « aussitôt après vient un grand port qui s'appelait auparavant mouillage de la Souris et qui reçut ensuite le nom de mouillage d'Aphrodite » (Phot., *Bibl.* 250.81). S'il faut en croire Agatharchide, ce port offre un cas de concurrence entre une désignation spontanée, populaire, et une autre, qui a une saveur plus officielle et qui se serait momentanément substituée à la première. Μυὸς Ὀρμος s'imposa définitivement à l'époque impériale, avec une tendance à s'univerber en Mysormos ; l'orthographe Μύσορμος est même largement majoritaire dans les ostraca de Krokodilô¹⁸⁴. Le nom alternatif Ἀφροδίτης, disparu à l'époque romaine, reste une énigme : à quelle occasion et pour quelle raison aurait-on voulu changer le toponyme ?
- 196 Dans les versions du traité transmises par Diodore de Sicile (qui ne mentionne que le théotoponyme) et par Strabon, on apprend en outre que l'entrée de ce mouillage est courbe : ... κέῖται λιμῆν σκολιὸν ἔχων τὸν εἴςπλου, ἐπώνυμος Ἀφροδίτης (DS 3.39.1) ; εἶτα Μυὸς Ὀρμον ὄν καὶ Ἀφροδίτης Ὀρμον καλεῖσθαι, λιμένα μέγαν, τὸν εἴςπλου ἔχοντα σκολιόν (Str. 16.4.5). On observera que le mot traduit par mouillage, ὄρμος, peut être employé au sens figuré pour signifier « refuge ».
- 197 Les savants ont été intrigués par le nom de Μυὸς Ὀρμος. Au XIX^e s., l'égyptologue H. Brugsch, suivi par F. De Romanis, a tenté de l'expliquer par la déformation du toponyme égyptien *mstj* qui figure dans la liste des peuples étrangers de Toutmosis III à Karnak. N'étant pas égyptologue, je ne vais pas m'étendre sur cette hypothèse, qui impliquerait que Myos Hormos serait une fondation très ancienne, ce pour quoi il n'existe aucun indice archéologique. D'autres savants ont proposé que, dans ce toponyme, le mot grec μῦς (génitif μύς) revêtirait un de ses autres sens, « moule », ce qui s'expliquerait mieux pour une ville côtière.
- 198 La carte de ce port publiée par la mission anglaise de David Peacock et Lucy Blue m'a inspiré une autre hypothèse que j'ai déjà lancée dans l'article *Myos Hormos* de l'*Encyclopaedia of Ancient World* : Myos Hormos avait la particularité d'avoir été aménagé dans une lagune, aujourd'hui envasée, à l'intérieur des terres. Cette lagune communiquait avec la mer par une étroite ouverture où la barrière de corail était interrompue à cause

de l'eau douce des crues des oueds qui se déversaient dans la lagune. Les bateaux devaient s'enfiler par un chenal courbe, particularité dont la description d'Agatharchide de Cnide montre qu'elle frappait les témoins oculaires. Je pense que l'image, derrière cette appellation, est celle de bateaux se faufilant comme des souris dans un petit trou pour trouver refuge. Certains types de bateaux légers de l'antiquité étaient d'ailleurs nommés d'après les souris, comme le *myoparôn* ou le *musculus*¹⁸⁵.

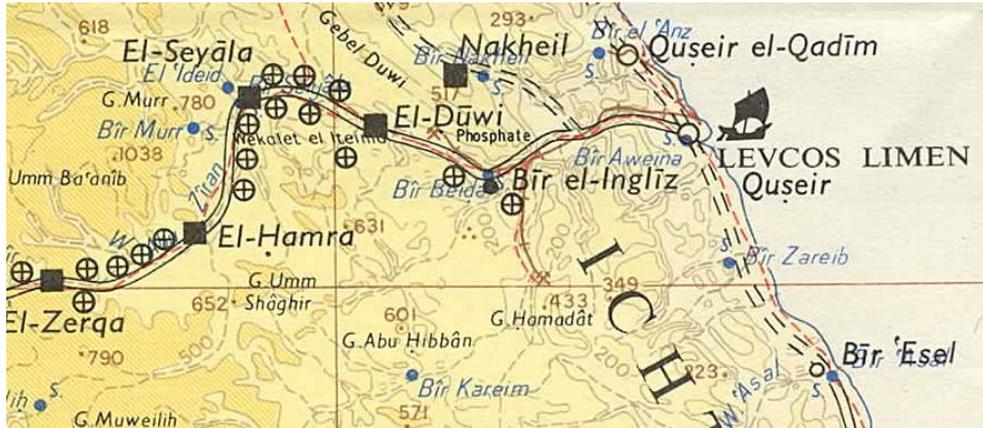
- 199 Du toponyme univerbale Μύσορμος, connu par les ostraca des *praesidia*, dérive l'adjectif Μυσορμικός, employé comme déterminant dans l'hodonyme ὁδὸς Μυσορμικῆ. L'existence d'un gentilé Ὀρμίτης, attesté sous la forme Ὀρμίτω en *P.Ber.* II 129, 22 et qui se rapporterait à Myos Hormos, est hypothétique.

3. Philôtera, Philôteris et le *Philôterion*

- 200 Les auteurs antiques mentionnent un port sur la mer Rouge appelé d'après une sœur de Ptolémée Philadelphie et fondé par Satyros, explorateur de la Trôgodytique en vue de la capture d'éléphants¹⁸⁶. Stéphane de Byzance (*Ethnica*, éd. Meineke, p. 666) signale qu'à côté de Φιλωτέρα on connaît la forme suffixée Φιλωτερίς, qui a été retenue par Pomponius Mela, *Chorogr.* 3.80¹⁸⁷. Pline, *NH* 6.168, cite *Philoterias*¹⁸⁸ comme allonyme d'un *oppidum parvum* autrement nommé *Aenum*. Ptolémée, enfin, place Φιλωτέρα λιμὴν directement au sud de Myos Hormos (*Geogr.* 4.5.14). En revanche, Artémidore et Pline situent Philôtera au fond du golfe de Suez. Les ostraca trouvés à Myos Hormos et, dans une moindre mesure, à Maximianon et Krokodilô, montrent que le souvenir de la princesse lagide restait prégnant dans la région de Myos Hormos. Les ostraca de Myos Hormos mentionnent à la fois un port appelé Philôteris (on s'y rend en bateau à partir de Myos Hormos), et un *Philôterion* (précédé de l'article défini) : les deux se confondent-ils ? Ou le *Philôterion* serait-il ce temple dont de minces vestiges ont été trouvés à Qusayr, donc quelques kilomètres au sud de Myos Hormos ? Ou serait-ce le temple érigé sur le site minier de Bi'r Karîm, où se trouvait aussi un des puits qui ravitaillaient encore Qusayr au XIX^e siècle¹⁸⁹ ? Ces hypothèses sont examinées dans l'article de W. Van Rengen, qui verse également au dossier les lettres sur ostraca trouvées à Maximianon comportant des proscynèmes devant la déesse Philôtera. D'où viennent ces lettres ? Considérant que ces proscynèmes à Philôtera étaient symétriques des proscynèmes à Athènes figurant sur les lettres provenant de Persou (Bi'r Umm Fawâkhir), nous avons considéré d'emblée que les lettres invoquant Philôtera étaient rédigées dans le *praesidium* venant après Maximianon dans la direction de Myos Hormos, qu'il est tentant d'identifier au Simiou de nos ostraca, si l'on admet l'origine ptolémaïque de ce toponyme (il dériverait du nom de l'explorateur Simmias)¹⁹⁰. Même si l'*aedes* de ce *praesidium* était peut-être appelée un *Philôterion* (ainsi, l'*aedes* de Xéron, fortin où les proscynèmes épistolaires s'adressent à Athènes, est désignée dans un rapport d'incident nocturne sous le nom d'*Athénadion*), il est impensable qu'une chapelle militaire ait joui d'une célébrité telle qu'on en aurait parlé à Myos Hormos en faisant abstraction du fortin où elle se trouvait. Le *Philôterion* était une entité plus importante ; le nom du temple s'était peut-être étendu, par métonymie, à la localité où il se trouvait. Aux attestations du *Philôterion* dans les ostraca de Myos Hormos s'ajoute une lettre trouvée à Maximianon, qui comporte aussi un de ces proscynèmes devant Philôtera¹⁹¹. Elle est malheureusement très fragmentaire, mais elle suggère que les lettres arrivées à Maximianon avec des proscynèmes devant Philôtera pourraient avoir été écrites non pas dans un *praesidium* de la route, mais au *Philôterion*, où que soit cet endroit. Bi'r Karîm

ne serait pas un mauvais candidat : situé au sud de l'*hodos Mysormitikè*, il se trouve à la même distance de Maximianon que l'est Bi'r Sayyâla (Simiou selon nous) et la topographie permet de rejoindre Maximianon sans avoir à contourner de montagne (fig. 33)¹⁹². La céramique de surface date de l'époque romaine¹⁹³, mais il y a des traces d'occupation ptolémaïque¹⁹⁴.

Fig. 33



Maximianon (Al-Zarqâ), Myos Hormos, Bi'r Karîm (d'après Meredith 1958).

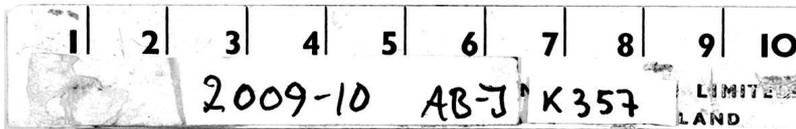
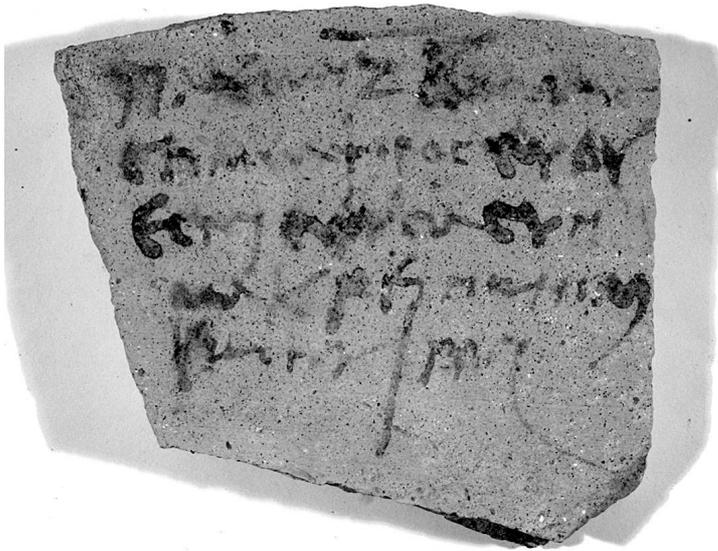
© A. Bülow-Jacobsen

- 201 Quant au toponyme Philôtera/Philôteris, il n'apparaît pas dans les ostraca des *praesidia*, sinon peut-être en *O.Krok.* I 46, 6, fragment de *liber litterarum* où on lit -ελ]ηλυθέναι ἰς Φιλ[.
- 202 Il convient enfin de signaler que le nom Philôtera, qui n'est pas des plus communs dans l'Égypte romaine, est porté par une jeune femme du cercle de Philoklès, vivandier-proxénète qui opérait, sous Trajan, dans les *praesidia* de la partie septentrionale du désert de Bérénice.

IX. Objets topographiques indéterminés

- 203 Ἴππος
O.Krok. I 120 est un rapport d'activité daté du 7 Pachôn et rédigé à la première personne par le *signifer* K---s qui dit être allé en reconnaissance avec le cavalier Marinus ἕως τοῦ Ἴππου. La photographie infrarouge réalisée depuis la publication n'a pas permis d'assurer davantage la lecture, mais ne l'a pas remise en question (fig. 34) : elle reste possible et même assez probable. Comme ces fiches éphémérides sont habituellement rédigées par le *curator praesidii* et que *signifer* est le seul grade qu'on connaisse pour ce sous-officier, K---s est sans doute le curateur, qui a emmené avec lui un des cavaliers de sa garnison. On pourrait imaginer que τοῦ Ἴππου est à prendre comme un simple appellatif (un cavalier aurait été attaqué entre deux *praesidia*, le cadavre de sa monture laissé sur place serait devenu un point de repère temporaire). Néanmoins, on lit sur un ostracon de Maximianon, dans un contexte lacuneux ἐμὲ ὄντα ἰς Ἴππου πετρ[, « moi me trouvant à Hippou », voire, si l'on restitue πέτρ[αν, « à Hippou Petra », « le Rocher du cheval » (fig. 35).

Fig. 34



O.Krok. I 120.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

Fig. 35



O.MAX. INV. 1099, 7.

© A. BÜLOW-JACOBSEN

204 Κάνωπος

Adresse de destination d'une lettre trouvée à Didymoi (εἰς Κάνωπον, O. Did. 370, 1).

205 Ξηρὸν Πέλαγος

Homonyme d'un *praesidium* de la route de Bérénice, ce site probablement proche du Mons Claudianus, est mentionné dans trois ostraca d'époque trajanienne. L'un d'entre eux, O.Claud. I 141, donne l'impression qu'il s'agit d'une carrière : l'auteur de cette lettre raconte qu'il est passé à Xèron Pélagos, où il a rencontré le centurion Crispus, ainsi qu'un autre personnage qui lui a dit : κατασπῶμεν τὸν λουτήρα, « nous faisons descendre la baignoire ». La lecture de l'ed. pr. a été corrigée, cf. BL XI 294 sq., où le verbe est cependant mal compris : il ne s'agit pas d'abattre, i.e. mettre en exploitation la carrière Loutèr (nom d'une des carrières du Mons Claudianus), mais de faire descendre une vasque ou une baignoire d'une carrière située à Xèron Pélagos ; ce sens de κατασπῶν et du déverbatif κατὰσπασίς ressort de plusieurs ostraca d'Umm Balad (e.g. P.Worp 50, 11-12).

- 206 A. Bülow-Jacobsen me suggère que ce Xèron Pélagos pourrait être la petite carrière de Wâdi Fatîra al-Bayda (26° 44' 01"N/33° 19' 25"E) dont J. Harrell nous a signalé l'existence¹⁹⁵. À vol d'oiseau, le site se trouve à 18,30 km au sud-ouest du Claudianus, à 10,5 km au nord-est d'Abû Zawal (Raima ?). Il ne comporte pas de quadrilatère fortifié, mais des *cellae*, dont plusieurs forment une rangée. Plus à l'ouest, le long du même wâdi, se trouvent d'autres traces d'extraction d'époque romaine, où S.E. Sidebotham a relevé l'inscription du procureur² Diadoumenos¹⁹⁶.
- 207 Ὀστρεῶν
Ce toponyme (« le lieu des huîtres / des coquilles ») n'apparaît qu'en O.Krok. I 47 (109^p), dans un rapport d'escarmouche où il est également question de de Phoinikôn (l. 14 : ἀπὸ Ὀστρεῶνος ; l. 22 : ἐ]ν Ὀστρεῶνι). Le site n'était donc peut-être pas éloigné de là, mais le contexte mutilé ne permet pas d'en dire davantage.
- 208 τὸ Κυκου / τὸ Κυκα
Il n'existe que deux occurrences de ce microtoponyme, diversement orthographié, dans deux ostraca du dossier des ἀπόλογοι ὑδροφορίας (O.Claud. inv. 1530 et 2470 [Trajan]). Chaque fois, un seul chameau chargé de 4 outres d'eau part vers cette destination (εἰς τὸ Κυκου, εἰς τὸ Κυκα). Le toponyme est-il tiré de τὸ κυκόν, « figue » ? Il ne semble pas abrégé (dans ce dossier, les abréviations sont toujours signalées par une marque graphique).
- 209 Deux toponymes indéterminés résultent de mélectures et sont des *ghost-names* :
Cιαροι
En O.Max. inv. 639, 12-13 (Route, I, p. 57 = SB XXVIII 17083), εἰς Cιαρουζ → εἰς Cιμίου (interponction).
Cμιλία
O.Claud. IV 841, 66. πρὸ Cμειλίων → πρὸ ζ̄ μειλίων, « avant 6 milles ». C'est une indication de distance. On évaluait les distances dans le désert en milles romains¹⁹⁷.

X. Conclusion

1. Place et prétérition de l'élément générique

- 210 Les appellatifs génériques à prendre en considération dans l'analyse de la toponymie du désert Oriental sont : ὁδός, λατομία, μέταλλον, ὄρμος, ὄρος, πραικίδιον, ὕδρευμα. Ils n'ont pas tous le même comportement dans la formation des toponymes : ὁδός est nécessaire, tandis que l'ellipse est pratiquement la règle pour μέταλλον et πραικίδιον sauf dans le titre des *curatores* ; certains génériques (λατομία, ὄρμος, ὕδρευμα) sont susceptibles, à l'instar de πόλις ou de κώμη, de prendre place après le spécifique, dans une sorte de pré-agglutination (ce que j'ai choisi de souligner au moyen d'une majuscule).
- 211 Ὀδός et ὄρος précèdent normalement l'élément spécifique qui, sauf dans le cas de la *via Hadriana*, est un nom de ville au génitif. Ὀδός n'est jamais omis.
- 212 Le toponyme ὄρος Βερενίκης et son équivalent latin *mons Berenicidis/Berenices* ont la particularité de s'abrégier de deux façons : comme élément de la titulature du préfet territorial, ils peuvent se réduire à l'un ou l'autre de leurs deux éléments : ἑπαρχος ὄρους Βερενίκης, *praefectus montis Berenicidis*, ἑπαρχος ὄρους, *praefectus montis*, ἑπαρχος Βερενίκης, *praefectus Berenicidis*. Cette dernière formule, qui ne manque pas d'ambiguïté,

est la moins fréquente ; elle est peut-être ancienne : sur les quatre attestations, toutes épigraphiques, deux sont datées, d'Auguste et de Tibère respectivement¹⁹⁸. De telles métonymies sont caractéristiques des dénominations administratives (cf. les cités-états antiques, et aujourd'hui, Québec ou Mexico). Lorsque ὄρος/*mons* est employé seul au sens de « désert (sc. de Bérénice) », il peut être considéré comme un « appellatif », au sens restreint propre à toponymie¹⁹⁹. En toponymie, l'ellipse portant sur le spécifique ne se rencontre normalement que dans un contexte local et familial : aussi est-il remarquable que le syntagme ἑπαρχος ὄρους soit employé dans des contextes officiels et même extérieurs au désert (pétition *P.Turner* 34 ; ἐπίτροπος ὄρους dans la dédicace coptite *I.Portes* 86).

- 213 Généralement omis, sauf dans le titre des curateurs, μέταλλον et πραισίδιον²⁰⁰ ne s'intègrent pas au toponyme : hormis deux exceptions²⁰¹, ils précèdent toujours l'élément spécifique : κουράτωρ πραισιδίου Μαξιμιανοῦ, κουράτωρ μετάλλου Κλαυδιανοῦ, εἰς πραισίδιον Μαξιμιανόν²⁰².
- 214 Λατομία et ὕδρευμα sont susceptibles de se placer après le spécifique. Un toponyme ainsi constitué s'abrège parfois : c'est le cas de Ἀπόλλωνος/Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα, mais il ne le fait jamais quand l'élément spécifique est un adjectif (Καινὴ Λατομία, Καινὸν Ὑδρευμα ne sont jamais abrégés en Καινὴ, Καινόν).
- 215 Quand un toponyme complexe est abrégé, c'est le second élément qui tombe : Ὄρος Βερενίκης → Ὄρος²⁰³, Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα → Ἀπόλλωνος, Ἀφροδίτη(ς) Ὄρους → Ἀφροδίτη(ς), Ξηρὸν Πέλαγος → Ξηρόν.
- 216 Contrairement à Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα (ou à tant de toponymes en Πόλις), Μυὸς Ὄρος ne s'abrège jamais en Μυός. En revanche, il lui arrive de s'agglutiner, avec une curieuse particularité : alors que le composé attendu devrait être *Μύορος, la forme soudée est Μύσορος, avec l'adjectif Μυσορμιτικός.
- 217 Quand Ἀπόλλωνος Ὑδρευμα est abrégé, Ἀπόλλωνος reste figé au génitif, ce qui n'est pas le cas pour la λατομία Ἀπόλλωνος au Mons Claudianus : en cas d'ellipse du générique, le spécifique théophore (ainsi qu'anthropophore) se décline. La règle s'avère donc différente pour les λατομῖαι et les πραισίδια. En effet, si l'on rapproche λατομία Ἀπόλλωνος du syntagme analogue πραισίδιον Ἀφροδίτης, on constate qu'Ἀφροδίτης reste (le plus souvent) au génitif lorsque πραισίδιον est omis.

2. L'emploi de l'article

- 218 L'analyse de l'emploi de l'article avec les toponymes est compliquée par la paucité des exemples et par la souplesse de l'usage : même quand la règle veut qu'un toponyme prenne l'article, celui-ci tend à être omis après une préposition (ce n'est pas propre aux toponymes, mais à tous les substantifs)²⁰⁴, surtout dans les genres documentaires où prime la concision, à savoir les listes et les comptes.
- 219 Pour des raisons évidentes, la plupart de nos objets topographiques ne sont pas pris en compte dans les pages que Mayser²⁰⁵ consacre à l'emploi de l'article devant des toponymes (pays et îles ; villes et villages ; montagnes, fleuves ; sanctuaires, quartiers de villes, places publiques, etc., qu'il range sous la catégorie *Lokalnamen*).
- 220 Rappelons pour mémoire les observations de Mayser :

Tableau 6

pays, régions	<ul style="list-style-type: none"> - pays : emploi <i>ad hoc</i> ; généralement avec Ἀσία ou Αἴγυπτος, exceptionnellement avec Αἰθιοπία - nomes : toujours l'article
villes, villages	<p>ne prennent pas l'article. Exceptions :</p> <ul style="list-style-type: none"> - en cas de répétition du toponyme (article anaphorique) - quand le toponyme est un appellatif générique, il peut prendre l'article - dans une phrase contruite, un toponyme complexe prend parfois l'article - les toponymes étrangers prennent parfois l'article
montagnes, fleuves	prennent l'article, qui peut être omis derrière une préposition
microtoponymie (quartiers, temples, places)	prennent l'article, y compris après une préposition (sauf style concis)

L'emploi de l'article défini devant les toponymes.

- 221 Qu'observons-nous dans le désert Oriental ? L'article s'emploie plus facilement devant les toponymes qui sont ou comportent des appellatifs. L'impression se dégage que l'article est plus robuste dans les ostraca ptolémaïques de Bi'r Samût, où, même derrière une préposition, Ῥάμνος prend presque toujours l'article, αἱ Πύλαι et τὸ Καπαρ toujours, ce qui suggère que ces endroits étaient des sites d'importance mineure. À l'époque romaine, les noms de *praesidia* se comportent comme des noms de villes/villages et ne prennent normalement pas l'article, même lorsque ce sont des appellatifs ; font cependant exception une occurrence de εἰς τὴν Καμπήν et, surtout, Ἄκανθα dans les ostraca d'Umm Balad : sur huit occurrences, quatre ont l'article.
- 222 Les noms de *latomiai* peuvent prendre l'article même s'ils sont des noms propres (εἰς τὸν Διόνυσον). L'usage est flottant pour Πορφυρίτης et Κλαυδιανόν²⁰⁶, peut-être parce que ces *metalla* sont assimilés à des régions. Le nom du petit *metallon* de Καινὴ Λατομία n'apparaît pratiquement que comme adresse de destination dans les *tituli* amphoriques (env. 70 occ.) ; on relève un seul exemple de εἰς τὴν Καινὴν Λατομίαν (O.KaLa. inv. 435). Δομιτιανή (16 occ.) n'est jamais précédé de l'article.

3. Le programme toponymique des Romains dans le désert Oriental

Les Romains ont profondément marqué le désert Oriental. Ils ont excavé des montagnes dont ils ont extrait d'énormes monolithes pour les constructions monumentales des empereurs, ils se sont approprié l'espace en y équipant des routes jalonnées de fortins, de façon à rendre le désert praticable aux voyageurs, à y implanter un système de communications efficace, tout en tenant les Bédouins en respect. On mesure pourtant la discrétion de leur toponymie, quand on la compare avec les noms belliqueux que les pharaons du Moyen-Empire ont donnés à leurs menenou (places-fortes) de Nubie : « Qui subjugué les Setyou », « Qui repousse les Medjayou », « Qui assujettit les pays étrangers »,

« Qui tue les habitants du désert »²⁰⁷. À l'époque romaine, on se fiait davantage aux vertus de la diplomatie qu'à la magie performative des mots.

- 223 Les Romains n'ont pas visé non plus une réappropriation symbolique de l'espace en remplaçant les noms préexistants : ils ont conservé les toponymes anciens, même les noms dynastiques lagides, même les cultes locaux de princesses lagides déifiées.
- 224 La plupart des toponymes sont grecs ou latins, mais quelques-uns ressortissent à d'autres langues :
- Kabalsi², *praesidium* sur la route de Bérénice ;
 - Kompassi, *praesidium* sur la route de Bérénice, ancienne mine d'or remontant à l'époque pharaonique ;
 - Patkoua, *praesidium*, peut-être en Basse-Nubie ;
 - Thônis Megalè, *praesidium*, peut-être en Basse-Nubie (Thônis est un mot égyptien) ;
 - Raïma, *praesidium* sur la route du Claudianus ;
 - Sabelbi, *praesidium* sur la route du Porphyritès ;
 - Salaeis, puits proche du Claudianus ;
 - Senskis², un des districts de la Smaragdos²⁰⁸ ;
 - Tamostymis (égyptien), mine ou carrière dans la zone du Wâdi al-Hammâmât/Wâdi al-Fawâkhir.
- 225 On peut ajouter à cette liste les noms de trois *metalla* appelés d'après le matériau qui en était extrait et dont le nom appartient à la langue de populations qui en assuraient traditionnellement l'exploitation : Μαργαρίτης est la suffixation du pehlevi *marvārīt*, « perle »²⁰⁹ ; ce mot est attesté pour la première fois en grec chez Théophraste, qui était à l'affût des découvertes que faisaient les explorateurs d'Alexandre le Grand. Or les principales pêcheries de perles se trouvaient dans le golfe Persique. Cυάραγδος est également un mot oriental, déjà connu chez Hérodote, et qui s'applique à diverses variétés de pierres vertes. Τοπάζιον/Βαζιον, nom de la topaze et de l'île Saint-Jean d'où on l'extrayait, est parmi ces trois toponymes le seul qui pourrait être d'origine locale, si l'on suit Pline selon qui ce serait, d'après Juba, un mot de la langue des Trôgodytes (NH 37.109)²¹⁰.
- 226 Les toponymes exotiques mentionnés dans les ostraca, dont certains au moins sont sémitiques, posent un problème insoluble : il n'est pas possible de décider s'ils appartiennent à un substrat bédouin antérieur aux Romains, qui auraient donc choisi de les conserver, où s'ils ont été conférés par des officiers romains d'origine orientale. Au crédit de la première hypothèse, il convient de verser le microtoponyme récurrent τὸ Καπαρ, probablement d'origine arabe, qui désigne, dans les ostraca de Bi'r Samût (III^e), un petit site dépourvu de puits situé dans les environs du fort ptolémaïque. Le maintien de cette toponymie témoignerait de l'intervention de guides bédouins dans l'exploration du désert par les Romains.
- 227 Les Romains n'ont pas abusé des toponymes à éponymie impériale, qu'ils ont réservés à quelques *metalla* et *latomia*. En effet, c'est après une phase de découverte de la géographie physique du désert Oriental qu'ils ont employé ces toponymes princiers. Les premiers *metalla* découverts étaient nommés d'après le matériau qu'on y extrayait. Et ces Romains rendaient grâce en grec à la divinité locale égyptienne (Min) pour la découverte des gisements. Mis à part les noms dynastiques, les toponymes qu'ils ont inventés sont apolitiques, anodins, et parfois même d'une insipide banalité (cf. la série des Kainè/Kainon).

BIBLIOGRAPHIE

Les références aux éditions de textes relevant de la papyrologie sont celles de la *Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic, and Coptic Papyri, Ostraca, and Tablets* (<http://papyri.info/docs/checklist>).

Brown V.M., Harrell J.A., « Topographical and Petrological Survey of Ancient Roman Quarries in the Eastern Desert of Egypt », in Y. Maniatis, N. Herz and Y. Bassiakis (eds.), *The Study of Marble and Other Stones Used in Antiquity – ASMOSIA III*, Athens, 1995, 221-234.

Chantraine P., *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1993.

Cockle W.E.H., « An Inscribed Architectural Fragment from Middle Egypt Concerning the Roman Imperial Quarries », in D. Bailey (dir.), *Archaeological Research in Roman Egypt*, Ann Arbor 1996 (*JRA* Supplement 19), Ann Arbor 1996, 23-28.

Cuvigny H. (éd.), Brun J.-P., Bülow-Jacobsen A., Cardon D., Fournet J.-L., Leguilloux M., Matelly M.-A., Reddé M., *La Route de Myos Hormos. L'armée romaine dans le désert Oriental d'Égypte*, Le Caire, 2003.

Cuvigny H., « L'organigramme du personnel d'une carrière impériale d'après un ostracon du Mons Claudianus », *Chiron* 35, 2005, 309-353.

Cuvigny H., « Le blé pour les juifs (O.KaLa. inv. 228) », in G. Tallet, Chr. Zivie-Coche, *Le Myrte et la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand par ses élèves, collègues et amis*, Montpellier 2014, 9-14.

Desanges J., « Commentaire à : Pline l'Ancien », *Histoire Naturelle. Livre VI*, 2008, CUF.

Dorion H., Poirier J., *Lexique des termes utiles à l'étude des noms de lieux*, Québec, 1975.

Gnoli R., *Marmora Romana*, Roma, 1971.

I.Ko.Ko. : Bernand A., *De Koptos à Kosseir*, Leiden 1972.

I.Pan : Bernand A., *Pan du désert*, Leiden 1977.

I.Portes : Bernand A., *Les Portes du désert*, Paris 1984.

Kayser Fr., « Nouveaux textes grecs du Ouadi Hammamat », *ZPE* 98, 1993, 118-124.

Klemm R. & Klemm D., *Gold and Gold Mining in Ancient Egypt and Nubia. Geoarchaeology of the Ancient Gold Mining Sites in the Egyptian and Sudanese Eastern Deserts*, Heidelberg, 2013.

Löfström J., Schabel-Le Corre B., « Description linguistique en toponymie contrastive dans une base de données multilingue » *Le traitement lexicographique des noms propres*, numéro spécial de la revue en ligne CORELA (<http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1167>), 2005.

Loewe B., *Griechische theophore Ortsnamen*, Tübingen, 1936.

Maxfield V.A., Peacock D.P.S., *The Roman Imperial Quarries. Survey and Excavation at Mons Porphyrites 1994-1998. I. Topography and Quarries*, Londres, 2001.

Meredith D., *Tabula Imperii Romani. Map of the Roman Empire based on the international 1/1,000,000 map of the world. Sheet N.G. 36. Coptos*, Oxford, 1958.

Peacock D.P.S., Maxfield V.A., (eds.), *Mons Claudianus 1987-1993. Survey and Excavation, I. Topography & Quarries*, Le Caire, 1997.

Redard G., *Les noms grecs en -THΣ, -TΙΣ et principalement en -ITHΣ, -ITΙΣ, étude philologique et linguistique*, Paris, 1949.

Sidebotham S.E., *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, Berkeley, 2011.

Sidebotham S.E., Zitterkopf R.E., Riley J.A., « Survey of the Abû Sha'ar-Nile road », *AJA* 95, 1991, 571-622.

Sidebotham S.E., Hense M., Nouwens H.M., *The Red Land: The Illustrated Archaeology of Egypt's Eastern Desert*, Le Caire, 2008.

Schwyzler E., *Griechische Grammatik I.*, München, 1939.

NOTES

1. Cet article développe une communication faite le 13 avril 2013 dans le cadre du programme de séminaires transversaux de l'EPHE « Lieux d'Égypte ou la toponymie égyptienne des pharaons aux Arabes » (2012-2014). J'ai eu le privilège de bénéficier d'une relecture exigeante et minutieuse d'Herbert Verreth, que je remercie de m'avoir épargné, grâce à ses nombreuses remarques, beaucoup de petites étourderies, négligences, incohérences et oublis ; les questions judicieuses qu'il m'a posées m'ont également permis de clarifier ma pensée et d'approfondir ma réflexion sur certains points. Naïm Vanthieghem m'a fait l'amitié de me proposer un système à la fois cohérent et simple pour la transcription des toponymes arabes modernes. Sauf mention contraire, toutes les photographies ont été faites par Adam Bülow-Jacobsen. Qu'ils soient remerciés de leur aide.

2. Les ostraca sont désignés par un numéro de publication ou d'inventaire précédé, selon le lieu d'invention, des abréviations O.Claud., O.KaLa., O.Krok., O.Max., O.Did., O.Dios, O.Xer., O.Porph., O.MyHor.

3. Fouille 2014-2016 financée par l'IFAO et le MAE dans le cadre de la Mission archéologique du désert Oriental (MAFDO) désormais dirigée par Bérangère Redon et Thomas Faucher.

4. J'utilise le référentiel de la récente édition de la *Géographie*, que Germaine Aujac m'a aimablement signalée : *Klaudios Ptolemaios Handbuch der Geographie*, Basel 2006.

5. Sur les erreurs d'interprétation qu'ont entraînées la mécompréhension de *mons* et de la forme suffixée *Berenicis*, voir § 190-192.

6. Sur le *metallon* de l'Ophiatès, voir S. E. Sidebotham, H. Barnard, J.A. Harrell, R.S. Tomber, « The Roman Quarry and Installations in Wadi Umm Wikala and Wadi Semna », *JEA* 87, 2001, pp. 135-170.

7. Sur ces deux sites, voir § 27.

8. Ces sites d'exploitation aurifère qui trahissent souvent une activité à l'époque lagide n'ont jamais été fouillés. Ils sont commodément catalogués et décrits par Klemm, Klemm 2013, dans la section « Middle Central Group », pp. 68-146. Ils sont désormais menacés de destruction par le projet gouvernemental d'exploitation minière intensive du « Golden Triangle », c'est-à-dire la portion du désert comprise entre les routes de Qena à Safaga et de Quft à Qusayr.

9. Je les ai publiés dans *O.Claud.* III.

10. *O.Claud.* III 528 et 587.

11. Cockle 1996.

12. H. Cuvigny, « Vibius Alexander, *praefectus* et épistratège de l'Heptanomie », *CdE* 77, 2002, pp. 238-248.

13. *O.Claud.* IV 848 et 850.
14. *O.Dios* inv. 514.
15. Liste § 222.
16. *O.Claud.* inv. 6179.
17. *O.Claud.* IV 854, 3.
18. *O.Claud.* inv. 6366.
19. Commenté dans la section *Praesidia*.
20. Commenté dans la section *Praesidia*.
21. *I.Pan* 39 : *Annius Rufus (centurio) leg(ionis) XV Apollinaris praepositus ab Optimo Imp(eratore) Traiano operi marmorum monte Claudiano (...)*
22. L'erreur casuelle n'est pas rectifiée dans l'apparat critique de l'édition.
23. H. Cuvigny, « Le système routier du désert Oriental égyptien sous le Haut-Empire à la lumière des ostraca trouvés en fouille » in J. France, J. Nelis-Clément (dir.), *La statio. Archéologie d'un lieu de pouvoir dans l'Empire romain*, Bordeaux 2014, p. 254.
24. *O.Claud.* inv. 8094 : lettre du κουράτωρ πρεσιδ<ί>ω Κλαυδιανῶ (*sic*), dont l'écriture trahit un latiniste ; et *O.Claud.* II 372, lettre d'Aelius Serenus, qui se dit κουράτωρ πραισιδίου Κλαυδιανοῦ, tandis que dans sa lettre *O.Claud.* II 371, qui est d'une autre main, il est κουράτωρ Κλαυδιανοῦ μετ'άλλου.
25. Cockle 1996.
26. Πορφύριτης Ὄρος (Redard 1949, p. 149).
27. Le cas particulier de la « composition soudée » Μύκορμος n'entre pas en ligne de compte : il entérine un fait de prononciation populaire, qui escamote le o de Μύός.
28. Ces mines d'émeraude sont appelées κυμαράγδεια μέταλλα chez Héliodore, *Aethiopica* 10.11.1.
29. P. Flotté (*Carte Archéologique de la Gaule* 57/2. Metz, Paris 2005, p. 285) est réticent sur la restitution *Ijagonam*, sans doute parce que les mentions épigraphiques de *lagona* (cruche) sont toujours des graffiti sur l'objet en question. Ne pourrait-on cependant imaginer l'effigie en porphyre d'une *lagona* ?
30. Il appartient à un groupe de substantifs masculins et féminins formés sur une base nominale et caractérisés par le suffixe -ίτης pour les masculins, -ίτις, pour les féminins. Ces dérivés dénommatifs, qui ont proliféré à partir de l'époque hellénistique, sont fréquemment des technonymes, des termes de botanique, de zoologie, de géologie et de géographie. Il suffit de penser aux noms des nomes égyptiens : ὁ Ὄξυρυγίτης νομός. L'ouvrage classique à leur sujet est Redard 1949.
31. En principe, il devrait dériver d'une base ὄφια. Mais cf. Chantraine 1933, p. 311 : « Le suffixe [sc. -ατας, -ητης, -ατης] a parfois été étendu à des dérivés sans qu'un substantif en a long soit attesté : πολίτης 'citoyen' est le dérivé normal de πόλις dans les dialectes autres que l'ionien-attique, cf. πολιόχοος ». La forme ὄφιητις est attestée.
32. Cette idée a déjà été émise par Dittenberger, *OGI* II 660 note 4. L'emploi toponymique du nom du matériau relève sans doute d'un usage grec : Pline (*NH* 37.73.3) mentionne un gisement d'émeraudes en Chalcédoine, appelé *Smaragdites* (ὁ κυμαράγδιτης est un doublon de ἡ κυμαράγδος) : *mons est iuxta Calchedonem, in quo legebantur, Smaragdites vocatus*.
33. Tel est déjà le nom de ce *metallon* au III^a, dans un ostracon de Bi'r Samût, où on lit ἐ]πὶ τὴν Μάραγδον (*O.Sam.* inv. 303).
34. Sur cette île déserte au large de Bérénice, auj. Jazîrat Zabarjad, voir dans ces actes la contribution de J.-L. Fournet.
35. *OGI* II 660, note 6.
36. G. Ranson, *Les espèces d'huîtres perlières du genre Pinctada (biologie de quelques-unes d'entre elles)* (Mémoires de l'institut royal des sciences naturelles de Belgique 67/2), 1961, pp. 11-12. Sur la

distribution des huîtres perlières en mer Rouge, voir aussi R.A. Donkin, *Beyond Price. Pearls and Pearl-Fishing*, 1998, pp. 29-36.

37. Probablement au sens anthropologique de Bédouins que ce mot a aussi en grec, et non pas au sens ethnique.

38. A-t-elle jamais, entre-temps, cessé d'être exploitée par les populations du désert ? La présence de l'armée romaine aux I^{er} et II^e siècles aux mines d'émeraudes est discrètement attestée par la découverte d'éléments de *lorica squamata* (Sidebotham *et al.* 2008, p. 299) ; malheureusement, aucune découverte ostracologique ne vient donner d'indices sur la composition de la main-d'œuvre ou sur l'encadrement administratif. L'architecture locale est également troublante : pas de quadrilatère fortifié, mais une multitude de petites baraques et quelques imposants bâtiments officiels. S.E. Sidebotham émet l'hypothèse que le grand *praesidium* d'Apollōnos Hydreuma a pu abriter la garnison qui contrôlait l'exploitation des mines d'émeraudes (Sidebotham *et al.* 2008, p. 301) ; mais il est à 20 km du village de Sikayt, centre habité d'une des zones d'extraction de la Samaragdos, qui en compte plusieurs. Le nom moderne de Sikayt a été rapproché par Letronne de l'épithète d'Isis lue par des voyageurs du XIX^e s sur une inscription rupestre du site, aujourd'hui détruite (*J.Pan* 69). Les meilleurs facsimilés, ceux de Nestor Lhôte et de Wilkinson donnent respectivement : παρατηκυρι ιικαιτηενεκειτ νει et παρατηκυρι ιικιδιτηενεκειτης . . . La conjecture παρὰ τῆ κυρία Ἴσιδι est raisonnablement assurée ; de l'épiclèse qui vient ensuite a été déduit par les modernes le toponyme ενενκις, qui serait le nom d'une des zones d'exploitation de la Smaragdos.

39. Dans l'espace érythréen, les plus grandes concentrations de *Pinctada radiata* se trouvent à Bahrein et Ceylan.

40. PEM 35 : ἐκδέχεται μετ' οὐ πολὺ τὸ στόμα της Περσικῆς καὶ πλεῖσται κολυμβήσεις εἰς τὸ τοῦ πινικίου κόγχου.

41. Sh. Hamilton-Dyer, « Faunal Remains », in D. Peacock, L. Blue (eds.), *Myos Hormos-Quseir al-Qadim, Roman and Islamic Ports on the Red Sea. II. Finds from the Excavations 1999-2003*, p. 273.

42. Surtout quand on sait qu'il faut sacrifier en moyenne 500 huîtres pour obtenir quelques perles (Strack, « Introduction », in P.C. Southgate, J.S. Lucas, *The Pearl Oyster*, Amsterdam 2008, p. 13). On trouve de tels dépotoirs de coquilles dans les archipels des Dahlak et des Farasan, en mer Rouge, donc à une latitude plus méridionale (D. Sharabati, *Saudi Arabian Seashells : Selected Red Sea and Arabian Gulf Molluscs*, VNU 1981, p. 53). On sait qu'il y a eu, sous Antonin, une garnison romaine aux Farasan, mais les dépôts d'huîtres qui s'y trouvent ne sont pas antiques.

43. Les deux scénarios sont possibles : K. Schörle, « Pearls, Power and Profit, Mercantile Networks and Economic Considerations of the Pearl Trade in the Roman Empire », in F. De Romanis, M. Maiuro (ed.), *Across the Ocean: Nine Essays on Indo-Mediterranean Trade*, 2015, p. 48 sq.

44. Schörle, *o.l.*, p. 48.

45. P. Schneider, « Did Rome Engage in Pearling in the Red Sea ? A Re-examination of the Two Dedications by Publius Iuventius Agathopus », *ZPE* 198, 2016, pp. 121-137. Contrairement à P. Schneider, je n'ai pas de difficulté à admettre que les Anciens aient pu classer des pêcheries de perles dans la catégorie μέταλλον, étant donné que les perles sont fréquemment assimilées par les auteurs à des pierres (λίθοι).

46. Élien donne plutôt l'impression qu'elle est un produit dérivé du cristal. Pour d'autres hypothèses sur la nature de cette perle terrestre indienne, voir *RE* XIV 1700 (où est privilégiée l'hypothèse qu'il s'agirait de larmes de résine de bambou).

47. *The Roman Imperial Porphyry Quarries, Gebel Dokhân, Egypt, Interim Report 1998*, p. 26 (inédit). Βατραχίτης est le seul nom de *latomia* que livrent les O.Porph.

48. *Batrachitas quoque Coptos mittit* (NH 37.149). Mais dans ce passage, Pline évoque des gemmes, non du matériau architectural. Quoque est en référence à une autre gemme exportée par Coptos et que Pline vient de nommer, le *balanites*: *balanitae duo genera sunt, subviridis et Corinthii aeris*

similitudine, illa a Copto, haec a Trogodytica ueniens, medias secante flamma uena, « il ya deux espèces de balanite : l'une verdâtre et l'autre semblable au bronze de Corinthe ; celle-là vient de Coptos, celle-ci de la Troglodytique » (trad. E. de Saint-Denis, CUF). La description de Pline, hormis la veine de feu, correspond parfaitement à la *Grauwacke* du Wâdi al-Hammâmât, forcément exportée par Coptos, dont les tons vont du vert foncé au gris anthracite et qui, une fois polie, a l'aspect du bronze patiné. Le « balanitès » serait-il un mot-fantôme et une gemme-fantôme ? Pline connaît la *Grauwacke* sous son nom correct de *basanites* : *quem (lapidem) vocant basaniten, ferrei coloris atque duritiae* (NH 36.58, où la comparaison avec la couleur du fer est moins heureuse qu'avec celle du bronze) ; également en NH 36.147.

49. *Edictum Diocletiani de pretiis rerum venalium* 33, 6 (éd. Lauffer) ; 31, 6 (ZPE 34, 1979, pp. 163-210).

50. Gnoli 1971, p. 133 appelle la diorite extraite à Umm Balad *granito verde fiorite di bigio* ; elle est représentée dans les palais du Palatin : Gnoli signale en particulier des plaques du pavement du *triclinium* de la *domus Flavia* et ajoute que le matériau servait à faire des plaques de revêtement de sol ou pariétal et de petits objets tels que des colonnettes.

51. La dédicace du fortin (très fragmentaire) présente une *rasura* à la ligne où l'on attendrait le nom du préfet : il doit donc s'agir de Mettius Rufus, préfet entre 89 et 92. Par ailleurs, le plus ancien ostracon daté est de 91.

52. Je n'ai pas retenu les traces d'extraction isolées, comme il y en a sur le rocher emmuré de Bâdiya ou à proximité du *praesidium* de Qattâr, qui sont de simples tests exploratoires (Brown, Harrell 1995, p. 224).

53. 27° 9'11.71"N/ 33°17'0.24"E.

54. Coordonnées données par Brown, Harrell 1995, p. 224.

55. http://www.eeescience.utoledo.edu/faculty/harrell/egypt/Quarries/Hardst_Quar.html

56. Je m'y suis rendue avec A. Bülow-Jacobsen en janvier 2004.

57. R.S. Bagnall, J.A. Harrell, « Knekites », *CdE* 78, 2003, pp. 229-235.

58. Gnoli 1971, p. 113 ; pour cet auteur, le porphyre d'Umm Tuwât, qu'il appelle *porfido serpentino nero*, est une roche sombre

59. 26° 56' 30" N/33° 14' 39" E. Sur la diorite d'Umm Shejilât, cf. Gnoli 1971, p. 126 ; Brown, Harrell 1995, p. 224. Elle est appelée *granito della colonna*, l'objet le plus célèbre réalisé dans ce matériau étant une petite colonne (en fait une balustre) ramenée de terre sainte au XIII^e s par le cardinal Giovanni Colonna ; supposée être la colonne de la flagellation de Jésus, elle est conservée dans l'église de Sainte Praxède à Rome (on trouvera facilement une photo sur le *web* en demandant *colonna della flagellazione*). L'inventeur de cette carrière, un ingénieur égyptien, signale un puits romain à Umm Shejilât (Gnoli 1971, p. 126, n. 2).

60. http://www.eeescience.utoledo.edu/faculty/harrell/egypt/Quarries/Hardst_Quar.html

61. Le fait que Germanikè Latomia soit une adresse de livraison pour un chamelier du ravitaillement indique que le référent de ce toponyme est un *metallon*, non une *latomia* au sens de chantier.

62. Dans les ostraca d'Umm Balad, on compte cinq occurrences de la graphie Ἀλαβ- et quatre de Ἀραβ-.

63. Sur les alabarques, fermiers de taxes parfois richissimes, voir F. Burkhalter, « Les fermiers de l'arabarchie : notables et hommes d'affaires à Alexandrie », *Alexandrie : une mégapole cosmopolite* (Cahiers de la Villa Kérylos 9), Paris 1999, pp. 41-54 et J. Kramer, « ἀραβάρχη, ἀλαβάρχη / arabarches, alabarcha », in *id.*, *Von der Papyrologie zur Romanistik* (APF Beiheft 30) Berlin-New York 2011, pp. 175-184.

64. J. Gascou, *per os*, me suggère qu'Arabarchès entre dans la catégorie des anthroponymes de bon augure, la richesse des arabarques étant proverbiale.

65. Sur huit cas, six sans l'article (dont trois exemples du syntagme εἰς Ἀλαβάρχη) et deux avec (dont *P.Worp* 20).

66. § 30.

67. Liste des carrières : Peacock, Maxfield 1992, pp. 178-189. Les numéros sont reportés sur le plan publié en *O.Claud.* IV, p. 10.
68. Organigramme appartenant au même dossier que celui que j'ai publié in Cuvigny 2005.
69. Voir § 104.
70. Peacock, Maxfield 1992, p. 225.
71. *I.Pan* 45 = SEG XLVII 2122 (4), où la malencontreuse résolution Ἀπολ(λώνιος) est corrigée.
72. *I.Pan* 40, cf. *O.Claud.* I, p. 48 ; Peacock, Maxfield 1997, pp. 189 et 221.
73. De même que le début de la ligne 31, [[ṽ 1β]].
74. *BIFAO* 1993, p. 64 sq. = SEG XLIII 1121.
75. H. Cuvigny, « Inscription inédite d'un ἐργοδοτήC dans une carrière du Mons Claudianus », *Itinéraires d'Égypte. Mélanges offerts au Père Maurice Martin*, Le Caire 1992, pp. 73-88 (= SEG XLII 1576).
76. W. Swinnen, « Philammon, chantre légendaire, et les noms gréco-égyptiens en -ammôn », *Antidorum W. Peremans, Studia Hellenistica* 16, 1968, p. 237-62, sp. 260.
77. *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, Leiden 1972, p. 44, n. 4 et p. 442.
78. *SB* XIV 11342, 6 ; *SB* XXVI 16726, 2.
79. *IK* XI₁, 33, 4-5.
80. A. Rehm, *Didyma*, II. *Die Inschriften*, Berlin 1958, n° 502.
81. Je remercie Marie-Pierre Chaufray, Willy Clarysse et Françoise Dunand de m'avoir aidée à démêler cette question embrouillée.
82. Je remercie Claire Le Feuvre et Sophie Minon de m'avoir signalé cet ouvrage.
83. Sur la distinction entre toponyme commémoratif et toponyme anecdotique, voir Dorion, Poirier 1975, s.v. « anecdotique ».
84. *O.Claud.* IV 850, 853, 857.
85. Sauf dans l'Anonyme de Ravenne (*Caenopoli*).
86. Mayser, *Grammatik* II.2.1, p. 14.
87. Mayser, *Grammatik* II.2.1, p. 17 sq.
88. Ils suivent en cela les recommandations de la deuxième conférence des Nations-Unies sur la normalisation des noms géographiques (cf. Dorion, Poirier 1975, p. 55).
89. Cuvigny 2005.
90. *O.Claud.* IV 841, introduction.
91. Lignes 19 et 111.
92. § 103.
93. John Rea m'a fait observer qu'une lecture Παγκουα n'était pas exclue.
94. Mais probablement pas le préfet de Bérénice, qui semble être à ce moment Arruntius Agrippinus (*O.Krok.* I, p. 137 sq.).
95. Ce n'est d'ailleurs qu'après avoir vu le graffiti, au bout d'un mois de fouille, que j'ai fait le rapprochement entre la forme du rocher et le nom du *praesidium* qui nous étonnait beaucoup.
96. J. Gascou, *JJP* 24, p. 14 n. 4 ; J.-L. Fournet, *REG* 105, 1992, p. 236 ; J.-L. Fournet, « Coptos gréco-romaine à travers ses noms », in : *Autour de Coptos* (Topoi Supplément 3), 2002, p. 52 sq.
97. Chantraine 1933, p. 116.
98. Cuvigny (éd.) 2003, I, p. 55 ; II, p. 281 sq. ; p. 383.
99. H.-J. Thissen pense reconnaître dans ce toponyme le nom égyptien de la galène (« Demotische Graffiti aus dem Wâdi al-Hammâmât », *Enchoria* 9, 1979, p. 63-92, ad 88).
100. A.J. Reinach, *Rapports sur les fouilles de Koptos (janvier-février 1910)*, Paris 1910, p. 43.
101. O. Guéraud, « Ostraca grecs et latins de l'Wâdi Fawâkhir », *BIFAO* 41, 1942, p. 141-196, n° 14 (= *SB* VI 9017). Cf. Cuvigny (éd.) 2003, I, p. 196.
102. Ce qui ne signifie pas nécessairement que des soldats étaient toujours cantonnés dans le village : ces proscynèmes ont pu être laissés par des voyageurs ; les ostraca trouvés dans le village

témoignent de la présence d'une population mélangée de carriers et de soldats, mais aucun ne comporte de date (Kayser 1993, n° 20-60 = SB XXII 15660-15700).

103. Je dois cette remarque à Herbert Verreth.

104. En théorie, il pourrait aussi s'agir du génitif de *Cίμιος*, nom d'un dieu syrien (Route, I, p. 56).

105. J.-P. Brun, in Cuvigny 2003, I, p. 135.

106. J.-P. Brun, in Cuvigny 2003, I, p. 133.

107. *O.Did.* 54, c. 96^p.

108. *O.Did.* 458 ; *O.Dios* inv. 264.

109. L'expression « Bérénice des Trôgodytes » est tirée de Pline, *HN* 2.183, *Berenice urbe Trogodytarum* qui n'est pas un toponyme complexe, *urbe Trogodytarum* étant à comprendre comme une apposition, une glose explicative.

110. *ILS* 2483 = *I.Portes* 56.

111. <http://www.trismegistos.org/nam/detail.php?record=1427>

112. Sur les mines d'or de Daghabagh, voir Klemm, Klemm 2013, pp. 161-168 (les auteurs interprètent les moulins comme des laveries de minerai).

113. *O.Dios* inv. 922.

114. *O.Dios* inv. 53. D'après Mayser, *Grammatik* II.1, 8, l'article neutre pluriel *τά* employé devant un anthroponyme signifie « la maison de, la propriété de ». Mais la formule peut désigner aussi les bureaux d'un fonctionnaire (*εἰς τὰ τοῦ βασιλικοῦ γραμμάτεωσ*) ou encore, à l'époque byzantine, un édifice religieux, un monastère : *τὰ τοῦ ἁγίου ἄπα Φοιβάμμωνος*.

115. Cf. § 203.

116. Pour la haute époque impériale, c'est surtout dans le domaine latin que j'ai pu trouver des réminiscences poétiques, par ex. Ovid. *Met.* 2.235 : *mare contrahitur siccaeque est campus harenae / quod modo pontus erat*. Manilius, *Astronomica* 5.688 : *congeritur siccum pelagus*. Les vers 448-449 du livre 5 des *Oracles Sibyllins*, poème antipaïen vraisemblablement composé à Alexandrie par un juif entre 80 et 130, recourent à la même image : *ἔσται δ' ὑστατίω καιρῷ ξηρός ποτε πόντος, / κούκέτι πλωτεύουσιν ἐς Ἰταλίην τότε νῆεσ*. On relève d'autres exemples poétiques en grec, mais à l'époque byzantine.

117. A. Bülow-Jacobsen, « Communication, Travel, and Transportation in Egypt's Eastern Desert during Roman Times (1st to 3rd century AD) », in Fr. Förster, H. Riemerp (eds.), *Desert Road Archaeology in Ancient Egypt and Beyond*, Köln 2013, p. 561, n. 3.

118. Ostraca de Xèron : 7 occ. de *Ξηρὸν Πέλαγος*, 8 de *Ξηρόν*. Ostraca de Dios : 1 occ. de *Ξηρὸν Πέλαγος*, 10 de *Ξηρόν*.

119. Un recoupement prosopographique permet de les dater de 216-219. Phalakron a été abandonné au début du III^e s., avant la période caractérisée à Didymoi, Dios et Xèron par des dépôts d'ordures à l'intérieur du fort et par la prolifération anarchique de *loculi*.

120. *O.Xer.* inv. 257 (journal de poste) ; *O.Xer.* inv. 956, 5 (lettre de soldat).

121. *O.Dios* inv. 818 (liste des *praesidia* d'Apollônios à Phoinikôn) ; *O.Xer.* inv. 488

122. Sidebotham 2011, p. 161.

123. *mox ad Novum Hydreuma* (NH 6.102).

124. D. Meredith, « The Roman remains in the Eastern Desert of Egypt (continued) », *JEA* 39, 1953, pp. 100-101.

125. Sidebotham 2011, pp. 130, 149, 163.

126. Sidebotham 2011, p. 97. Plan de ce *hafir* : S.E. Sidebotham, R.E. Zitterkopf, « Routes through the Eastern Desert of Egypt », *Expedition* 37/2, 1995, p. 44, fig. 6.

127. In S.E. Sidebotham, J. Gates-Foster, J.-L. Rivard (eds.), *The Archaeological Survey of the Desert Roads between Berenike and the Nile Valley: Expeditions by the University of Michigan and the University of Delaware to the Eastern Desert of Egypt, 1987-2015*, Boston 2018 (sous presse).

128. Ainsi Meredith, *JEA* 38, 1953, p. 100. John Ball, dans une note confuse, estime que Plin e appelé par erreur Novum Hydreuma « Vetus Hydreuma », intervertissant les noms des deux dernières étapes de la route (J. Ball, *Egypt in the Classical Geographers*, Le Caire, 1942, p. 83). Mais on ne comprend pas quel serait alors selon Ball le « vrai » Vetus Hydreuma.

129. O.Claud. inv. 8828, trouvé à l'« Hydreuma » : εἶς Ἰα[ίμα]

130. O.Claud. inv. 2238. Pour se représenter un chadouf dans une station du désert, voir la fig. 13.8 de Sidebotham *et al.* 2008, p. 320 (reconstitution de la station du Wâdi Abû Shuwayhât, appelée aussi Tala't al-Zarqâ', sur la route du Claudianus).

131. S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, UCP 2011, pp. 119-120.

132. Klemm, Klemm 2013, pp. 70-74. Je remercie Rosemarie Klemm de m'avoir aimablement envoyé la photo originale de l'ostracon.

133. Je remercie Rosemarie Klemm de m'avoir aimablement fourni la photo originale.

134. L'éditeur, Jean Bingen, doute malgré tout qu'il s'agisse de Raïma, parce que l'auteur de la lettre accuse aussi réception d'une amphore d'eau : à quoi bon en effet envoyer de l'eau à Raïma ? Mais il s'agit sans doute d'une eau spéciale. Ce n'est en tout cas pas avec une amphore d'eau qu'on arrosera les légumes.

135. τὸ κυρτὶδιν ἄ (l. ð) ἔπεψεν ἡμῖν ὑπὸ τῶν χειμάτων.

136. Les attestations papyrologiques de ῥάκος et de ῥακάδιον sont réunies et commentées par R. Mascellari, *Lex.Pap.Mat.* III, 2 (*Comunicazioni dell'Isituto Papirologico Vitelli* 12, 2016), pp. 151-159.

137. Dans le désert Oriental, il s'agit probablement du daman des rochers, *Procapra capensis*, plutôt que du daman des steppes, *Heterohyrax brucei* (Yves Lignereux, courriel du 17/07/2016). Ce petit mammifère est de la taille d'un lapin : on imagine mal que ses déjections aient pu servir à fumer un potager.

138. F.R. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, II, *Morphology*, Milan 1981, p. 66 sq. Robert Daniel, que j'ai consulté à propos de cette remarque et que je remercie, m'invite néanmoins à la prudence, en me faisant observer que Gignac cite seulement χείλεα en PGM 4.401, qui est en fait le seul exemple, et qu'il est à interpréter comme une réminiscence poétique : dans les passages en prose des papyrus magiques, on a la forme régulière χείλη.

139. Τὸ σκάτος· καὶ τοῦτο ἐπ' εὐθείας τιθέμενον ἀμαθέσ· γενικῆς γάρ ἐστι πτώσεως, τοῦ σκατός, ἡ δὲ εὐθεῖα τὸ σκῶρ. ἀμαρτάνοντες δὲ οἱ πολλοὶ τὴν μὲν ὀρθὴν τὸ σκάτος ποιοῦσιν, τὴν δὲ γενικὴν σὺν τῷ υ τοῦ σκάτους (*Eclogae* 260).

140. Alors que le recours aux excréments de chèvres, moutons, équidés, bovidés, chameaux, chiens et chats est constamment attesté chez les auteurs et dans les textes médicaux, Plin e est la seule source évoquant les excréments de porc qui soit signalée par R.J. Durling, « Excreta as a remedy in Galen », in R. Beyers *et al.*, *Tradition and Traduction. Hommage à Fernand Bossier*, Leuven 1999, p. 28. Après avoir décrit les différentes manières de préparer les déjections de sanglier pour la médication, Plin e (28.138) ajoute simplement qu'on prête aux déjections de porc des propriétés proches de celles de sanglier, ce qui donne l'impression qu'elles en étaient un succédané (*proximam suillo fimo vim putant*). L'excrément de sanglier qui, contrairement à celui de porc, est fréquemment cité dans la littérature médicale, était, selon Plin e, employé contre les contusions et les blessures consécutives aux chutes, si bien que les cochers en faisaient un usage courant ; pour cette raison, Néron affectait d'en consommer.

141. O.Claud.inv. 7038 mentionne un curateur de Kampè.

142. St. Gendron, *La toponymie des voies romaines et médiévales. Les mots des routes anciennes*, Paris 2006, p. 42 sq.

143. O.Claud. inv. 8851, 8875, 8890, 8908, 8923.

144. Sidebotham *et al.* 1991, p. 582 sq. (avec plan).

145. Maxfield, Peacock 2001, p. 215-237. Puits : p. 236 sq.

146. Maxfield, Peacock 2001, p. 200-202.

147. Photo in Maxfield, Peacock 2001, fig. 5.13 p. 201.
148. A. Bülow-Jacobsen, *per os*.
149. Mes deux informateurs n'ont pu se prononcer que d'après la photo citée n. 138 et sont d'avis différents. L. Nehmé pense que des chameaux ont pu emprunter ce chemin muletier, « à condition simplement que le sentier soit suffisamment large, ce que la photo laisse supposer. Il y a des sentiers de ce type autour de Pétra, sur des tracés de pistes caravanières » (courriel du 28 juin 2016). En revanche, Carlo Bergmann, qui a parcouru les déserts soudanais et égyptiens avec de petits groupes de chameaux, est moins affirmatif : « Such trails are not really suitable for camels. Firstly, the trails seem to be quite narrow. Camels walk in amble and would be afraid to follow such lanes especially if these (like the one in the middle) are running almost parallel to a quite steep slope and if the beasts carry heavy loads. Secondly, the trail in the center seems to pass over very rough gravel which fills the front of the picture. Anyone caring for his camels would have cleared the track from at least a few of the roughest stones. (...) The hoofs of donkeys would not require such clearance » (courriel du 18 septembre 2016).
150. Sidebotham *et al.* 1991, pp. 576-578 (avec plan) ; V.A. Maxfield, « The Eastern Desert Forts and the Army in Egypt during the Principate », in D.M. Bailey (ed.), *Archaeological Research in Roman Egypt*, 1996 (*JRA Suppl.* no. 19), pp. 17-19.
151. Sidebotham *et al.* 1991, p. 577.
152. Sidebotham *et al.* 1991, p. 577.
153. Sidebotham *et al.* 1991, p. 577.
154. Il s'agit précisément du nombre d'ostraca mentionnant ces toponymes.
155. O.KaLa. inv. 483.
156. Et p. 695 de l'édition Müller.
157. Appelé chez Ptolémée ἡ ὄρεινὴ ῥάχις τοῦ βακανίτου λίθου ὄρους. Sur ce passage de Ptolémée, voir §22. On observe que le Mons Claudianus est absent de cette liste (et n'apparaît pas du tout chez Ptolémée).
158. Cf. aussi Marcién, *Periplus maris exteri*, 1.13.15 : ἐν δὲ τῷ τέλει τοῦ κόλπου κεῖται τὸ μέγιστον ἀκρωτήριον, ὃ καλεῖται Πράσον ἄκρον.
159. « The Ostraca from Umm Balad », *PapCongr.* XXVIII (à paraître).
160. O. Masson, « Grecs et Libyens en Cyrénaïque d'après les témoignages de l'épigraphie », *Ant.Afr.* 10, 1976, p. 60.
161. O.KaLa. inv. 549.
162. O.KaLa. inv. 783 ; 785 ; 811. Les deux dernières lettres sont écrites par Turranius, dont nous avons des raisons de penser qu'il est curateur de Prasou.
163. Sur le dossier des lettres de Turranius, voir Cuvigny 2014.
164. Voir la section Puits, s.v. Ἀκάνθιον, Ἄκανθα, « L'Acacia » (§ 178 de ce texte).
165. Cinq occurrences sans l'article, trois avec.
166. Je dois cette explication à la perspicacité de Jean-Louis Perpillou.
167. Peacock, Maxfield 1997, pp. 151-154.
168. In J. Bingen, S.O. Jensen, « Mons Claudianus. Rapport préliminaire sur les cinquième et sixième campagnes de fouille (1991-1992) », *BIFAO* 92, 1992, *sp.* p. 16.
169. O.Claud. inv. 1538, 6, publié in Cuvigny 2005. La lecture] ΔιοϞκ(ορίοιϞ) en O.Claud. IV 695, 3 me paraît très douteuse au vu de la photo infrarouge.
170. O.Claud. inv. 1287, 1288, 1306, 1378, 1530, 1801, 3322.
171. Dans le cas de la route secondaire de l'Akanthion, ce point de référence est le Claudianus.
172. D. Valat, « Interférences onomastiques et péri-onomastiques dans les Res Gestae d'Auguste », in Fr. Biville, J.-Cl. Decourt, G. Rougemont (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, Lyon 2008, p. 249. Ce critère permettrait de préciser la date d'une inscription telle que IK 35, 214, pour laquelle l'éditeur ne propose pas de date et que McCabe date du II^e-I^{er} siècle av. J-C dans les *Searchable Greek Inscriptions* : on trouve à la ligne 12 la mention d'une ΤροβαλιϞϞικὴ ὁδός. Ne

pourrait-on penser que cette inscription est en tout cas postérieure à la mainmise romaine sur la Carie qui s'est produite à la fin de la République ? Un autre indice de l'influence romaine est fourni à la ligne 1 par le toponyme Ὀμβιανὸν πέδιον, « plaine d'Ombos », l'adjectif proprius étant pourvu d'un suffixe latin.

173. P.Oxy. XLV 3243, 14.

174. Voici les dernières lignes de l'inscription : *per eosdem qui supra scripti sunt, lacci aedificati et dedicati sunt : Apollonos Hydreauma VII K(alendas) Ianuarias, Compasi K(alendis) Augustis, Berenicide XVIII K(alendas) Ianuar(ias), Myos Hormi Id[ib]us Ianuar(iis) castram aedificaverunt et refecerunt.*

175. Dans le cas des deux poètes latins, l'emploi de la forme suffixée s'explique peut-être seulement par les nécessités de la métrique.

176. Chantraine 1933, p. 339. Aucun des exemples cités par Chantraine n'est dérivé d'un nom de ville ou de village. La RE souligne correctement que la *Berenicis* des deux poèmes latins est bien la ville elle-même, non ses alentours (s.v. *Berenike*, col. 282 [8]).

177. F. De Romanis, *Cassia, Cinnamomo, Ossidiana*, Roma 1996, p. 175, n. 23. Cette interprétation est en outre viciée par l'interprétation de *laccus* comme « puits », alors qu'il s'agit de citernes.

178. Il en va de même pour Ἀρσινόη/Ἀρσινόϊς, Κλεοπάτρα/Κλεοπατρίς, Φιλωτέρα/Φιλωτερίς (pour ce dernier nom, voir §198).

179. Courriel du 15 avril 2013.

180. Quand on y réfléchit, le grec et le latin n'avaient pas d'appellatif pour désigner cette entité géographique, sinon ἐρημία, *solitudo*, qui sont peut-être trop connotés.

181. Klaudios Ptolemaios, *Handbuch der Geographie*, A. Stückelberger, G. Grasshoff [eds.], I, Basel 2006, p. 425, n. 123. H. Verreth me fait remarquer que cette confusion est probablement tirée du *Barrington Atlas* 2000, pl. 80, F4 (Berenicidis Mons = Smaragdus Oros). Autre erreur dans l'édition de la *Geographie* : les éditeurs considèrent que Berenike en 4.5.15 est une ville distincte de Berenike Trogodytika (avec renvoi à Calderini II.40 et K. Sethe, Berenike [5] in RE 3.1 [1897], 280 ss.).

182. *I.Pan* 86. L'expression parallèle τὸ κατὰ Συήνην ὄρος attestée en OGIS 168, 11 et 14 = *I.ThSy.* 244, 40 et 54 (115^a) ne désigne pas une vaste région désertique comme le désert de Coptos ou le désert de Bérénice, mais seulement la zone des carrières de Syène ; il s'agit d'une glose descriptive plutôt que d'un toponyme et, s'il faut la considérer comme un toponyme, ce serait le nom d'un *metallon*.

183. Auj. Qusayr al-Qadîm.

184. 7 occ. de Μυὸς Ὀρμος vs 19 de Μύσορμος/Μυσορμική. Certains manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée présentent les leçons Μίσηρμος, Μίσορμος.

185. Mon hypothèse avait plu au regretté David Peacock à qui je l'avais soumise : « I think your suggestion is a good one. The entrance is narrow and divers have seen a reef in the middle. Compared with the other Red Sea ports it must have been a pain to get into –and there is the wreck at the mouth as proof ! » (courriel du 27 nov. 2010).

186. Artémidore *ap.* Strabon 16.4.5.

187. Sur ce passage de Pomponius Mela, voir G. M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, The Red Sea Basin, and North Africa*, UCP 2006, p. 312.

188. *Mox oppidum parvum est Aenum – alii pro hoc Philoterias scribunt.* Mais *Philoterias* (dont H. Verreth me fait remarquer qu'il doit s'agir d'un accusatif pluriel) est une conjecture de Mayhoff : tous les manuscrits donnent la finale *-ria* ou *-rias*, le début du nom étant plus ou moins déformé. Sur *Philôtera*, voir le commentaire de J. Desanges dans son édition du livre VI de Pline (CUF 2008), p. 53.

189. M. Prickett, in D.S. Whitcomb, J. H. Johnson, *Quseir al-Qadim 1978. Preliminary Report*, Le Caire, 1979, p. 271. Bi'r Karîm : 25° 55' 53" N/34° 03' 27" E.

190. A. Bülow-Jacobsen, in Cuvigny 2003, I, p. 56.

191. O.Max. inv. 1149. On lit à la ligne 7 : ἀλλὰ ἐν τῷ Φιλωτε[ρίῳ].

192. Je raisonne d'après la carte de Meredith, n'étant jamais allée moi-même à Bi'r Karîm.
193. D.S. Whitcomb, J.H. Johnson, *Quseir al-Qadim 1980. Preliminary Report*, Malibu 1982, p. 292.
194. Voir dans cette publication : W. Van Rengen, « Quelques problèmes topographiques autour de Myos Hormos ». Le site de Bi'r (Wâdi) Karîm est décrit, avec une bonne image satellite, dans Klemm, Klemm 2013, pp. 148-151.
195. Courriel du 20 mars 2017. *Non vidimus*.
196. S.E. Sidebotham, « Newly discovered sites in the Eastern Desert », *JEA* 82, 1996, pp. 190-192 et pl. XIX. A. Bülow-Jacobsen et moi-même avons vainement cherché cette inscription le vendredi 25 janvier 2011.
197. Voir *O.Did.* 44 et la lettre de Nemesous *O.Did.* 400 qui montre que même une maquerelle se référerait à cette unité de mesure.
198. *I.Pan* 51 (11^p), *ILS* 2698 (Tibère), *I.Pan* 68 (76/77^p), *I.Memnon* 14 (s.d.).
199. Voir plus haut mes remarques sur Παρεμβολή.
200. Non plus que Σταθμός à l'époque lagide : tel est l'appellatif qui désigne les stations du désert dans les ostraca de Bi'r Samût, qui, au III^a, est un des ces Σταθμοί sur la route d'Edfou à Bérénice. Le seul appellatif employé comme élément générique dans un toponyme complexe est alors Ὑδρευμα.
201. ἀπὸ Μέλανος Ὅρουσ πραισιδίου (O.KaLa. inv. 637) ; κουράτωρ Κλαυδιανοῦ μετάλλου (*O.Claud.* II 371).
202. *SB* XXVIII 17096, 5-6.
203. Mais par exception (voir § 210) l'ellipse peut porter sur le générique dans le syntagme Ἐπαρχος Βερενίκης.
204. Mayser, *Grammatik* II.2.1, p. 14.
205. *Grammatik* II.2.1, pp. 13-18.
206. ἐν τῷ Κλαυδιανῶ : *O.Claud.* inv. 7294 ; 7484 ; *P.Claud.* inv. 32 ; mentions de la Τύχη τοῦ Κλαυδιανοῦ
207. Cl. Somaglino, « La toponymie égyptienne en territoire conquis : les noms-programmes des *menenou* », in *Du Sinaï au Soudan. Mélanges offerts à Dominique Valbelle*, pp. 231-244. L'antécédent de « Qui » est plus probablement le pharaon que la forteresse elle-même.
208. Voir n. 38.
209. Chantraine, *DE*, s.v. μαργαρίτης.
210. J. Desanges met en doute cette interprétation et pense que Pline a mal compris sa source : Juba aurait seulement écrit que l'île tire son nom du verbe (grec) τοπάζειν (Desanges 2008, p. 62).

AUTEUR

HÉLÈNE CUVIGNY

Papyrologue, directrice de recherche CNRS/IRHT